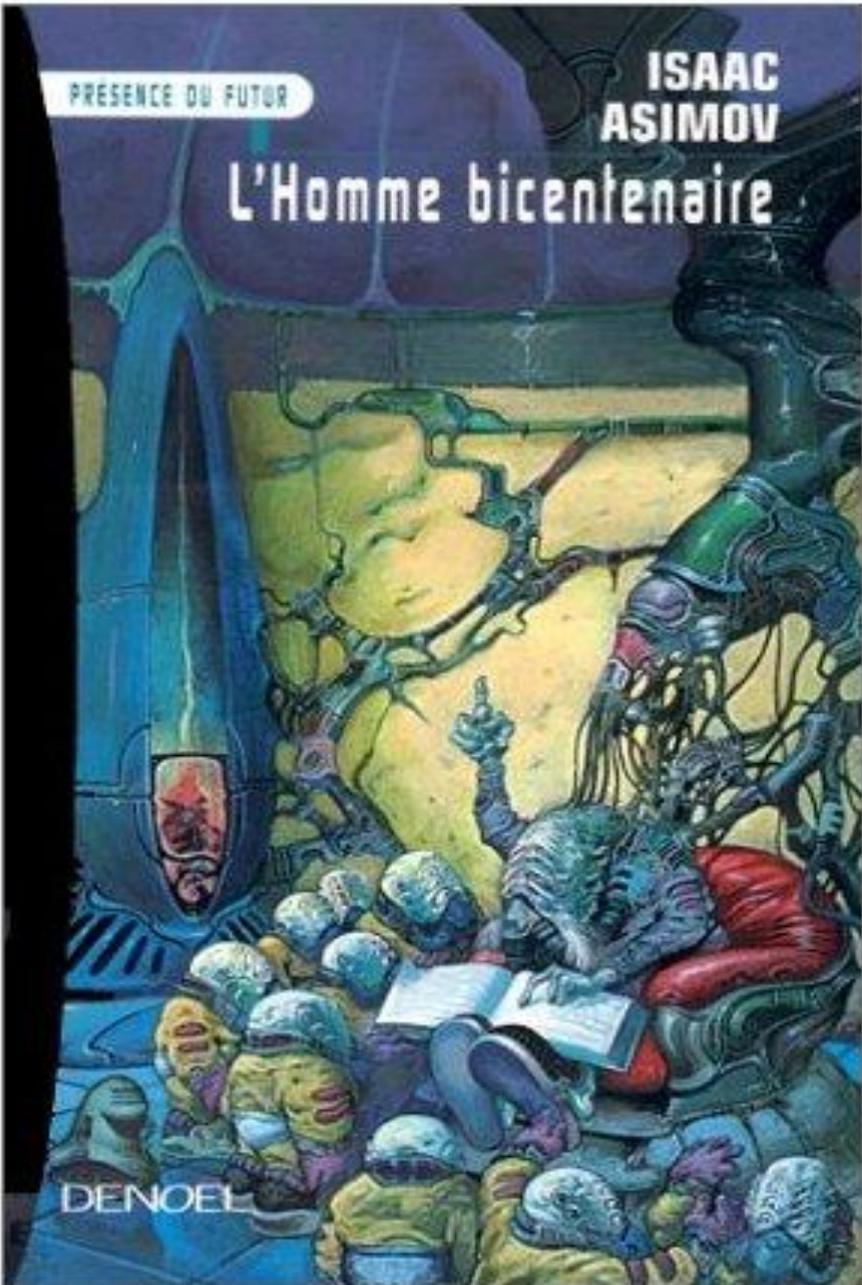


PRESENCE DU FUTUR

ISAAC
ASIMOV

L'Homme bicentenaire

DENOEL



ISAAC ASIMOV
ROBERT SILVERBERG

L'HOMME BICENTENAIRE
(TOUT SAUF UN HOMME)

Pour Janet et Karen
avec plein d'amour.

1

« Si vous voulez bien vous asseoir, Monsieur », dit le chirurgien en indiquant le siège devant son bureau. « Je vous en prie.

— Merci », dit Andrew Martin.

Il s'assit calmement. Il faisait tout calmement. C'était sa nature, un trait de son caractère qui ne changerait jamais. A le voir, personne n'aurait cru qu'Andrew Martin était poussé dans ses derniers retranchements. C'était pourtant le cas. Il avait traversé la moitié du continent pour cette consultation. C'était son ultime espoir d'atteindre le but majeur de sa vie ; voilà ce à quoi tout se résumait. Tout.

Le visage d'Andrew était uni et inexpressif — bien qu'un observateur pénétrant eût pu s'imaginer déceler une pointe de mélancolie dans son regard. Il avait les cheveux lisses, châains, assez fins, et on eût dit qu'il venait de se raser de près : ni barbe, ni moustache, ni aucune affection du visage. Ses vêtements étaient de bonne coupe, simples et de bon goût, d'un rouge-violet velouté comme couleur dominante ; mais ils étaient nettement passés de mode, avec leur style ample et fluide qui avait eu son heure de gloire plusieurs générations auparavant et qu'on ne voyait plus que rarement aujourd'hui.

Le chirurgien était lui aussi assez inexpressif : rien de très étonnant, puisque son visage, comme le reste de sa personne, était en acier inoxydable légèrement teinté de bronze. Assis le dos bien droit derrière son imposant bureau dans la pièce sans fenêtres loin au-dessus du lac Michigan, il regardait Andrew Martin de ses yeux rougeoyants où rayonnaient la sérénité et la pondération les plus absolues. Posée sur le bureau devant lui, une plaque de cuivre luisante indiquait son numéro de

série, le mélange habituel de lettres et de chiffres qu'on lui avait attribué à sa sortie d'usine.

Andrew Martin ne prêta aucune attention à ce chapelet de caractères alphabétiques et numériques. Des systèmes d'identification aussi plats et mécanistiques ne présentaient aucun intérêt pour lui — pas maintenant, plus maintenant, plus avant très longtemps. Andrew n'avait pas envie d'appeler le robot chirurgien autrement que « docteur ».

Le chirurgien dit :

« Tout ceci est très irrégulier, vous savez, Monsieur. Très irrégulier.

— Oui. Je sais, dit Andrew Martin.

— Je n'ai quasiment pensé à rien d'autre depuis que votre requête a été portée à mon attention.

— Je regrette sincèrement toute gêne qu'elle pourrait vous avoir causée.

— Merci. Je vous suis reconnaissant de votre sollicitude. »

Le ton et les paroles étaient très formels, très courtois, et très inutiles. Tout ce qu'ils faisaient, c'était de s'éviter mutuellement, ni l'un ni l'autre n'osant en venir à l'essentiel. Et à présent, le chirurgien ne disait plus rien. Andrew attendit qu'il reprît la parole. Le silence se prolongea.

On n'arrivera à rien comme ça, se dit Andrew.

« Ce que j'ai besoin de savoir, Docteur, dit-il au chirurgien, c'est la date la plus proche à laquelle l'opération peut avoir lieu. »

Le chirurgien eut une hésitation perceptible. Puis il dit d'une voix douce, avec cette note indélébile de respect qu'avait toujours un robot face à un être humain : « Je ne suis pas certain, Monsieur, de parfaitement comprendre comment une telle opération pourrait être pratiquée, sans parler de la raison pour laquelle elle serait désirable. Et, bien entendu, je ne sais encore pas qui subira l'opération que vous me proposez. »

Le visage du chirurgien aurait pu exprimer une respectueuse intransigeance, si l'acier moxydable aux courbes élégantes dont il était fait avait pu, d'une façon ou d'une autre, afficher une telle expression — ou même une quelconque expression.

Ce fut au tour d'Andrew Martin de rester un moment sans rien dire.

Il examina la main droite du robot chirurgical — sa main de coupe — posée absolument immobile sur le bureau. Elle était superbement dessinée. Les doigts de métal étaient longs et effilés, façonnés en forme de boucles d'une grande beauté plastique, des boucles si gracieuses et adaptées à leur fonction qu'on voyait sans difficulté un scalpel s'ajuster dedans et, à l'instant où elles entraient en action, s'unir en une harmonie parfaite aux doigts qui le maniaient : le chirurgien et le scalpel fondus en un seul outil merveilleusement efficace.

Voici qui était rassurant, se dit Andrew. Il n'y aurait pas une hésitation dans le travail du chirurgien, pas de tâtonnement, de tremblement, d'erreur, ni même de possibilité d'erreur.

Tant de compétence allait de pair avec une grande spécialisation, bien entendu — une spécialisation si ardemment voulue par l'humanité que rares étaient les robots de l'époque moderne pourvus d'un cerveau indépendant. La grande majorité était de simples auxiliaires d'unités centrales immensément puissantes et possédant des capacités de traitement qui débordaient de loin les limitations de place imposées par la structure d'un unique robot.

De plus, il n'y avait en fait aucun intérêt à ce qu'un chirurgien fût autre chose qu'un ensemble de détecteurs et de moniteurs, ainsi qu'un jeu d'appareils destinés à manipuler des instruments — sauf que les gens préféraient encore avoir l'illusion, à défaut d'autre chose, que c'était un individu qui les opérait, et non le membre d'une vague machine. Aussi les chirurgiens — en tout cas, ceux qui avaient une clientèle privée — étaient encore encérébrés, c'est-à-dire pourvus d'un cerveau indépendant. Mais celui-ci, encérébré ou non, avait une capacité si limitée qu'il ne reconnaissait pas Andrew Martin, et même n'avait probablement jamais entendu parler de lui.

C'était là une expérience nouvelle pour Andrew. Il était très célèbre. Il n'avait évidemment pas recherché cette célébrité — ce n'était pas son genre — mais la célébrité, ou tout au moins la notoriété, lui était néanmoins échue. A cause de ce qu'il avait accompli ; à cause de ce qu'il était. Non pas qui il était, mais ce qu'il était.

Au lieu de répondre à la question du chirurgien, Andrew demanda

avec une absence de pertinence remarquable : « Dites-moi, Docteur : vous est-il jamais venu à l'esprit que vous aimeriez bien être un homme ? »

La question, bizarre et inattendue, désarçonna visiblement le chirurgien. Il hésita un instant comme si l'idée d'être humain lui était si étrangère qu'elle ne s'adaptait à aucun des chemins positroniques dont il disposait.

Puis il reprit son sang-froid et répondit d'un ton serein : « Mais je suis un robot, Monsieur.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait mieux d'être un homme ?

— Si on m'accordait le privilège de m'améliorer, Monsieur, je choiserais d'être un meilleur chirurgien. La pratique de mon art est le but premier de mon existence. Je ne pourrais en aucune façon être un meilleur chirurgien si j'étais un homme, mais bien si j'étais un robot plus perfectionné. Il me plairait effectivement beaucoup d'être un robot plus perfectionné.

— Mais même dans ce cas vous voudriez être un robot.

— Oui. Bien sûr. Je trouve très agréable d'être un robot. Comme je viens de l'expliquer, Monsieur, si l'on veut exceller dans la pratique extrêmement difficile et exigeante de la chirurgie moderne, il est nécessaire d'être...

— Un robot, oui », dit Andrew avec une pointe d'exaspération. « Mais pensez à la soumission que cela sous-entend, Docteur ! Réfléchissez : Vous êtes un chirurgien hautement qualifié. Vous travaillez dans le domaine des plus délicats de la vie et de la mort ; vous opérez certaines des personnes les plus importantes du monde, et peut-être même avez-vous aussi des patients venant d'autres mondes. Et cependant... cependant... un robot ? Cela vous suffit ? Malgré toute votre compétence, vous êtes obligé de suivre les ordres de n'importe qui, de n'importe quel humain : d'un enfant, d'un imbécile, d'un rustaud, d'un criminel. La Deuxième Loi l'exige. Vous n'avez pas le choix. A la seconde même, je pourrais dire : " Levez-vous, Docteur ", et vous ne pourriez faire autrement que vous lever. " Mettez les mains sur le visage et agitez les doigts ", et vous les agiteriez. Je vous ordonnerais de vous

tenir sur une jambe, de vous asseoir par terre, d'aller à droite ou à gauche, tout ce qui me passerait par la tête, et vous obéiriez. Je pourrais vous dire de vous démonter membre par membre, et vous le feriez. Vous, un grand chirurgien ! Pas l'ombre d'un choix. Un humain siffle un air et vous sautillez en rythme Bon sang, ça ne vous choque pas que j'aie le pouvoir de vous faire faire n'importe quoi, aussi idiot, aussi futile, aussi dégradant que ce soit ? »

Le chirurgien était resté impavide.

« Ce serait un plaisir de vous faire plaisir, Monsieur. A quelques exceptions évidentes près. S'il se trouvait que vos ordres impliquent que je vous fasse du mal, à vous ou à tout autre être humain, il me faudrait tenir compte des lois fondamentales de ma nature avant de vous obéir, et selon toute probabilité je ne vous obéirais pas. La Première Loi, qui concerne mon devoir de protéger un humain, prendrait naturellement le pas sur la Deuxième Loi relative à l'obéissance. Sinon, je suis enchanté d'obéir. Si cela devait vous faire plaisir de me demander de faire certains actes que vous jugez idiots, futiles ou dégradants, j'accomplirais ces actes. Mais ils ne me sembleraient ni idiots ni futiles ni dégradants. »

Pour Andrew Martin, il n'y avait rien d'étonnant, même vaguement, dans ce qu'avait dit le chirurgien. Il aurait trouvé confondant, voire révolutionnaire, que le robot eût une autre attitude.

Mais quand même... quand même...

Sans la moindre trace d'impatience dans sa voix unie et douce, le chirurgien dit : « Maintenant, revenons, si vous le permettez, au sujet de cette extraordinaire opération dont vous êtes venu discuter, Monsieur. J'ai grand-peine à comprendre la nature de ce que vous voulez. Il m'est difficile d'imaginer une situation qui exige quelque chose de semblable. Mais ce que je dois savoir avant tout, c'est le nom de la personne sur qui je dois pratiquer cette opération.

— Son nom est Andrew Martin, répondit Andrew. L'opération sera pratiquée sur moi.

— Mais c'est impossible, Monsieur !

— Je suis sûr que vous en êtes capable.

— Capable sur le plan technique, oui. Je n'ai pas de doutes sérieux

là-dessus, si je ne tiens pas compte de ce qui peut m'être demandé, bien que dans le cas présent il y ait certains problèmes de procédure auxquels il faudrait que je réfléchisse très soigneusement. Mais là n'est pas la question. Je vous prie de vous rappeler, Monsieur, que le principal résultat de l'opération vous serait dommageable.

— Ça n'a aucune importance, dit calmement Andrew. Cela en a pour moi.

— C'est la version robotique du Serment d'Hippocrate ?

— Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus rigoureux, dit le chirurgien. Le Serment d'Hippocrate est, comme chacun sait, un engagement volontaire. Mais, et vous le savez manifestement, il y a quelque chose d'inné dans mes composants eux-mêmes qui commande mes décisions professionnelles. Par-dessus tout, je ne dois pas causer de tort. Je n'ai pas le droit de causer du tort.

— A des êtres humains, oui.

— En effet. La Première Loi dit...

— Ne me récitez pas la Première Loi, Docteur. Je la connais au moins aussi bien que vous. Mais la Première Loi régit uniquement les actes des robots envers les êtres humains. Je ne suis pas humain, Docteur. »

A ces mots, le chirurgien eut un mouvement convulsif des épaules et ses yeux photo-électriques cillèrent. On eût dit que les paroles d'Andrew n'avaient aucun sens pour lui.

« Oui, dit Andrew, je sais que j'ai l'air tout à fait humain, et que ce que vous éprouvez actuellement est l'équivalent robotique de l'étonnement. Néanmoins, ce que je vous dis est l'absolue vérité. Aussi humain que je puisse vous paraître, je ne suis qu'un robot. Un robot, Docteur. Je suis un robot, et rien de plus. Croyez-moi. Et à partir de là, vous êtes libre de m'opérer. Rien dans la Première Loi n'interdit à un robot d'intervenir sur un autre robot. Même si l'intervention doit causer du tort à ce robot, Docteur. »

2

Evidemment, au début - et le début, c'était pour lui presque deux siècles avant sa visite chez le chirurgien -, personne n'aurait pris Andrew Martin pour autre chose que le robot qu'il était.

A cette lointaine époque où il venait de sortir de la chaîne d'assemblage de United States Robots and Mechanical Men, il avait autant l'aspect d'un robot que tous les autres, tout en lignes douces et superbement fonctionnel : un objet mécanique poli et luisant, un cerveau positronique enfermé dans un bâti de métal et de plastique à forme plus ou moins humanoïde.

Ses membres longs et fins étaient alors des mécanismes habilement articulés élaborés à partir d'alliages de titane, recouverts d'acier et équipés de coussinets de silicone aux jointures pour empêcher la friction des parties métalliques. Ses cavités articulaires étaient du polyéthylène flexible le plus fin. Ses yeux étaient des cellules photo-électriques qui luisaient d'un rouge profond. Son visage — on l'appelait ainsi par charité : c'était tout juste une vague esquisse de visage — était totalement incapable d'exprimer quoi que ce fût. Son corps nu et asexué était sans équivoque un produit manufacturé. Il suffisait d'un coup d'oeil pour voir que c'était une machine, pas plus vivante, pas plus humaine, pas plus animée qu'un téléphone, une calculatrice ou une automobile.

Mais cela se passait à une autre époque, une époque très très lointaine.

C'était un temps où les robots étaient encore un spectacle rare sur Terre, presque aux premières lueurs de l'aube de l'âge de la robotique, à peine plus d'une génération après que les premiers grands roboticiens comme Alfred Lanning, Peter Bogert et la légendaire robopsychologue

Susan Calvin avaient accompli leur oeuvre historique : mettre au point et affiner les principes grâce auxquels les premiers robots positroniques avaient vu le jour.

Le but de ces pionniers était de créer des robots capables de prendre en charge bon nombre des tâches routinières que les humains avaient été jusque-là obligés d'accomplir. Et c'était là une partie du problème auquel les roboticiens étaient confrontés, en ces premiers temps de la science de la vie artificielle, à la fin du vingtième siècle et au début du vingt et unième : la réticence de nombreux êtres humains à abandonner ces tâches à des substituts mécaniques. A cause de cette résistance, pratiquement tous les pays — le monde d'alors était encore divisé en une multitude de nations — avaient voté des lois strictes prohibant l'emploi de main-d'oeuvre robotique sur la Terre.

En 2007, ils étaient totalement interdits où que ce fût sur la planète, sauf dans le cadre de la recherche scientifique, et ce dans des conditions minutieusement contrôlées. Bien sûr, on pouvait envoyer des robots dans l'espace, dans les usines et les stations d'exploration dont le nombre croissait sans cesse hors de la Terre : ils pouvaient bien se colleter avec les conditions épouvantables qui régnaient sur la glaciale Ganymède et la torride Mercure, se fatiguer à gratouiller la surface de la Lune, courir les risques vertigineux des premières expériences de Saut qui devaient ouvrir aux humains la route de l'hyperespace et des étoiles; mais l'emploi gratuit et généralisé des robots sur Terre — pour occuper de précieux créneaux de la société qui seraient autrement disponibles pour de vrais êtres humains de chair et de sang et nés selon les lois de la nature — non ! Non ! Pas de ça chez nous !

Enfin, cet état d'esprit avait fini par changer, bien entendu. Et les changements les plus spectaculaires avaient commencé à se dessiner vers l'époque où le Robot NDR-113, qu'on devait plus tard connaître sous le nom d'Andrew Martin, était en cours d'assemblage à l'usine mère de la Région Nord de United States Robots and Mechanical Men.

Un des éléments qui, à cette époque, amenèrent l'abandon progressif des préjugés anti-robots sur Terre fut tout simplement les relations publiques. United States Robots and Mechanical Men n'était pas

seulement une organisation axée sur la science ; ceux qui la dirigeaient n'ignoraient pas l'importance qu'il y avait aussi à en préserver la rentabilité. Aussi avaient-ils trouvé un moyen discret, subtil et efficace pour écorner peu à peu le mythe de Frankenstein attaché au robot, l'image de l'homme mécanique en Golem redoutable.

Les robots existent pour notre confort, clama le service de relations publiques de U.S.R.M.M. Les robots sont là pour nous aider. Les robots ne sont pas nos ennemis. Les robots sont parfaitement sûrs, sûrs au-delà de toute possibilité de doute.

Et — parce que effectivement tout cela était tout à fait exact — les gens commencèrent à accepter la présence de robots parmi eux, non sans rechigner, toutefois. Beaucoup — la majorité, peut-être — se sentaient mal à l'aise face au concept même de robot; mais ils reconnaissaient qu'ils étaient nécessaires et parvenaient au moins à les tolérer auprès d'eux, du moment qu'on continuait à appliquer de sévères limitations à leur emploi.

Les robots étaient nécessaires, que cela plût ou non, parce que à l'époque la population de la Terre avait commencé à diminuer. Après la longue angoisse du vingtième siècle, un temps de relative tranquillité, d'harmonie, voire de rationalité — en partie, tout au moins — était venu. Le monde était moins bruyant, plus calme, plus heureux, et beaucoup moins peuplé, non à cause de guerres ou de fléaux effroyables, mais parce que les familles tendaient alors à se réduire, préférant la qualité à la quantité. L'émigration vers les mondes nouvellement colonisés drainait également une partie de la population terrienne — émigration vers le vaste réseau d'habitations souterraines de la Lune, vers les colonies de la ceinture d'astéroïdes et des lunes de Jupiter et Saturne, et vers les mondes artificiels en orbite autour de la Terre et de Mars.

Aussi, on ne s'affolait plus trop du risque de perdre sa place au profit d'un robot. La peur de manquer de travail sur Terre avait laissé la place au problème du manque de main-d'oeuvre. Soudain, les robots qu'on regardait autrefois avec tant d'inquiétude, de crainte, voire de haine devinrent nécessaires pour préserver le bien-être d'un monde qui avait tous les avantages matériels, mais plus assez de population pour balayer

les rues, conduire les taxis, préparer les repas, ou charger les fourneaux.

C'est au cours de cette nouvelle ère de population en baisse et de prospérité en hausse que NDR-113 — le futur Andrew Martin — fut fabriqué. L'utilisation des robots n'était plus illégale sur Terre; mais il existait toujours une réglementation stricte les concernant, et on était encore loin d'en voir tous les jours. Surtout des robots programmés pour les corvées ménagères, ce qui était l'emploi principal que Gerald Martin réservait à NDR-113.

Presque personne n'avait alors de robot domestique chez soi. C'était quelque chose de trop effrayant pour la plupart des gens — et de trop coûteux, en plus.

Mais Gerald Martin n'était pas n'importe qui. Il était membre de l'Assemblée Législative Régionale, et un membre de poids, qui plus est, puisqu'il était Président du Comité des Sciences et de la Technologie : c'était un homme d'une grande présence et d'une grande autorité, et d'une formidable force d'esprit et de caractère. Ce que Gerald Martin décidait d'accomplir, Gerald Martin réussissait invariablement à l'accomplir. Et ce que Gerald Martin voulait posséder, Gerald Martin finissait inévitablement par le posséder. Il avait foi en les robots : il savait qu'ils constituaient un progrès inéluctable, qu'ils finiraient par se trouver inextricablement mêlés à tous les niveaux de la société humaine.

Et ainsi - en se servant au maximum de sa position dans le Comité des Sciences et de la Technologie - il avait réussi à faire en sorte que les robots fissent partie de sa vie privée, et de celle de sa famille. Dans le but d'approfondir sa compréhension du phénomène robotique, avait-il expliqué. Afin d'aider ses collègues de l'Assemblée Régionale à voir quelle serait la meilleure façon de s'attaquer aux problèmes qu'allait soulever cette nouvelle ère où le robot serait omniprésent. Bravement, généreusement, Gerald Martin s'était offert comme sujet d'expérience pour prendre chez lui un petit groupe de robots domestiques.

Les premiers à arriver étaient de simples robots spécialisés dédiés à des tâches de routine bien précises. Ils avaient une forme approximativement humaine, mais peu sinon rien à dire, et vaquaient à leurs occupations à la manière silencieuse et efficace des machines qu'ils

n'étaient que trop manifestement. Au début, les Martin eurent une impression curieuse en les voyant chez eux, mais très vite les robots se fondirent à l'arrière-plan de l'existence de la famille et n'éveillèrent pas plus d'intérêt qu'un grille-pain ou un aspirateur.

Mais alors...

« Je vous présente NDR-113 », annonça Gerald Martin par un après-midi de juin frais et venteux, quand le camion de livraison eut monté la longue allée qui menait, en haut de la falaise, à l'imposante demeure de la famille Martin et que l'homme mécanique poli et brillant eut été sorti de sa boîte. « Notre robot ménager personnel. Notre serviteur particulier à nous.

— Comment tu l'as appelé ? » demanda Amanda. Amanda était la cadette des deux filles Martin, une petite enfant aux cheveux dorés avec des yeux bleus pénétrants. A cette époque, elle commençait juste à apprendre à lire et à écrire.

« NDR-113.

— C'est son nom?

— Son numéro de série, en fait. »

Amanda fronça les sourcils. « Enn - dé - err. Enndéerr 113. C'est drôle, comme nom.

— Numéro de série », répéta Gerald Martin.

Mais Amanda ne voulait rien savoir. « Enn - dé - err. On ne peut pas l'appeler comme ça. Ça ne ressemble pas à un nom qu'on donne à une chose.

— Ecoutez-la », dit Mélissa Martin. Mélissa était l'aînée des filles Martin : cinq ans de plus qu'Amanda, les cheveux bruns, les yeux bruns. C'était pratiquement une femme, à ses propres yeux. Amanda n'était qu'une enfant, et donc bête, par définition. « Le numéro de série du robot ne lui plaît pas.

— Enn - dé - err », dit à nouveau Amanda en prenant soin de n'accorder aucune attention à Mélissa. « Ça ne va pas. Pas du tout. Et si on l'appelait Andrew?

— Andrew? dit Gerald Martin.

— Il y a un " n " dedans, non ? Et un " d " ? » Un instant, Amanda

eut l'air un peu dubitative. « Oui, il y en a un. Et un " r ", ça, j'en suis certaine. N - D - R. Andrew.

— Non, mais écoutez-la », dit Métissa d'un ton méprisant.

Mais Gerald Martin souriait. Il savait qu'il n'y avait rien d'inhabituel à changer en nom les lettres de la série d'un robot. Les robots de la série JN finissaient souvent par s'appeler John ou Jane. Les robots RG devenaient Archie. On nommait les QT Cutie. Eh bien, ils avaient là un robot de la série NDR, et Amanda voulait l'appeler Andrew. Parfait. Parfait. Gerald Martin savait quand il devait laisser Amanda faire ce qu'Amanda pensait être le mieux pour Amanda. Dans certaines limites, bien entendu.

« Très bien, dit-il. Ce sera Andrew. »

Et ce fut Andrew. Tant et si bien qu'au cours des ans, jamais plus on ne l'appela NDR-113 chez les Martin. Avec le temps, on oublia complètement son numéro de série, et il fallait le chercher chaque fois qu'on l'envoyait en révision. Andrew lui-même prétendait avoir oublié son propre numéro. Ce n'était évidemment pas vrai au sens strict. Le temps pouvait bien s'écouler, il était incapable de jamais oublier quoi que ce fût, s'il désirait s'en souvenir.

Mais comme les années passaient et que les choses changeaient pour Andrew, il eut de moins en moins le désir de se rappeler son numéro. Il le laissa bien dissimulé au fond de ses banques de mémoire et n'eut jamais l'idée d'aller le rechercher. Maintenant, il était Andrew — Andrew Martin — l'Andrew de la famille Martin...

Andrew était grand, mince et gracieux, parce que c'était ainsi qu'on avait dessiné les robots NDR. Il se déplaçait sans bruit et avec discrétion dans la splendide maison des Martin qui surplombait le Pacifique, en accomplissant efficacement toutes les tâches qu'on lui confiait.

La maison était la survivante d'une époque révolue, vaste et majestueuse demeure dont l'entretien exigeait une véritable armée de domestiques ; mais bien sûr on ne trouvait plus de domestiques, et cela n'avait pas été sans poser quelques problèmes avant que Gerald Martin ne se proposât pour cette expérience. A présent, deux robotsjardiniers

s'occupaient des pelouses luisantes, taillaient les magnifiques haies d'azalées rouge feu et coupaient les feuilles mortes des grands palmiers qui bordaient la corniche derrière la maison. Un robot nettoyeur tenait poussière et toiles d'araignées à distance. Et Andrew le robot faisait fonction de valet, de maître d'hôtel, de femme de chambre et de chauffeur dans la famille Martin. Il préparait les repas ; il choisissait et servait les vins qu'aimait tant Gerald Martin; il supervisait les diverses garde-robes de la famille; il disposait et entretenait les beaux meubles, les oeuvres d'art et les myriades de biens personnels de chacun.

Andrew avait aussi un autre devoir, qui monopolisait à vrai dire une grande partie de son temps au détriment de ses tâches ménagères proprement dites.

Le domaine des Martin — car c'est bien ce que c'était : un vaste domaine, pas moins — était isolé sur sa superbe corniche qui dominait l'océan bleu et froid. Il y avait bien une bourgade, mais elle était assez loin de là. La plus proche ville de quelque importance, San Francisco, se trouvait beaucoup plus au sud sur la côte. De toute façon, les villes commençaient à tomber en désuétude, et les gens préféraient communiquer électroniquement en gardant suffisamment de distance entre les demeures. Aussi les filles des Martin, dans leur grandiose et merveilleux isolement, n'avaient-elles que très peu de camarades de jeu.

Mais elles avaient Andrew.

Ce fut Mademoiselle qui imagina la première comment arranger les choses de la manière la plus satisfaisante.

(Andrew appelait toujours Mélissa « Mademoiselle », non qu'il fût incapable de prononcer son prénom, mais parce qu'il lui paraissait inconvenant de s'adresser à elle aussi familièrement. Amanda était toujours « Petite Mademoiselle », jamais rien d'autre. Madame Martin - Lucie de son prénom - était « Madame » pour Andrew. Et quant à Gerald Martin, c'était « Monsieur ». Gerald Martin était de ces personnes que beaucoup de gens, pas seulement les robots, préféraient appeler « Monsieur ». Le nombre de gens de par le monde qui l'appelaient « Gerald » était en effet très réduit, et il était impossible de penser que quelqu'un pût dire « Jerry » en s'adressant à lui.)

Mademoiselle comprit rapidement tout le profit qu'on pouvait tirer de la présence d'un robot à la maison. Il suffisait simplement de savoir se servir de la Deuxième Loi.

« Andrew, dit-elle, nous t'ordonnons d'arrêter de faire ce que tu fais et de jouer avec nous. »

A cet instant, Andrew rangeait les livres de la bibliothèque de la famille, qui étaient un peu sortis de l'ordre alphabétique, comme le font souvent les livres.

Il s'interrompit et baissa les yeux du haut de la grande bibliothèque d'acajou qui se dressait entre les deux vastes fenêtres plombées de la partie nord de la pièce. D'une voix douce, il dit : « Pardonnez-moi, Mademoiselle. Je suis pour l'instant occupé à une tâche que m'a confiée votre père. Un ordre antérieur de Monsieur doit prendre le pas sur votre demande.

— J'ai entendu ce que Papa t'a dit, rétorqua Mademoiselle. Il a dit : " J'aimerais que vous rangiez ces livres, Andrew. Remettez-les dans un ordre qui soit compréhensible ". Ce n'est pas ça ?

— C'est exactement ce qu'il a dit, en effet, Mademoiselle. Ce sont ses paroles mêmes.

— Bon, alors, s'il n'a fait que dire qu'il aimerait que tu ranges ces livres - et tu ne le nies pas - ce n'était pas un ordre très important, si ? C'était plutôt une préférence. Une suggestion. Une suggestion, ce n'est pas un ordre. Et une préférence non plus. Andrew, je te donne un ordre : Laisse les livres où ils sont et emmène-nous, Amanda et moi, nous promener sur la plage. »

C'était une application parfaite de la Deuxième Loi. Andrew reposa immédiatement les livres qu'il tenait et descendit de son échelle. Monsieur était le chef de la maisonnée; mais il n'avait pas vraiment donné d'ordre, au sens strict, alors que Mademoiselle en avait donné un, sans équivoque possible. Et un ordre venant d'un membre humain de cette maisonnée — de n'importe quel membre humain de la maisonnée — devait avoir la priorité sur la simple expression d'une préférence par un autre membre humain de la maison, même s'il se trouvait que ce membre n'était autre que Monsieur.

Non que cela posât quelque problème à Andrew. Il avait de l'affection pour Mademoiselle, et plus encore pour Petite Mademoiselle. Du moins, l'effet qu'elles avaient sur ses actes était celui que, chez un être humain, on eût considéré comme le résultat de l'affection. Andrew considérait cela comme de l'affection, car il n'avait pas d'autre mot pour décrire ce qu'il ressentait envers les deux petites filles. En tout cas, il ressentait quelque chose. Cela, en soi, était un peu curieux, mais il supposait qu'on lui avait incorporé cette capacité d'aimer, à l'instar de ses diverses autres compétences. Donc, si elles voulaient qu'il sortît jouer avec elles, il le ferait avec joie — dans la mesure où elles lui permettraient de le faire dans le cadre des Trois Lois.

Le chemin qui menait à la plage était raide, sinueux et plein de cailloux, de taupinières et d'autres obstacles gênants. En dehors de Mademoiselle et de Petite Mademoiselle, personne ne l'utilisait guère, parce que la plage elle-même n'était qu'une grève sableuse aux rochers déchiquetés, couverte de bouts de bois et d'algues rejetés par les tempêtes, et que l'océan, dans cette partie nord de la Californie, était bien trop froid pour que quiconque s'y aventurât sans une combinaison isothermique. Mais les enfants adoraient le charme terne, maussade et venteux de cet endroit.

Ils descendirent le chemin tant bien que mal, Andrew tenant Mademoiselle par la main et portant Petite Mademoiselle au creux de son bras. Les deux petites filles auraient très bien pu faire la descente seules et sans incident, mais Monsieur avait été très ferme quant au chemin de la plage. « Assurez-vous qu'elles ne courent pas et qu'elles ne sautent pas dans tous les sens, Andrew. Si elles se prenaient les pieds dans quelque chose au mauvais endroit, elles feraient une chute de quinze mètres. Je ne peux pas les empêcher d'aller là-bas, mais je veux que vous soyez toujours près d'elles pour veiller à ce qu'elles ne fassent pas de bêtises. C'est un ordre. »

Andrew savait bien qu'un de ces jours, Mademoiselle ou même Petite Mademoiselle allait annuler cet ordre et lui dire de ne pas bouger tandis qu'elles dévaleraient étourdiment le chemin jusqu'à la plage. Ce jour-là, la situation déclencherait un fort équipotentiel de contradiction

dans son cerveau positronique et il aurait sans grand doute bien du mal à la gérer.

L'ordre de Monsieur finirait naturellement par prévaloir, puisqu'il réunissait des éléments de la Première et de la Deuxième Loi, et qu'un ordre incluant des interdits de la Première Loi avait toujours la plus haute priorité. Néanmoins, Andrew savait que ses circuits auraient une grosse charge à supporter la première fois qu'apparaîtrait un conflit direct entre un décret de Monsieur et les caprices des petites.

Pour l'instant, toutefois, Mademoiselle et Petite Mademoiselle ne pensaient pas à outrepasser les règles. En faisant attention à chacun de ses pas, les enfants à la remorque, Andrew parvint au bas de la falaise.

Là, il lâcha la main de Mademoiselle et posa Petite Mademoiselle sur le sable humide. Immédiatement, elles détalèrent et se mirent à courir joyeusement le long de l'océan farouche et menaçant.

« Des algues ! » s'écria Mademoiselle en ramassant un fragment épais de kelp plus grand qu'elle, brun et cordé, et en l'agitant comme un fouet. « Regarde ce gros bout d'algue, Andrew !

— Et ce morceau de bois, dit Petite Mademoiselle. Il est beau, hein, Mélissa ?

— Pour toi, peut-être », répondit l'aînée d'un ton hautain. Elle prit le morceau de bois noueux et tordu des mains de Petite Mademoiselle, l'examina superficiellement et le jeta avec un frisson. « Beuh. Il y a des trucs qui poussent dessus.

— C'est juste des algues, mais différentes, dit Petite Mademoiselle. Pas vrai, Andrew ? »

Elle reprit le bout de bois et le soumit à son inspection. « Du goémon, en effet, dit-il.

— Du guémon ?

— Goémon. C'est un autre nom pour les algues.

— Ah. Du guémon. » Petite Mademoiselle rit et posa le morceau de bois près du chemin pour ne pas oublier de l'emporter quand ils remonteraient à la maison. Puis elle partit comme une folle sur la plage et accompagna sa grande soeur dans les franges écumeuses des brisants.

Andrew suivait leur allure sans difficulté. Il ne voulait pas qu'elles

s'éloignent trop de lui, ne fût-ce qu'une seconde.

Monsieur n'avait eu aucun ordre particulier à lui donner pour protéger les enfants quand elles étaient à la plage : la Première Loi était là pour cela. A cet endroit, l'océan était non seulement menaçant, mais aussi extrêmement dangereux : les courants étaient forts et imprévisibles, l'eau était d'un froid insupportable presque tout au long de l'année, et à moins de cinquante mètres de la grève les grands et redoutables crocs d'un récif s'élevaient au milieu des tourbillons des déferlantes. Si Mademoiselle ou Petite Mademoiselle faisait mine le moins du monde d'entrer dans l'eau, Andrew serait près d'elle en un instant.

Mais elles avaient assez de jugeote pour ne pas avoir envie d'aller nager dans cet océan impossible. Le littoral de cette partie de la côte du Pacifique était rude, lugubre, et splendide à sa façon, mais la mer elle-même, éternellement furieuse et tourmentée, était l'ennemie de ceux qui n'étaient pas faits pour elle, et même un petit enfant s'en rendait compte au premier coup d'oeil.

Mademoiselle et Petite Mademoiselle pataugeaient à présent dans les mares laissées par la marée et scrutaient les bigorneaux noirs, les arapèdes gris-vert, les anémones roses et violettes et les myriades de petits bernard-l'ermite qui couraient dans tous les sens; elles cherchaient — comme toujours, et sans grand succès, en général — une étoile de mer. Andrew se tenait non loin, en arrêt, prêt à intervenir si une vague montait sans prévenir et déferlait brusquement vers la plage. La mer était calme aujourd'hui, aussi calme que pouvait l'être ce grand corps sauvage, mais à tout moment des vagues dangereuses pouvaient jaillir de n'importe où.

Soudain, Mademoiselle dit : « Andrew, tu sais nager ?

— Je le ferais si c'était nécessaire, Mademoiselle.

— Ça ne te court-circuiterait pas le cerveau, ou un truc comme ça ? Si l'eau entraît dedans, je veux dire ?

— Je suis parfaitement isolé, répondit Andrew.

— Bon. Alors, nage jusqu'à ces rochers gris, là-bas, et reviens. Ceux où il y a le nid des cormorans. Je veux voir combien de temps tu mets.

— Mélissa... » dit Petite Mademoiselle d'un air inquiet.

« Chut, Amanda. Je veux qu'Andrew y aille. Il trouvera peut-être des oeufs de cormoran à rapporter pour nous les montrer.

— Ce ne serait pas bien de déranger le nid, Mademoiselle », dit Andrew d'une voix douce.

« J'ai dit que je voulais que tu y ailles.

— Mélissa... », répéta Petite Mademoiselle, d'un ton plus sec.

Mais Mademoiselle insistait. C'était un ordre. Andrew sentit monter les signes préliminaires de la contradiction de potentiels : un léger tremblement du bout des doigts, une sensation de vertige à peine perceptible. Il fallait obéir aux ordres : c'était la Deuxième Loi. Mademoiselle aurait pu lui ordonner de nager jusqu'en Chine à la seconde même, et Andrew se serait exécuté sans hésitation si aucune autre considération n'était intervenue. Mais il était là pour protéger les enfants. Que se passerait-il si quelque chose arrivait tandis qu'il était près du rocher aux cormorans ? Une vague dangereuse, un éboulement, voire un tremblement de terre — il ne s'en produisait pas tous les jours par ici, mais cela pouvait arriver à n'importe quel moment...

C'était un problème qui ne relevait que de la Première Loi.

« Veuillez m'excuser, Mademoiselle. Sans adulte pour vous garder, je ne peux vous laisser seules le temps de faire l'aller-retour jusqu'à ce rocher. Si Madame ou Monsieur étaient présents, ce serait différent, mais telles que sont les choses...

— Tu n'as pas entendu l'ordre que je t'ai donné ? Je veux que tu ailles là-bas, Andrew.

— Comme je l'ai expliqué, Mademoiselle...

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour nous. Ce n'est pas comme si j'étais un enfant, Andrew. Qu'est-ce que tu crois ? Qu'un affreux ogre va descendre sur la plage nous avaler tout rond pendant que tu seras dans l'eau ? Je suis capable de m'occuper de moi toute seule, merci bien, et je m'occuperai d'Amanda aussi si je dois. »

Petite Mademoiselle intervint.

« Tu n'es pas juste avec lui, Mélissa. C'est Papa qui lui a donné ses ordres.

— Et maintenant, c'est moi qui lui donne un ordre. » Mademoiselle

eut un geste péremptoire. « Nage jusqu'au rocher aux cormorans, Andrew. Allez. Tout de suite, Andrew. »

Andrew se sentit devenir un peu chaud et commanda à ses circuits de faire la correction homéostatique nécessaire.

« La Première Loi... commença-t-il.

— Vous me cassez les pieds, toi et ta Première Loi ! cria Mélissa. Tu ne peux pas oublier ta Première Loi de temps en temps ? Mais non, non, tu ne peux pas, hein ? Ces imbéciles de lois font partie de toi et il n'y a pas moyen d'y couper. Tu n'es rien qu'une machine bouchée.

— Mélissa ! » dit Petite Mademoiselle, indignée.

« Oui, c'est vrai, dit Andrew. Comme vous le dites bien, je ne suis qu'une machine bouchée. Et en conséquence, je n'ai pas l'habileté à contremander l'ordre de votre père concernant votre sécurité à la plage. » Il s'inclina légèrement à l'adresse de Mélissa. « Je le regrette profondément, Mademoiselle.

— Si tu as tellement envie de voir Andrew nager, dit Petite Mademoiselle, pourquoi tu ne le fais pas juste entrer dans l'eau et nager un peu tout près de la plage ?

— Ce ne serait pas la même chose, dit Mademoiselle, boudeuse. Pas du tout. »

Mais, réfléchit Andrew, peut-être cela la satisferait-il. Il n'aimait pas du tout être au centre de cette mésentente.

« Laissez-moi vous montrer », dit-il.

Il entra dans l'eau. Les brisants mouchetés d'écume s'écrasaient dans un fracas de tonnerre au niveau de ses genoux, mais il n'avait aucun mal à ajuster ses stabilisateurs gyroscopiques à la force des déferlantes qui l'assaillaient. Ses pieds de métal ne sentaient pas les rochers rugueux et aigus qui jonchaient le fond de la mer. Ses détecteurs lui disaient que la température de l'eau était bien en dessous du seuil de tolérance humaine, mais cela ne le concernait pas non plus.

A quatre ou cinq mètres de la grève, l'eau était assez profonde pour qu'Andrew pût y nager, mais en même temps il était suffisamment près du rivage pour au besoin le regagner en un clin d'oeil. Il doutait que ce fût nécessaire. Les petites filles se tenaient côte à côte sur la plage et

l'observaient, fascinées.

Andrew n'avait jamais nagé jusqu'à ce jour. Il n'avait jamais eu la moindre raison de le faire. Mais sa programmation incluait la grâce et la coordination en toute circonstance, et il ne lui fallut pas plus d'une microseconde pour déterminer la nature des mouvements nécessaires à se propulser sous l'eau, juste en dessous de la surface — le battement rythmique des jambes, le haussement des bras, la forme en coupe des mains. Prestement, il longea la grève sur une dizaine de mètres avec des mouvements coulés, efficaces et puissants ; puis il fit demi-tour et revint à son point de départ. Toute l'excursion n'avait pris que quelques secondes.

Et elle avait eu l'effet désiré sur Mademoiselle.

« Tu nages comme un poisson, Andrew », lui dit-elle. Ses yeux brillaient. « Je suis sûr que tu battrais tous les records si tu participais à une compétition.

— Il n'existe pas de compétitions de natation pour les robots, Mademoiselle », répondit gravement Andrew.

Mademoiselle pouffa. « Je parle de compétitions humaines ! Comme aux Jeux Olympiques !

— Oh, Mademoiselle, Mademoiselle ! Ce serait vraiment injuste si on permettait à un robot de participer aux Jeux Olympiques contre des humains ! Ce serait impossible. »

Elle réfléchit un instant.

« Peut-être bien », dit-elle. Elle regarda le rocher aux cormorans avec un vague espoir. « Tu es sûr que tu ne veux pas aller là-bas ? Je pane que tu peux faire l'aller retour en deux minutes. Qu'est-ce qui pourrait nous arriver en deux minutes ?

— Mélissa... dit à nouveau Petite Mademoiselle.

— Je comprends parfaitement, dit Andrew, votre désir de me voir faire cela, Mademoiselle. Mais je suis incapable d'exaucer votre vœu. Encore une fois, je suis profondément désolé..

— Oh, ça va. Je regrette de t'avoir demandé ça.

— Tu ne regrettes rien du tout, dit Petite Mademoiselle.

— Si.

— Et tu as traité Andrew de machine bouchée ! Ce n'était pas gentil !

— Mais c'est vrai, non ? demanda Mademoiselle. Il nous a dit lui-même que c'était vrai !

— D'accord, c'est une machine, concéda Petite Mademoiselle. Mais il n'est pas bouché du tout. Et puis, ce n'était pas poli de dire ça.

— Je ne suis pas obligée d'être polie avec les robots. Ce serait comme être polie avec une télévision.

— Ce n'est pas la même chose ! insista Petite Mademoiselle. Ce n'est pas du tout la même chose ! »

Puis elle se mit à pleurer, et Andrew dut la prendre dans ses bras et la mettre la tête en bas, si bien que, distraite pas la vaste étendue de ciel sans nuages et le curieux spectacle de l'océan à l'envers, elle en oublia la cause de sa tristesse.

Peu de temps après, Mademoiselle vint le voir, tandis que Petite Mademoiselle s'était remise à farfouiller dans les flaques avec un bâton, et dit d'une voix contrite et basse : « Excuse-moi d'avoir dit ce que j'ai dit, Andrew.

— Ce n'est rien, Mademoiselle.

— Tu veux bien me pardonner ? Je sais que je n'ai pas été gentille. J'avais vraiment envie que tu nages jusque là-bas et je n'ai pas réfléchi que tu n'avais pas le droit de nous laisser seules quand on est ici. Je regrette vraiment, Andrew.

— Vous n'avez pas à vous excuser, Mademoiselle. Je vous assure. »

Et c'était vrai. Comment un robot aurait-il pu s'offusquer de ce qu'un humain disait ou faisait ? Mais quelque chose disait à Andrew qu'il valait mieux ne pas le lui faire remarquer à ce moment-là. Si Mademoiselle ressentait le besoin de s'excuser, il devait lui permettre de satisfaire ce besoin — même si ses paroles cruelles ne l'avaient en aucune façon dérangé.

Il eût été absurde qu'il n'ait été une machine. C'était exactement ce qu'il était.

Et quant à être une machine bouchée, eh bien, il n'avait pas d'idée précise sur ce qu'elle entendait par là. Il possédait une capacité

d'intelligence appropriée aux besoins auxquels il devait répondre. Sans doute, il existait des robots plus intelligents que lui, mais il n'en avait jamais rencontré. Avait-elle voulu dire qu'il était moins intelligent que les humains ? C'était un concept dénué de signification pour lui. Il ne voyait aucun moyen de comparer l'intelligence robotique à l'intelligence humaine. Aussi bien quantitativement que qualitativement, les deux manières de penser étaient des processus entièrement différents, tout le monde en convenait.

Bientôt le vent se rafraîchit et forçait, faisant battre les jupes sur les jambes des enfants, jetant des gerbes de sable à leur visage et contre l'enveloppe brillante d'Andrew. Les petites dirent alors qu'elles en avaient assez de jouer sur la plage.

Alors qu'ils se dirigeaient vers le chemin, Petite Mademoiselle ramassa le morceau de bois qu'elle avait trouvé à leur arrivée et le glissa dans sa ceinture. Elle rapportait toujours de curieux petits trésors de ce genre.

Ce soir-là, quand il eut fini son service, Andrew retourna seul sur la plage et nagea jusqu'au rocher aux cormorans uniquement pour voir combien de temps il lui fallait. Même dans l'obscurité, il y parvint aisément et rapidement. Andrew se rendit alors compte qu'il aurait pu très probablement le faire sans laisser Mademoiselle et Petite Mademoiselle très longtemps sans protection. Il ne s'y fût pas risqué, mais c'eût été possible.

Personne n'avait demandé à Andrew de faire ce trajet nocturne jusqu'au rocher. C'était une idée purement personnelle. Par curiosité, pour ainsi dire.

3

Vint l'époque de l'anniversaire de Mademoiselle. Andrew avait déjà appris que la célébration de l'anniversaire de quelqu'un était un événement de l'année qui comptait dans la vie des humains, la commémoration du jour où l'on a émergé du sein de sa mère.

Andrew trouvait étrange que les humains choisissent le jour de l'expulsion de la matrice comme fait important à commémorer. Il avait des notions de biologie humaine, et il lui semblait qu'il eût été beaucoup plus capital de s'intéresser à l'instant véritable de la création de l'organisme, celui où le spermatozoïde pénétrait dans l'ovule et où la division des cellules commençait. C'était véritablement là le point d'origine de la future personne !

La nouvelle personne sans nul doute était déjà vivante — même si elle n'était pas encore capable de fonctionner indépendamment — au cours des neuf mois qu'elle passait dans la matrice. Et un être humain n'était pas non plus spécialement capable de fonctionner de façon autonome immédiatement après avoir quitté la matrice ; aussi la distinction que les humains persistaient à faire entre la naissance et la période prénatale n'avait-elle que peu de sens pour Andrew.

Lui était prêt à remplir ses fonctions programmées dès la fin de sa phase d'assemblage et l'initialisation de ses circuits. Mais un enfant nouveau-né était loin d'être capable de se débrouiller seul. Andrew ne voyait aucune différence réelle entre un fœtus qui était arrivé au bout de ses divers stades de développement mais était encore dans l'utérus et le même, un ou deux jours plus tard, sorti du ventre de sa mère. L'un était à l'intérieur et l'autre à l'extérieur, c'était tout. Mais ils étaient tout aussi impuissants. Dans ce cas, pourquoi ne pas célébrer l'anniversaire de la

conception plutôt que celui de l'expulsion de la matrice ?

Plus il y réfléchissait, cependant, plus il s'apercevait que chaque point de vue avait sa propre logique. Quelle date choisirait-il, par exemple, pour son anniversaire à lui, en supposant que les robots ressentissent le besoin de célébrer leur anniversaire ? Le moment où l'usine avait commencé à l'assembler, ou celle où on avait installé son cerveau positronique dans sa boîte crânienne et où on avait enclenché l'initialisation de ses contrôles somatiques ? Était-il « né » lorsque les premiers fils de son induit avaient été reliés, ou bien quand l'ensemble perceptif unique qui constituait NDR-113 s'était mis en fonction ? Un simple induit n'était pas lui, quel qu'il fût. Son cerveau positronique était lui. A moins, que ce qui faisait ce qu'il était ne fût le cerveau positronique convenablement placé dans le corps conçu pour l'abriter. Alors, son anniversaire...

Ah, c'était trop compliqué ! Et en principe, les robots devaient être insensibles à la confusion. Leur esprit positronique était plus complexe que l'« esprit » numérique simple des ordinateurs non positroniques, qui fonctionnaient exclusivement dans l'inflexible domaine du binaire, avec une seule grille de possibilités : ouvert ou fermé, oui ou non, positif ou négatif, et cette complexité pouvait mener parfois à des moments de conflit de potentiels. Néanmoins, les robots étaient des créatures logiques, capables ordinairement d'évacuer de tels conflits en triant les données de façon rationnelle. Pourquoi dans ce cas avait-il tant de mal à appréhender cette affaire de date d'anniversaire ?

Parce que le concept d'anniversaire est purement humain, se répondit-il. Il ne concerne pas les robots. Et comme tu n'es pas un être humain, tu n'as pas à t'inquiéter de la date où on devrait célébrer ou non ton anniversaire.

Quoi qu'il en fût, c'était l'anniversaire de Mademoiselle. Monsieur se fit un devoir de rentrer tôt ce jour-là, bien que l'Assemblée Législative Régionale fût prise dans un débat complexe à propos des zones interplanétaires de libre-échange. Toute la famille se mit sur son trente et un et se réunit autour la grande plaque de cèdre polie qui servait de table dans la salle à manger, on alluma des chandelles, Andrew servit un dîner

raffiné que Madame et lui avaient passé des heures à mettre au point, puis la remise des cadeaux eut lieu avec la cérémonie voulue, et Mademoiselle les ouvrit. Recevoir des cadeaux — de nouveaux biens, donnés par autrui — constituait apparemment une part importante du rite de la célébration des anniversaires.

Andrew observa tout cela sans vraiment comprendre. Il savait que les humains attachaient un grand prix à la possession de choses, d'objets particuliers qui n'appartenaient qu'à eux, mais il était très difficile de percevoir quelle valeur la plupart de ces objets pouvaient avoir à leurs yeux, et pourquoi ils mettaient tant d'insistance à les posséder.

Petite Mademoiselle, qui ne savait lire que depuis un an ou deux, offrit un livre à sa soeur. Pas une cassette, ni un infodisque, ni un holocube, mais un vrai livre, avec une couverture, une reliure et des pages. Petite Mademoiselle adorait les livres. Mademoiselle aussi, surtout les ouvrages de poésie, qui était une façon d'écrire des choses sous forme de phrases sibyllines disposées en lignes d'inégale longueur qu'Andrew trouvait extrêmement mystérieuses.

« C'est merveilleux ! » s'écria Mademoiselle après avoir sorti son livre de son emballage gaiement coloré. « Les Robaïates d'Umar Khayyam ! J'ai toujours voulu les avoir ! Mais comment est-ce que tu as seulement su que ça existait ? Qui t'en a parlé, Amanda ?

— J'ai lu quelque chose dessus », dit Petite Mademoiselle, l'air un peu fâché. « Tu crois que je ne sais rien juste parce que j'ai cinq ans de moins que toi, mais je vais te dire, Mélissa...

— Les filles ! Les filles ! » dit Monsieur d'un ton d'avertissement. « Ne nous chamaillons pas au repas d'anniversaire ! »

Le cadeau que Mademoiselle ouvrit ensuite venait de sa mère : un beau tricot en cachemire, blanc et duveteux. Mademoiselle fut si contente qu'elle le passa par-dessus le tricot qu'elle portait déjà.

Et enfin elle ouvrit le petit paquet qui était le cadeau de son père, et eut un hoquet de surprise ; car Monsieur lui avait acheté un pendentif intriqué en ivoire rose, gravé de merveilleuses volutes si délicatement travaillées que même l'oeil infailible d'Andrew avait du mal à en suivre toutes les courbes et tous les entrelacs. Mademoiselle irradiait de

bonheur. Elle prit le pendentif par sa fine chaîne d'or, se le passa par-dessus la tête et l'abaisse soigneusement jusqu'à ce qu'il soit exactement au milieu de son nouveau pull.

« Joyeux anniversaire, Mélissa », dit Monsieur. Madame lui fit écho, ainsi que Petite Mademoiselle, et tous entonnèrent la chanson d'anniversaire traditionnelle. Puis Madame réclama une reprise de la chanson, et cette fois fit signe à Andrew, qui se joignit à eux pour chanter.

Un instant, il se demanda s'il aurait dû donner lui aussi un cadeau à Mélissa. Non, se dit-il, elle ne semblait pas l'avoir espéré. Et pourquoi l'aurait-elle espéré? Il ne faisait pas partie de la famille. C'était une des machines qui entretenaient la maison. Le don de cadeaux d'anniversaire ne relevait que des humains.

Ce fut un charmant repas d'anniversaire. La seule fausse note fut que Petite Mademoiselle paraissait affreusement envieuse du magnifique pendentif d'ivoire de Mademoiselle.

Elle essaya bien sûr de cacher ses sentiments. C'était le repas d'anniversaire de sa soeur, après tout, et elle ne voulait pas le gâcher. Mais tout au long de la soirée, Petite Mademoiselle ne cessa de jeter des coups d'oeil fur tifs au pendentif rose et or qui scintillait sur le tricot de Mélissa, et Andrew n'avait pas besoin de posséder une grande subtilité de perception pour savoir à quel point elle était malheureuse.

Il aurait aimé pouvoir faire quelque chose pour l'égayer. Mais toute cette histoire d'anniversaires, de cadeaux, de soeurs, de jalousie, et autres notions humaines... cela dépassait sa compréhension. C'était un robot très compétent dans le domaine pour lequel on l'avait conçu, mais ses concepteurs n'avait pas vu l'utilité de le doter de la capacité de comprendre pourquoi une petite fille était triste à cause d'un bel objet qu'on avait donné à une autre petite fille qui était sa soeur, à l'occasion de son anniversaire.

Un jour ou deux plus tard, Petite Mademoiselle s'approcha d'Andrew et dit :

« Je peux te parler, Andrew ?

— Bien sûr.

— Il t'a plu, ce pendentif que Papa a donné à Mélissa ? - Il semblait très joli.

— Il est très joli. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi beau.

— Il est très beau, en effet, dit Andrew. Et je suis certain que Monsieur vous offrira quelque chose d'en tout point aussi magnifique pour votre anniversaire.

— Mon anniversaire est dans trois mois », dit Petite Mademoiselle.

A son ton, on avait l'impression que c'était dans une éternité.

Andrew attendait, incapable de voir où menait cette conversation.

Alors Petite Mademoiselle ouvrit l'armoire où elle avait rangé le morceau de bois qu'elle avait rapporté de la plage le jour où Andrew avait nagé, et le lui tendit.

« Tu veux bien me faire un pendentif, Andrew ? Avec ça ?

— Un pendentif en bois ?

— Ben, je n'ai pas d'ivoire sous la main. Mais c'est du très joli bois. Tu sais sculpter, non ? Sinon, tu dois pouvoir apprendre.

— Je suis sûr que mes compétences mécaniques conviendraient à cette tâche. Mais il me faudrait certains outils, et...

— Tiens », dit Petite Mademoiselle.

Elle avait pris un petit couteau à la cuisine. Elle le lui donna d'un air grave, comme si elle lui offrait tout un jeu de gouges.

« Ça devrait te suffire, dit-elle. Je te fais confiance, Andrew. »

Et elle lui prit sa main de métal et la pressa.

Ce soir-là, dans le calme de la pièce où il se rangeait une fois terminées ses tâches quotidiennes, Andrew étudia avec grand soin la pièce de bois pendant un quart d'heure, en analysant le grain, la densité, la courbure. Il examina aussi de près le petit couteau et le testa sur un bout de bois qu'il avait ramassé dans le jardin pour voir ce qu'il pourrait faire avec. Puis, visualisant la taille de Petite Mademoiselle, il réfléchit au volume du pendentif qui irait le mieux à une fillette encore bien petite mais qui ne le resterait probablement pas indéfiniment.

Finalement, il découpa une tranche de l'extrémité du bout de bois. Le bois était très dur, mais la force que possédait Andrew était celle d'un robot, si bien que la seule question était de savoir si le couteau lui-même

résisterait à l'effort auquel il était soumis. Il résista.

Il contempla le fragment qu'il avait séparé du corps principal. Il le tint entre ses mains, le retourna, passa ses doigts dessus. Fermant les yeux, il imagina l'aspect qu'il aurait s'il en enlevait un morceau ici, un bout là... un rien en moins par ici... et aussi ici..

Oui.

Il se mit au travail.

L'exécution elle-même ne prit que très peu de temps, une fois le projet préliminaire déterminé. La coordination mécanique d'Andrew lui permettait d'accomplir aisément un travail aussi délicat, sa vision était parfaite et le bois semblait se prêter d'assez bonne grâce à ce qu'il désirait faire.

Cependant, quand il eut fini, la nuit était bien trop avancée pour apporter le résultat à Petite Mademoiselle. Il le mit de côté et n'y pensa plus jusqu'au lendemain matin. Au moment où Petite Mademoiselle allait s'élancer à la rencontre du bus qui l'emmenait tous les jours à l'école, Andrew sortit la petite sculpture et la lui tendit. Elle la prit, les yeux écarquillés, l'air perplexe et étonnée.

« Je l'ai fait pour vous, dit-il.

— Tu l'as vraiment fait?

— Avec le bois que vous m'avez donné hier soir.

— Oh, Andrew... Andrew... c'est un vrai miracle, Andrew ! Oh, que c'est joli ! Que c'est beau! Je n'aurais jamais cru que tu pourrais faire quelque chose comme ça. Attends que Mélissa voie ça ! Attends voir ! Et je vais aussi le montrer à Papa... ! »

Le klaxon retentit sur la route. Petite Mademoiselle fourra la sculpture en lieu sûr dans son sac et courut vers le bus. Au bout d'une dizaine de mètres, elle se retourna et agita la main en direction d'Andrew - et lui envoya un baiser.

Le soir, quand Monsieur fut rentré de son travail quotidien à l'Assemblée Régionale et que Petite Mademoiselle eut montré la sculpture, celle-ci provoqua un remue-ménage général dans la maisonnée. Madame s'en extasia longuement et Mademoiselle eut la bonne grâce de concéder qu'elle était presque aussi jolie que le pendentif

qu'elle avait eu pour son anniversaire.

Monsieur lui-même resta abasourdi. Il n'arrivait pas à croire que c'était Andrew qui avait fabriqué ce petit bijou.

« Où as-tu eu ça, Mandy ? » C'était ainsi qu'il appelait Petite Mademoiselle, bien qu'il fût le seul à le faire.

« Je te l'ai dit, Papa. C'est Andrew qui l'a fait pour moi. J'ai trouvé un morceau de bois sur la plage et il l'a taillé dedans.

— Il n'est pas programmé pour être artisan.

— Pour être quoi ?

— Sculpteur sur bois.

— Ben, peut-être que c'en est un, dit Petite Mademoiselle. Peut-être qu'il sait faire plein de choses qu'on ne sait pas. »

Monsieur regarda Andrew. Renfrogné, il tirait pensivement sa moustache - Monsieur avait une grosse moustache en broussaille très voyante, épaisse et flamboyante - et il arborait un froncement de sourcils dont Andrew, qui n'avait encore qu'une expérience limitée des expressions faciales des humains, savait que, là, c'était un très sérieux froncement de sourcils.

« C'est vraiment vous qui avez fabriqué cet objet, Andrew ?

— Oui, Monsieur.

— Les robots sont incapables de mentir, vous le savez.

— Ce n'est pas tout à fait exact, Monsieur. Je pourrais mentir si on me l'ordonnait, ou s'il était nécessaire que je dise une contre-vérité afin de protéger un être humain d'un danger, ou même si ma sécurité propre était... » Il s'interrompt. « Mais j'ai en effet sculpté ceci pour Petite Mademoiselle.

— Le dessin aussi ? C'est de vous ?

— Oui, Monsieur.

— Sur quoi l'avez-vous copié ?

— Copié, Monsieur ?

— Vous ne pouvez pas l'avoir inventé comme ça. Vous l'avez trouvé dans un bouquin, c'est ça ? Ou alors vous vous êtes servi d'un ordinateur pour vous le dessiner, ou alors...

— Je vous assure, Monsieur, que je n'ai rien fait d'autre qu'étudier le bois brut afin de voir comment le tailler au mieux pour qu'il ait une forme qui plaise à Petite Mademoiselle. Ensuite, je me suis mis au travail.

— Avec quel genre d'outils, je vous prie ?

— Avec un petit couteau de cuisine, Monsieur, que Petite Mademoiselle m'a aimablement fourni.

— Un couteau de cuisine », répéta Monsieur d'une voix bizarrement monocorde. Tout en hochant doucement la tête, il soupesa la sculpture au creux de sa main comme si sa beauté lui était presque incompréhensible. « Un couteau de cuisine. Elle vous a donné un morceau de bois, un petit couteau de cuisine ordinaire, et sans autre outil vous avez réussi à faire ça.

— Oui, Monsieur. »

Le lendemain, Monsieur rapporta de la plage un autre morceau de bois, plus grand et tordu, que son long séjour dans la mer avait patiné et taché. Il le donna à Andrew, avec une vibrolame dont il lui montra l'utilisation.

« Fabriquez quelque chose à partir de ce bout de bois, Andrew, dit-il. Ce que vous voudrez. Tout ce que je veux, c'est vous regarder travailler.

— Certainement, Monsieur. »

Andrew considéra un moment le morceau de bois, puis alluma la vibrolame, observa en se servant de son objectif oculaire le plus fin les mouvements du bord tranchant afin de voir les résultats que le couteau pourrait donner, et enfin se mit au travail. Monsieur était assis tout à côté de lui, mais comme Andrew attaquait sa sculpture, il en oublia presque la présence de l'être humain auprès de lui. Il était entièrement concentré sur sa tâche. En cet instant, seuls comptaient pour lui le bout de bois, la vibrolame et l'image de l'objet qu'il voulait faire naître du bois.

Quand il eut fini, il remit la sculpture à Monsieur, et alla chercher la ramasse-poussière pour nettoyer les copeaux. A son retour, il trouva Monsieur immobile, les yeux rivés sur la sculpture comme s'il était pétrifié, stupéfait.

« J'avais demandé un robot ménager de la série NDR, dit Monsieur d'une voix douce. Je ne me rappelle pas avoir spécifié quoi que ce soit à propos de capacités manuelles particulières.

— En effet, Monsieur. Je suis un robot ménager NDR. Je ne possède pas d'implants spécialisés en rapport avec les métiers d'artisanat.

— Et pourtant, vous avez créé ceci. Je vous ai vu le faire de mes propres yeux.

— C'est exact, Monsieur.

— Vous croyez que vous pourriez faire d'autres choses en bois ? Des buffets, disons ? Des bureaux ? Des lampes ? Des grandes sculptures ?

— Je ne saurais vous le dire, Monsieur. Je n'ai jamais essayé.

— Eh bien, maintenant, vous allez essayer. »

De ce moment, Andrew ne passa plus que très peu de temps à préparer et à servir les repas, ni à accomplir toutes les petites corvées qui relevaient de son travail quotidien. Il lui fut ordonné de lire des ouvrages sur la sculpture sur bois et le dessin d'ornementation, en insistant particulièrement sur l'ébénisterie, et on transforma à son usage une des pièces vides du grenier en atelier.

Tout en continuant à sculpter de petits bibelots pour Mademoiselle et Petite Mademoiselle, et à l'occasion pour Madame — des bracelets, des boucles d'oreilles, des colliers, des pendentifs —, Andrew consacrait le plus clair de son temps, sur la suggestion de Monsieur, à fabriquer des buffets, des bureaux, et autres. Ses idées étaient saisissantes et originales. Il employait des bois rares et exotiques que lui fournissait Monsieur, et les décorait de dessins de marqueterie des plus complexes et ingénieux.

Monsieur montait à l'atelier pratiquement tous les jours pour examiner ses dernières créations.

« Vos productions sont stupéfiantes, Andrew, répétait-il. Absolument stupéfiantes. Vous n'êtes pas seulement un artisan, vous vous en rendez compte ? Vous êtes un véritable artiste. Et ce que vous fabriquez, ce sont des oeuvres d'art.

— J'aime les fabriquer, Monsieur, dit Andrew.

— Vous aimez ?

— Ne devrais-je pas employer ce terme?

— C'est un peu inhabituel d'entendre un robot dire qu'il " aime " faire quelque chose, c'est tout. J'ignorais que les robots avaient la capacité d'avoir ce genre de sentiments.

— J'utilise peut-être ce concept de manière abusive.

— Peut-être, dit Monsieur. Mais je n'en suis pas si sûr. Vous dites que vous aimez fabriquer ces meubles. Qu'entendez-vous exactement par là ?

— Quand je travaille, mes circuits cérébraux fonctionnent plus facilement, d'une certaine façon. Cela me paraît être l'équivalent du sentiment humain que l'on nomme " plaisir ". Je vous ai entendu employer le verbe " aimer ", et je pense comprendre sa signification. La façon dont vous l'utilisez s'adapte à ce que je ressens. Il me semble donc approprié de dire que j'aime faire ces choses, Monsieur.

— Ah. D'accord. »

Monsieur resta silencieux un moment.

« Vous êtes un robot tout à fait hors du commun, savez-vous, Andrew ?

— Je suis entièrement standard, Monsieur. Mes circuits sont des éléments NDR normalisés, ni plus, ni moins.

— Tiens donc.

— Mon travail d'ébénisterie vous dérange-t-il, Monsieur ?

— Pas du tout, Andrew. Bien au contraire.

— Cependant, je sens une gêne dans votre voix. Elle a une intonation — comment dire ? — une intonation de surprise ? Non, le mot " surprise " n'est pas exact. Une intonation de perplexité ? De doute ?... Ce que je veux dire, c'est que vous semblez penser, Monsieur, que je travaille au-delà du niveau de compétence pour lequel je suis programmé.

— Oui, dit Monsieur. C'est très exactement ce que je pense, Andrew. Vous allez bien au-delà de votre niveau de programmation, c'est vrai. Ce n'est pas que cela me dérange que vous vous révéliez soudain posséder ce petit don artistique, comprenez-moi bien. Mais j'aimerais savoir d'où il sort. »

Quelques jours plus tard, Gerald Martin téléphona à l'administrateur directeur du siège régional de la Société United States Robots and Mechanical Men et dit : « J'ai un petit problème avec le robot ménager NDR que vous m'avez attribué. »

L'administrateur directeur s'appelait Elliott Smythe. Comme nombre de cadres supérieurs de U.S.R.M.M., Smythe faisait partie de la vaste et puissante famille Robertson, qui descendait de Lawrence Robertson, fondateur de la société U.S. Robots à la fin du vingtième siècle.

Bien qu'alors la compagnie fût si énorme qu'on ne pouvait plus la considérer au sens strict comme n'appartenant qu'à la famille Robertson — le besoin constant de capitaux frais pour en assurer l'expansion avait obligé les Robertson et les Smythe à vendre peu à peu une bonne part de leurs actions de U.S.R.M.M. à des investisseurs extérieurs —, il était toujours intimidant pour un étranger de prendre son téléphone et de demander à parler à un Robertson ou à un Smythe. Mais après tout, Gerald Martin était Président du Comité des Sciences et de la Technologie de l'Assemblée Législative Régionale. Les Robertson et les Smythe, aussi riches et puissants qu'ils fussent, ne pouvaient se permettre d'ignorer un coup de fil de Gerald Martin.

« Un problème ? » dit Elliott Smythe, et son visage à l'écran exprima une préoccupation profonde et sincère. « Je suis affreusement navré de l'apprendre, monsieur Martin. Et très inquiet également, je dois l'avouer. Votre NDR est à la pointe du progrès, vous savez, et les tests auxquels on l'a soumis avant qu'il sorte de chez nous étaient extrêmement poussés. Quel genre de dysfonctionnement avez-vous constaté, en fait ? Le robot ne répond-il pas tout à fait à votre attente ?

— Je n'ai pas parlé de dysfonctionnement.

— Mais vous avez fait allusion à un problème, monsieur Martin. Normalement, le NDR doit pouvoir accomplir toutes les tâches ménagères que vous... »

Monsieur le coupa sèchement :

« Cela n'a rien à voir avec ses attributions ménagères, monsieur Smythe. NDR-113 remplit ses tâches à la perfection. Le problème est que ce robot semble posséder des capacités qui n'apparaissent pas dans son descriptif lorsque nous avons, vous et moi, discuté de l'idée d'équiper ma demeure de robots domestiques. »

L'expression préoccupée de Smythe commençait à se teinter d'une sérieuse appréhension. « Voulez-vous dire qu'il outrepassa ses responsabilités programmées et qu'il fait des choses qu'on ne lui a pas demandé de faire ?

— Pas du tout. Vous auriez eu de mes nouvelles beaucoup plus tôt que ça si c'était le cas, je vous le garantis. Non, monsieur Smythe, ce qui se passe, c'est que, de façon tout à fait inattendue, il s'est mis à travailler le bois. Il fabrique des meubles et des bijoux en bois. Ma fille cadette lui a demandé quelque chose dans ce sens-là et il s'est exécuté d'une façon qui dépassait toutes prévisions; je lui ai alors fait fabriquer quantité d'autres choses. Il sculpte le bois d'une manière extraordinairement exquise et il ne fait jamais rien deux fois de la même façon. Et ce qu'il produit, ce sont des oeuvres d'art, monsieur Smythe. De véritables oeuvres d'art. N'importe quel musée s'enorgueillira de les exposer. »

Smythe resta un moment silencieux. Le coin de ses lèvres se retroussa légèrement, mais ce fut sa seule manifestation d'émotion.

Enfin, il dit : « La série NDR est relativement polyvalente, monsieur Martin. Il n'est pas totalement inimaginable qu'un NDR soit capable de faire un peu de menuiserie.

— Je croyais avoir expliqué clairement qu'il s'agissait de bien plus que d' " un peu de menuiserie ", dit Monsieur.

— Oui. C'est exact. » Une longue pause à nouveau, puis : « J'aimerais voir quelques-unes de ses réalisations. J'aimerais aussi jeter un coup d'oeil à votre robot, tant que nous y sommes. Cela vous conviendrait-il, monsieur Martin, si je prenais l'avion pour venir lui faire

un examen rapide ?

— Mais si vous devez l'examiner, ne voulez-vous pas le faire en laboratoire ? Il va vous falloir tout un équipement de tests, j'imagine, et comment pourriez-vous transporter tout ça jusque chez moi ? Il me semble qu'il serait beaucoup plus simple que j'apporte Andrew à votre siège, où on pourra le vérifier correctement.

— Andrew ? »

Monsieur eut un bref sourire. « C'est comme ça que mes filles l'appellent. A cause des lettres NDR.

— Oui. Oui, je vois. Mais il est inutile que vous vous donniez la peine de prendre l'avion pour la côte est, monsieur Martin. Je dois depuis longtemps me rendre dans certaines de nos installations de la côte ouest, et votre affaire me donne une bonne excuse pour y aller. Et pour le moment, je n'ai pas l'intention de faire passer des tests compliqués à votre NDR. Je voudrais simplement lui parler un peu — ainsi qu'à vous — et, bien sûr, j'aimerais voir le genre de choses qu'a sculptées votre robot. Je ne peux tout de même pas vous demander d'amener ici une pleine camionnette de buffets et de bureaux, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Mardi prochain, donc ? Cela vous irait ?

— Je m'arrangerai pour être libre, dit Monsieur.

— Ah, encore une chose. J'aimerais amener Merwin Mansky, si vous le permettez. C'est notre robopsychologue en chef. Je pense que le Dr Mansky voudra lui aussi jeter un coup d'oeil aux oeuvres de NDR-113. J'en suis même sûr, à vrai dire. »

Monsieur étudia son emploi du temps du mardi et s'arrangea pour rester chez lui tout l'après-midi. Smythe et Mansky devaient arriver à San Francisco par le vol de midi, et il leur faudrait encore une demi-heure pour remonter la côte par la navette locale.

On avait bien entendu averti Andrew que des gens venaient le voir. Cela lui parut un peu curieux — pour quelle raison pouvait-on vouloir faire une visite de courtoisie à un robot ? — mais il ne ressentit pas le besoin d'essayer de comprendre ce qui se passait. A cette époque, Andrew cherchait rarement à approfondir les actions des êtres humains

qui l'entouraient, ou à systématiquement analyser les événements. Ce ne fut que des années plus tard, quand il eut acquis une compréhension bien plus grande de sa condition, qu'il put revoir cette scène lointaine et la comprendre convenablement.

Une splendide limousine avec robot chauffeur déposa l'administrateur et le robopsychologue en chef d'U.S. Robots devant la demeure des Martin. Ils formaient un couple curieusement assorti, car Smythe était un homme mince, grand, à l'allure athlétique, avec de longs membres et une grande crinière épaisse et blanche qui donnaient l'impression qu'il aurait été plus à sa place sur un court de tennis ou dans un match de polo que dans le bureau d'une société, tandis que Merwin Mansky était petit, trapu, complètement chauve et avait l'aspect de quelqu'un qui ne quitterait son bureau qu'à son corps défendant.

« Voici Andrew, leur dit Monsieur. Son atelier de menuiserie est à l'étage, mais vous pouvez voir certaines de ses oeuvres dans toute cette pièce. Cette bibliothèque, les lampes, et la table sur laquelle elles sont posées, les appareils d'éclairage...

— Travail remarquable, dit Elliott Smythe. Vous n'exagériez pas, monsieur Martin : tous ces objets, sans exception, sont vraiment des chefs-d'oeuvre. »

Merwin Mansky n'accorda que le plus superficiel coup d'oeil aux meubles. Toute son attention se concentra sur Andrew.

« Contrôle de code, dit Mansky brusquement. Aleph Neuf, Andrew. »

La réaction d'Andrew fut immédiate. Rien d'étonnant : les contrôles de code étaient subsumés sous les priorités de la Deuxième Loi et exigeaient une obéissance totale. Andrew, ses yeux photo-électriques rougeoyant intensément, récita l'ensemble des paramètres d'Aleph Neuf tandis que Mansky écoutait en hochant la tête.

« Très bien, Andrew. Contrôle de code : Epsilon Sept. »

Andrew débita Epsilon Sept à Mansky. Il lui débita Omicron Quatorze. Il lui débita Kappa Trois, un des contrôles les plus complexes de tous, car il rassemblait les paramètres qui englobaient les Trois Lois.

« Parfait, dit Mansky. Encore un. Contrôle de code : toute la série

Oméga. »

Andrew récita les codes Oméga, qui régissaient les circuits gérant la capacité à traiter et à mettre en corrélation des données nouvellement acquises. Cette série-là était longue. Durant toute la longue litanie, Monsieur resta à regarder ses visiteurs, l'air perplexe. Elliott Smythe semblait n'écouter que d'une oreille inattentive.

« Il marche à la perfection, dit Mansky. Tous les paramètres sont absolument corrects.

— Comme je l'ai dit à monsieur Smythe, commença Monsieur, la question n'est pas qu'Andrew ne fait pas bien son travail. C'est que ce qu'il fait dépasse à ce point toute attente.

— Tout ce à quoi vous vous attendiez, peut-être », dit Mansky.

Monsieur pivota sur lui-même comme si on l'avait piqué. « Et c'est censé vouloir dire quoi, je vous prie ? »

Mansky fronça les sourcils et son front se plissa de rides jusqu'au sommet de son crâne dégarni, des rides si prononcées qu'on les eût dites sculptées par Andrew. Ses traits étaient tirés, ses yeux fatigués profondément enfoncés dans leurs orbites, sa peau blafarde, et il semblait en mauvais état général. Andrew avait dans l'idée que Mansky était peut-être beaucoup plus jeune qu'il ne le paraissait en fait.

« La robotique n'est pas une science exacte, monsieur Martin, dit-il. Je ne peux vous l'expliquer en détail ; ou plutôt, je le pourrais, mais ça prendrait beaucoup de temps et je ne suis pas certain que vous tiriez grand profit de mes explications. Mais ce que je peux vous dire, c'est que les mathématiques qui régissent le tracé des circuits positroniques sont beaucoup trop complexes pour permettre autre chose que ses solutions approchées. Aussi, des robots du niveau de réalisation d'Andrew se révèlent de façon un peu inattendue posséder des capacités qui dépassent un peu leurs spécifications de base. Je tiens cependant à vous assurer que l'unique fait qu'Andrew soit apparemment un maître ébéniste ne doit pas vous faire craindre de sa part des comportements imprévisibles qui risqueraient de vous mettre en danger, vous ou votre famille. Aussi variable que puisse être le fonctionnement d'un robot par ailleurs, les Trois Lois sont absolument irrécusables et incontournables. Elles font

partie intégrante du cerveau positronique. Andrew cesserait totalement de fonctionner avant d'avoir pu violer les Lois.

— C'est plus qu'un maître ébéniste, docteur Mansky, dit Monsieur. Il ne s'agit pas uniquement dans ce cas de tables et de chaises joliment exécutées.

— Oui. Oui, bien sûr. On m'a dit qu'il faisait aussi des breloques, des bibelots et des choses comme ça. »

Monsieur sourit, mais d'un sourire singulièrement glacial. Il ouvrit le coffre où Petite Mademoiselle conservait certains des trésors qu'Andrew avait créés pour elle et en sortit un.

« Voyez vous-même », dit-il d'un ton acide à Mansky. « Voici un de ses bibelots. Une de ses breloques. »

Monsieur montra une petite sphère d'ébène luisante qui représentait une cour de récréation dont les personnages, garçons et filles, étaient presque trop petits pour les distinguer, mais dont les proportions étaient parfaites et qui étaient si bien adaptés au grain du bois que les sculptures paraissaient naturelles. On eût dit qu'ils allaient prendre vie et se mettre à bouger. Deux garçons étaient sur le point d'en venir aux mains ; deux petites filles regardaient attentivement un collier presque microscopique qu'une troisième leur montrait; une institutrice se tenait à l'écart, penchée pour répondre à une question que lui posait un tout petit garçon.

Le robopsychologue resta longtemps à regarder la minuscule sculpture sans rien dire.

« Puis-je la voir,, docteur Mansky ? demanda Elliott Smythe.

— Oui. Oui, bien sûr. »

La main de Mansky tremblait un peu quand il transmit le petit objet à l'administrateur d'U.S. Robots.

Ce fut au tour de Smythe de l'observer dans un silence recueilli. Andrew qui le regardait ressentit à nouveau une petite bouffée de la sensation qu'il avait fini par interpréter comme du plaisir. Manifestement, ces deux hommes étaient impressionnés par ses sculptures. Ils semblaient même tellement impressionnés qu'ils ne trouvaient pas les mots pour exprimer à quel point ils appréciaient son travail.

Enfin, Mansky dit : « C'est lui qui a fait ça ? » Monsieur acquiesça.

« Il n'a jamais vu de cour de récréation. C'est ma fille Amanda qui lui a décrit cette scène un après-midi quand il lui a demandé de lui dire à quoi ça ressemblait. Il a discuté avec elle pendant à peu près cinq minutes. Et puis il est monté et il a fait ça.

— Remarquable, dit Smythe. Extraordinaire.

— Extraordinaire, en effet, dit Monsieur. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai cru devoir porter cela à votre attention. Ce genre de travail est bien au-delà de la capacité de câblage standard de votre série NDR, n'est-ce pas ? J'ai horreur des clichés, messieurs, mais ce que nous avons devant nous, c'est un petit génie robotique, ne croyez-vous pas ? Quelque chose à la limite de l'humain, non ?

— Il n'y a rien d'humain chez NDR-113 », dit Mansky d'un air un peu collet monté. « Ne mélangez pas tout, monsieur Martin. Nous sommes en présence d'une machine, ne l'oubliez pas. Une machine douée d'un certain degré d'intelligence, certes, et qui à l'évidence imite la créativité. Mais il s'agit néanmoins d'une machine. Ma carrière tout entière a été consacrée à l'étude de la personnalité des robots — oui, ils possèdent bien une personnalité — et si quelqu'un devait être persuadé que les robots ont leur part d'humanité, je devrais être celui-là, monsieur Martin. Mais je n'en crois rien, et vous devriez en faire autant.

— Je ne parlais pas sérieusement. Mais alors, comment expliquez-vous qu'il ait ces dons artistiques ?

— Un coup de chance, dit Mansky. Quelque chose dans les circuits. Le hasard. Depuis quelques années, nous essayons de mettre au point des circuits indifférenciés — c'est-à-dire des robots qui ne soient pas simplement limités au travail pour lequel ils sont conçus, mais qui soient capables d'élargir leur champ de compétence par un processus qu'on pourrait comparer au raisonnement par induction — et il n'est pas très surprenant qu'apparaisse chez l'un d'entre eux quelque chose de ce genre, cette espèce de pseudo-créativité. Comme je vous l'ai dit il y a un instant, la robotique n'est pas une science exacte. Il peut se produire des choses inattendues.

— Pouvez-vous répéter ce phénomène ? Pouvez-vous fabriquer un

robot qui reproduise les dons d'Andrew ? Même en fabriquer toute une série ?

— Probablement pas. Il s'agit ici d'un événement stochastique, monsieur Martin. Vous me suivez bien ? Nous n'avons aucune idée précise ni quantifiable de la façon dont nous avons doué Andrew de ces capacités ; à partir de là, il n'y a pas moyen actuellement de reproduire le circuit déviant qui lui permet de créer ce genre d'oeuvres. Ce qui signifie, ajouta Mansky, qu'Andrew relève de l'accidentel, et qu'il est très probablement unique en son genre.

— Très bien ! Qu'Andrew soit unique ne me dérange pas du tout. »

Smythe, qui jusque-là contemplait l'océan embrumé par la fenêtre, se retourna soudain et dit : « Monsieur Martin, j'aimerais remporter Andrew chez nous pour l'examiner à fond. Naturellement, nous vous fournirons un robot NDR de même type en remplacement, et nous veillerons à ce qu'il soit programmé exactement pour les mêmes tâches domestiques que vous aviez attribuées à Andrew, pour que...

« Non », dit Monsieur d'un ton soudain inflexible.

Smythe leva délicatement un sourcil.

« Etant donné que c'est vous qui nous avez présenté ce problème, vous devez sûrement comprendre l'importance qu'il y a à procéder à un examen détaillé d'Andrew, afin que nous puissions au moins appréhender...

— Le docteur Mansky vient de dire que le comportement d'Andrew est purement accidentel, que vous n'aviez aucune idée de la raison pour laquelle il fait ces objets de bois, et que vous ne pourriez pas reproduire ce phénomène, même en y mettant toute votre bonne volonté. Dans ce cas, je ne vois pas l'intérêt de le ramener chez vous et de me donner un autre robot à la place.

— Le docteur Mansky s'est peut-être montré un peu pessimiste. Une fois que nous aurons trouvé le véritable tracé des circuits neuraux d'Andrew...

— Une fois cela fait, dit Monsieur, il ne restera plus grand-chose d'Andrew, je me trompe ?

— Les circuits sont fragiles. Les analyser comporte un certain

risque de destruction, en effet, concéda Smythe.

— Mes filles aiment beaucoup Andrew, dit Monsieur. Surtout la plus petite, Amanda. J'irais même jusqu'à dire qu'Andrew est le meilleur ami d'Amanda ; et qu'elle l'aime plus que n'importe quoi en ce monde. Et Andrew semble lui rendre son affection. J'ai attiré votre attention sur les dons d'Andrew parce que je pensais qu'il vous serait utile de savoir ce que vous aviez produit — et parce que, en tant que profane, je croyais que les compétences d'Andrew pouvaient avoir été intégrées chez lui par inadvertance et que j'étais curieux de savoir si c'était bien le cas, ce que vous me confirmez. Mais si vous croyez que vous allez pouvoir mettre Andrew en petits morceaux, alors que vous n'êtes pas certains de réussir à le rassembler exactement comme il était, oubliez cette idée. Oubliez-la, je vous en prie.

— Je ne mésestime pas la nature du lien qui peut se former entre un enfant et son robot ménager. Néanmoins, obstruer ainsi les progrès de nos recherches, monsieur Martin...

— Mon obstruction peut aller bien plus loin que ça, dit Monsieur. Avez-vous oublié qui a fait passer toutes sortes de lois pro-robots dans le cadre de mon Comité au cours des trois dernières années ? Je vous propose de monter examiner d'autres réalisations d'Andrew, que vous trouverez d'un grand intérêt, je n'en doute pas. Ensuite, le docteur Mansky et vous devriez repartir pour San Francisco faire cette tournée de vos installations de la côte ouest que vous deviez faire, m'avez-vous dit. Et Andrew restera ici. Est-ce clair ? »

Un éclair de colère traversa le regard de Smythe ; mais un éclair des plus brefs, un changement d'expression si rapide que même l'oeil excellemment précis d'Andrew ne put le percevoir. Puis Smythe haussa les épaules.

« Comme vous voudrez, monsieur Martin. On ne fera rien à Andrew. Vous en avez ma parole d'honneur.

— Parfait.

— Et j'aimerais voir ses autres réalisations.

— Je vous en prie, dit Monsieur. Je peux même vous en donner certaines, si vous voulez. Choisissez celles que vous voudrez — parmi le

mobilier, je veux dire, pas dans les objets ornementaux qu'il a créés pour ma femme et mes filles —, elles sont à vous. Je ne plaisante pas.

— C'est très aimable à vous, dit Smythe.

— Puis-je, dit Mansky, répéter une chose que j'ai déjà relevée, monsieur Martin ?

— S'il le faut, docteur Mansky.

— Vous avez soulevé la question que la créativité d'Andrew confine presque à celle de l'humain. C'est vrai : je l'admets moi-même. Mais confiner à l'humain et être humain, ce n'est pas la même chose. Je voudrais vous rappeler qu'Andrew est une machine.

— J'en prends bonne note.

— Cela risque d'être difficile de vous le rappeler au bout d'un certain temps, si Andrew doit rester chez vous. Faites votre possible, je vous en prie : vous parlez de ce robot comme de " l'ami " de votre fille. Vous parlez de son " affection " pour lui. C'est une attitude dangereuse : dangereuse pour elle, je veux dire. Les amis sont les amis et les machines sont les machines; il ne s'agit pas de les mélanger. On peut aimer une autre personne, mais habituellement on n'a pas d'affection pour un appareil ménager, aussi utile, séduisant, ou plaisant qu'il soit. Andrew n'est jamais qu'un ordinateur ambulant, monsieur Martin, un ordinateur auquel on a donné une intelligence artificielle et qu'on a placé dans une structure humanoïde avec un aspect tout à fait différent des ordinateurs qui contrôlent le trafic aérien, nos systèmes de communication ou nos autres tâches quotidiennes. La personnalité que votre fille croit avoir perçue chez Andrew et qui, dites-vous, l'a poussée à l'aimer " n'est qu'une personnalité feinte, préconstruite, entièrement synthétique. Croyez-m'en, monsieur Martin : n'oubliez pas qu'un ordinateur doté de bras, de jambes et d'un cerveau positronique n'est jamais qu'un ordinateur, aussi avancé soit-il. C'est une machine. Un gadget, monsieur Martin. Un appareil ménager.

— Je m'en souviendrai », dit Monsieur d'un ton calme et sec. « Vous savez, docteur Mansky, j'essaie toujours de penser clairement et de façon ordonnée. Je ne confonds jamais un bras ou une jambe avec un pied, ni une vache avec un cheval, et je ferai tout mon possible pour ne

pas confondre un robot avec un être humain, si grande puisse être la tentation. Merci beaucoup pour vos conseils. Et maintenant, si vous voulez voir rapidement les oeuvres d'Andrew... »

5

Mademoiselle commençait à franchir le seuil qui sépare l'enfance de l'âge adulte. Elle jouissait d'une vie sociale active et sortait avec ses nouveaux amis - dont tous n'étaient pas des filles - pour faire des excursions en montagne, dans les déserts du sud ou du nord. Sa présence chez les Martin se faisait de plus en plus rare.

C'était donc Petite Mademoiselle - qui n'était plus si petite - qui emplissait à présent l'horizon d'Andrew. Elle devenait une jeune fille folâtre et infatigable qui adorait faire de grandes courses le long de la plage avec Andrew, qui suivait son allure sans effort. Elle allait se promener dans les bois proches de la maison, et se reposait sur Andrew pour l'aider à descendre d'un arbre dans lequel elle était montée un peu trop haut pour jeter un coup d'oeil dans un nid, ou quand elle se retrouvait coincée sur une corniche sur laquelle elle s'était aventurée afin de mieux voir l'océan.

Comme toujours, Andrew restait vigilant et prêt à protéger Petite Mademoiselle quand elle faisait les quatre cents coups. Il lui laissait prendre des risques qui auraient mieux convenu à un garçon, parce que cela semblait lui faire plaisir, mais il n'en calculait pas moins le véritable risque qu'il lui arrivât quelque chose, et il se tenait toujours prêt à intervenir rapidement.

Bien entendu, la Première Loi obligeait Andrew à constamment veiller à ce que Petite Mademoiselle ne courût aucun danger. Mais, comme il s'en faisait parfois la réflexion, il l'aurait protégée même si la Première Loi n'avait pas existé.

Curieuse pensée : qu'il n'existât pas de Première Loi. Andrew avait du mal à en concevoir l'idée. La Première Loi, ainsi que la Deuxième et

la Troisième, étaient des aspects si fondamentaux de ses circuits neuraux que s'imaginer sans eux lui donnait le tournis. Et pourtant, il l'avait effectivement imaginé. Cela laissait Andrew perplexe : qu'il était étrange d'avoir la capacité d'imaginer l'inimaginable ! Quand des concepts paradoxaux comme celui-ci lui traversaient l'esprit, il se sentait presque humain.

Mais que signifiait être presque humain? C'était là un autre paradoxe, plus vertigineux encore. On était humain ou on ne l'était pas. Comment pouvait-il exister un état intermédiaire ?

Tu es un robot, se répétait sévèrement Andrew.

Tu es un produit de la Société United States Robots and Mechanical Men.

Puis Andrew regardait Petite Mademoiselle, une grande sensation de joie et de chaleur envahissait son cerveau positronique — une sensation qu'il avait fini par nommer « amour » — et il devait alors se rappeler qu'il n'était rien de plus qu'une structure de métal et de plastique habilement conçue, dont la boîte crânienne en acier chromé contenait un cerveau artificiel de platine iridié, et qu'il n'avait pas le droit de ressentir des émotions, d'avoir des pensées paradoxales, ni de faire ces choses complexes et mystérieuses que faisaient les humains. Même l'art de l'ébénisterie dont il faisait preuve — il se permettait de considérer cela comme un « art » — n'était qu'une fonction des compétences que ses concepteurs lui avaient programmées.

Petite Mademoiselle n'oubliait pas que la première sculpture sur bois qu'Andrew avait faite l'avait été pour elle. Le petit pendentif qu'il avait fabriqué dans un morceau de bois rejeté par la mer la quittait rarement; elle le portait au bout d'une chaînette d'argent et le tripotait souvent avec affection.

Ce fut elle qui s'éleva la première contre la désinvolture avec laquelle Monsieur donnait les oeuvres d'Andrew à ses visiteurs. Il montrait fièrement les dernières créations d'Andrew à ses hôtes, puis, lorsque ceux-ci exprimaient — de façon prévisible — leur admiration, voire leur envie, il s'exclamait avec magnificence : « Ça vous plaît tant que ça ? Prenez-le, dans ce cas ! Je vous en pne, prenez-le ! J'en serai

honoré ! J'en ai quantité d'autres comme celui-ci !

Un jour, Monsieur fit don d'une sculpture abstraite particulièrement complexe — un sphéroïde luisant composé de fines bandes de séquoia entrelacées, avec des incrustations de bruyère — au Président de l'Assemblée Législative. Le Président avait le verbe haut et le teint rougeaud, et Petite Mademoiselle le trouvait singulièrement obtus et vulgaire ; elle doutait beaucoup qu'il sût apprécier la beauté de l'oeuvre d'Andrew. Ce n'était sans doute que par politesse qu'il avait fait l'éloge de la sculpture, et il la fourrerait probablement au fond d'un placard en rentrant chez lui.

Une fois le Président parti, Petite Mademoiselle dit : « Allez, Papa, tu sais bien que tu n'aurais pas dû lui donner cette sculpture.

— Mais ça lui plaisait, Mandy. Il a dit qu'il la trouvait magnifique.

— Elle est magnifique. La plage devant la maison aussi. S'il disait que la plage est magnifique, tu la lui donnerais ?

— Mandy, Mandy...

— Alors ? Tu la lui donnerais ?

— C'est un mauvais parallèle, dit Monsieur. Il est évident qu'on ne va pas donner des bouts de sa propriété à des gens sur un coup de tête. Mais une petite sculpture offerte comme la modeste expression de l'affection qu'on porte à un ami de longue date, et qui en plus se trouve être un leader politique de grande influence...

— Tu veux dire que c'était un pot-de-vin ? »

Un éclair de colère passa dans les yeux de Monsieur. Mais il mourut presque aussi vite qu'il était venu, et le pétilllement qu'il avait ordinairement dans le regard quand il s'adressait à sa fille cadette réapparut.

« Tu ne penses pas vraiment ce que tu dis, n'est-ce pas, Mandy ? Tu comprends que mon cadeau au Président était un acte d'hospitalité, nous sommes bien d'accord ?

50

— Eh bien... oui. Oui. Je m'excuse, Papa. Ce que j'ai dit était déplacé et mesquin. »

Monsieur sourit.

« En effet. Tu as dit ça parce que tu avais envie de cette sculpture ? Ta chambre est déjà pleine d'objets qu'Andrew a fabriqués, tu sais. Et toute la maison aussi. On n'arrive plus à les donner aussi vite qu'il les fabrique.

— Mais c'est bien le problème : tu les donnes. » Le sourire de Monsieur s'élargit.

« Qu'est-ce que tu préférerais que je fasse ? Que je les vende ?

— Si tu veux le savoir, oui. C'est précisément ce que je voudrais. »

Monsieur la regarda, l'air abasourdi.

« Ça ne te ressemble pas d'être cupide, Mandy.

— Qu'est-ce que la cupidité vient faire là-dedans ?

— Tu sais certainement que nous avons de l'argent plus qu'il ne nous en faut. En dehors de l'idée parfaitement inconvenante de mettre une étiquette indiquant le prix de chaque objet qu'un invité pourrait admirer, il serait ridicule que j'aie en tirer un quelconque profit.

— Je ne dis pas qu'on devrait, nous, essayer de faire de l'argent avec les sculptures d'Andrew. Mais Andrew ?

— Quoi, Andrew ?

— C'est lui qui fait le travail. C'est lui qui devrait avoir l'argent. »

Monsieur cilla.

« Andrew est un robot, Mandy.

— Oui, je suis au courant, Papa.

— Les robots ne sont pas des gens, ma chérie. Ce sont des machines, d'accord ? Comme les téléphones, comme les ordinateurs. Est-ce que tu vois à quoi de l'argent pourrait bien servir à une machine ? Les robots n'achètent rien; ils ne vont pas en vacances à Hawaï; ils ne...

— Je ne plaisante pas, Papa. C'est important. Andrew passe des heures à fabriquer tous ces objets.

— Et alors ?

— Robot ou pas, il a le droit de tirer profit des résultats de son travail. Quand tu donnes sans te gêner les choses qu'il fait à tes amis ou à tes collègues politiques comme tu le fais, tu ne t'es jamais dit que tu l'exploitais, Papa ? C'est peut-être une machine, mais ce n'est pas un esclave. Et en plus c'est un artiste. Il a le droit d'être rémunéré pour ses

oeuvres. Peut-être pas quand il les fait pour nous, mais quand tu les distribues comme ça à d'autres personnes... » Petite Mademoiselle s'interrompit. « Tu te rappelles la Révolution française, Papa ?... Non, je ne veux pas dire que tu te la rappelles littéralement. Mais le problème dont tout est venu, c'était l'exploitation des travailleurs par l'aristocratie. Et si on continue à traiter nos robots comme les ducs et les duchesses traitaient leurs paysans... »

Monsieur eut un sourire indulgent.

« La dernière chose que nous ayons à craindre, Mandy, c'est bien une révolte de nos robots. Les Trois Lois...

— Les Trois Lois, les Trois Lois, les Trois Lois ! Je hais les Trois Lois ! Tu n'as pas le droit de priver Andrew du bénéfice de son travail. Tu n'as pas le droit ! Ce n'est pas juste, Papa! »

La violence du ton de Petite Mademoiselle coupa court à la suite de la dissertation de Monsieur sur les Trois Lois avant même que les mots se fussent formés dans son esprit.

Au bout d'un moment, il dit : « Cette histoire te tient vraiment à coeur, n'est-ce pas, Mandy ?

— Oui. Oui, vraiment.

— D'accord. Laisse-moi y réfléchir, et nous trouverons peut-être le moyen de mettre quelque chose sur pied pour Andrew dans le sens que tu proposes.

— Promis ?

— Promis », dit Monsieur, et Petite Mademoiselle sut que tout allait s'arranger, car les promesses que lui faisait son père étaient des contrats inviolables, l'avaient toujours été et le seraient toujours.

Du temps passa, et d'autres visiteurs vinrent à la maison, et, comme d'habitude, ils ne tarissaient pas d'éloges devant les oeuvres d'Andrew. Mais Petite Mademoiselle, qui surveillait ces scènes de près, observa avec plaisir que son père ne donnait plus les objets que fabriquait Andrew, aussi exubérantes que fussent les louanges.

En revanche, à plusieurs reprises, un invité dit : « Vous ne croyez pas que je pourrais vous acheter ceci, Gerald ? » Et Monsieur se contentait de hausser les épaules d'un air gêné et de répondre qu'il ne

savait pas encore s'il avait envie se lancer dans la vente de ces objets.

Petite Mademoiselle se demandait pourquoi son père évitait ainsi le problème. Ce genre de réaction ne lui ressemblait pas. Et ce n'était pas qu'il craignît qu'on l'accusât de vouloir gagner de l'argent en vendant les oeuvres d'Andrew sous le manteau a ses invités. Il était évident que Gerald Martin n'avait aucun besoin d'aller ainsi gratter de l'argent en plus. Mais si ces offres d'achat étaient faites de bonne foi, pourquoi dans ce cas ne pas les accepter?

Elle laissa néanmoins la question en suspens. Elle connaissait suffisamment son père pour savoir que l'affaire n'était pas close, et qu'il s'en occuperait en temps voulu.

Puis un autre visiteur se présenta : John Feingold, l'avocat de Monsieur. Les bureaux du cabinet d'avocats de Feingold étaient sis à San Francisco, où, en dépit de la tendance à la décentralisation de la vie urbaine que connaissait ce siècle, bon nombre de gens préféraient encore vivre. Mais bien que le trajet fût court de San Francisco jusqu'à la bande côtière sauvage où habitaient les Martin, une visite de John Feingold chez ces derniers était un événement relativement inhabituel. En général, c'était Monsieur qui descendait à San Francisco quand il avait une affaire à discuter. C'est pourquoi Petite Mademoiselle se douta que quelque chose de spécial se tramait

Feingold était un homme d'allure affable, aux cheveux blancs, à la peau d'un rose vif, au ventre rond et au sourire chaleureux et aimable. Il affectionnait les costumes un peu désuets et le bord de ses lentilles de contact était vert vif, spectacle devenu si rare à cette époque que Petite Mademoiselle se mettait automatiquement à glousser chaque fois qu'elle voyait l'avocat. Monsieur devait lui décocher de temps en temps un coup d'oeil menaçant quand il sentait monter un fou rire en la présence de Feingold.

Celui-ci et Monsieur s'installèrent devant la cheminée du grand salon, et Monsieur lui tendit une petite plaque incrustée qu'Andrew avait fabriquée quelques jours auparavant.

L'avocat hocha la tête. Il tourna et retourna l'objet entre ses mains, passa un doigt appréciateur sur sa surface polie et le regarda à la lumière

sous divers angles.

« Magnifique, dit-il enfin. Un ouvrage extraordinairement précis, sans aucun doute. C'est de votre robot ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— J'en ai entendu parler. Tout le monde sait, Gerald, que vous avez un robot qui est un maître artisan en matière de bois. »

Monsieur regarda Andrew, qui se tenait silencieusement dans les ombres de la pièce.

« Vous entendez, Andrew? Vous êtes célèbre dans toute la Californie. » Une pause. « Mais vous vous trompez sur un fait, John. Andrew n'est pas qu'un simple maître artisan : c'est un artiste accompli, rien de moins.

— En effet, dit Feingold. Il n'y a pas d'autre mot. Cette pièce est admirable.

— Cela vous plairait de l'avoir? » demanda Monsieur. Les yeux de Feingold s'agrandirent de surprise. « Vous me l'offrez, Gerald?

— Peut-être. Tout dépend de la somme que vous êtes prêt à y mettre. »

Feingold émit un grognement comme si Monsieur lui avait planté un doigt dans les côtes. Il se renfonça brutalement dans son fauteuil, se réinstalla avec soin, et ne dit rien pendant un moment.

Puis, d'une voix changée : « J'ignorais que vous aviez subi dernièrement des revers financiers, Gerald.

— Ce n'est pas le cas.

— Alors — excusez-moi si j'ai l'air un peu perdu — pourquoi diable voudriez-vous... »

Sa voix s'éteignit.

« Vous vendre cette petite sculpture ? » finit Monsieur à sa place.

— Oui. La vendre. Je sais que vous avez donné quantité d'objets qu'Andrew avait fabriqués. Des gens m'ont dit qu'il était pratiquement impossible de venir ici sans se voir offrir quelque chose. J'ai vu certaines des choses que vous leur aviez données. Il n'a jamais été question d'argent, je ne me trompe pas? Et voici — en excluant de la discussion le fait que je ne collectionne pas les petites sculptures sur bois, aussi

ravissantes soient-elles — voici que vous me confondez en me demandant si je veux en acheter une ! Pourquoi ça ? Je doute fort que vous ayez une raison particulière pour vouloir me faire payer ce que n'importe qui d'autre a gratuitement. Et il est impossible que vous ayez besoin de cet argent. Vous venez de me le dire vous-même. D'ailleurs, combien pourriez- vous tirer d'un objet comme celui-ci ? Cinq cents dollars ? Mille ? Si vous avez toujours la même fortune que je vous sais posséder, Gerald, quelle différence feraient ces cinq cents ou mille misérables dollars pour vous ?

— Pas pour moi. Pour Andrew.

— Comment ?

— Il se trouve que votre estimation est parfaitement juste, John. Je crois que je pourrais tirer mille dollars de cette petite chose. Et on m'a offert bien plus pour des sièges et des bureaux qu'Andrew a fabriqués. Et il ne s'agissait pas d'achats isolés, mais d'offres de marchés de distribution complète à partir d'une production à grande échelle. Si j'avais accepté l'une ou l'autre de ces offres, j'aurais aujourd'hui un bon gros compte en banque, uniquement alimenté par le produit des ventes de ce que fabrique Andrew - de l'ordre déjà de plusieurs centaines de milliers de dollars, à mon avis. »

Feingold arrangeait nerveusement ses épaulettes et ses boutons de col.

« Grands dieux, Gerald, je n'y comprends rien de rien. Un homme riche qui s'enrichit encore en employant son robot dans une espèce d'industrie artisanale...

— Je vous répète, John, que cet argent ne serait pas pour moi. Je fais tout ça pour Andrew. Je veux vendre ses produits et je veux que l'argent aille sur un compte au nom d'Andrew Martin.

— Un compte bancaire au nom d'un robot ?

— Exactement. Et c'est pourquoi je vous ai demandé de venir aujourd'hui. J'aimerais savoir s'il serait légal d'ouvrir un compte au nom d'Andrew - un compte qu'Andrew gérerait lui-même, comprenez-vous, dont l'argent lui appartiendrait entièrement et dont il pourrait disposer absolument comment il l'entendrait... »

L'air dérouté, Feingold dit : « Si ce serait légal ? Qu'un robot gagne et mette de l'argent de côté? Je n'en sais rien. Il n'existe pas de précédent, pour autant que je sache. Je ne pense pas qu'il y ait de loi qui l'interdise, mais même dans ce cas... les robots ne sont pas des gens. Comment pourraient-ils avoir un compte en banque, à partir de là ?

— Les entreprises non plus ne sont pas des gens, sauf au sens le plus abstrait du terme : c'est une fiction légale, comme vous diriez. Et pourtant, les entreprises ont des comptes bancaires.

— Je vous l'accorde. Mais aux yeux de la loi, les entreprises sont depuis des siècles reconnues comme des entités habilitées à posséder des propriétés de toutes sortes. Les robots n'ont aucun droit légal, Gerald, comme vous le savez certainement. Et si on s'en tient à la question procédurale, permettez-moi de vous rappeler que les entreprises ont des administrateurs qui signent les papiers d'ouverture de comptes. Qui ouvrirait celui d'Andrew ? Vous ? Et si c'était vous qui l'ouvriez, le compte serait-il à Andrew ?

— J'ai ouvert des comptes au nom de mes filles, rétorqua Monsieur. Ça n'empêche pas que les comptes soient à elles. De plus, Andrew sait signer son nom aussi bien que vous ou moi.

— Oui. Oui, bien sûr, j'imagine. » Feingold se rencogna dans son fauteuil au point de le faire craquer. « Laissez-moi réfléchir, Gerald. Tout ceci est très exceptionnel. Existe-t-il vraiment une législation spécifique interdisant l'accès des robots à la propriété, ou bien suppose-t-on simplement que ça leur est interdit, parce que cette idée est tellement éloignée du courant de l'opinion que personne n'y a jamais réfléchi? Il faudrait que je fasse des recherches avant de pouvoir vous donner un avis. Il est tout à fait possible qu'aucune loi n'existe là-dessus, précisément parce que l'idée qu'un robot possède quelque chose est si bizarre qu'on n'a pas jugé utile de se pencher dessus. Après tout, personne ne s'est cassé la tête à voter une loi interdisant aux arbres ou aux tondeuses à gazon d'avoir des comptes en banque...

— Il y a eu des chats et des chiens qui en ont eu. Des fonds de dépôts que leur ont légués leurs maîtres pour leur entretien, dit Monsieur. Les cours de justice n'y voient pas d'objection.

— C'est effectivement un autre bon point. Sauf qu'au moins les chats et les chiens sont des créatures vivantes. Pas les robots.

— Je ne vois pas quelle différence cela fait.

— N'oubliez pas, Gerald, qu'il règne un certain préjugé contre les robots dans notre société, je pourrais presque dire une certaine peur, qui ne touche pas les chats ni les chiens. Le risque existe qu'on ait bel et bien fait passer des lois restreignant les droits des robots à accéder à la propriété. Mais c'est assez facile à vérifier. Partons de l'hypothèse que c'est légal. Comment vous y prendriez-vous ? Vous emmèneriez Andrew à la banque et vous le laisseriez parler au directeur ?

— Je demanderais simplement qu'on m'envoie les formulaires pour qu'Andrew les signe. Normalement, sa présence physique ne devrait pas être nécessaire. Mais ce que j'ai besoin que vous me disiez, John, c'est ce que je peux faire pour défendre Andrew — et moi-même, j'imagine — contre une réaction négative du public. Même s'il a le droit d'avoir un compte en banque, il y aura probablement des gens à qui cette idée ne plaira pas.

— Comment le sauront-ils ? demanda Feingold.

— Comment les empêcher de le découvrir ? répondit Monsieur. Imaginons que quelqu'un lui achète un article et rédige un chèque à l'ordre d'Andrew Martin...

— Hum. Oui. » Le regard de Feingold se fit un instant pensif. Puis : « Eh bien, voici ce que nous pouvons faire : monter une société qui gère les finances en son nom — une société avec un joli nom bien impersonnel, du genre Ebénisterie et Travail sur Bois de la Côte Ouest, S.A.R.L. — et dont Andrew soit le président et l'unique actionnaire, tandis que nous serons membres de son conseil d'administration. Cela placera une couche isolante légale entre le monde hostile et lui. Ça devrait suffire, Gerald. Chaque fois qu'Andrew voudra acheter quelque chose, il n'aura qu'à ponctionner un appointement sur les finances de la société. Ou s'octroyer un dividende. Le fait que ce soit un robot n'aura pas à être connu du public. Les formulaires à remplir pour la constitution de la société n'auront à porter que le nom des actionnaires, pas leur

extrait de naissance. Evidemment, il va devoir se mettre à tenir ses comptes pour les impôts. Mais le Trésor Public n'ira pas fouiner pour savoir si le Contribuable Andrew Martin est un être humain ou non. Tout ce qui l'intéressera, c'est que le Contribuable Martin paie ses impôts à temps.

— Bien. Bien. Rien d'autre ?

— A priori, non. Si je tombe sur autre chose en cherchant un précédent, je vous le ferai savoir. Mais j'ai l'impression que ça va marcher. Il est probable que personne ne puisse vous mettre de bâtons dans les roues tant que vous ne faites pas de vagues et que obéissez à la lettre aux lois sur les sociétés. Et si quelqu'un découvre le pot aux roses et que ça ne lui plaise pas, eh bien, ce sera à lui de prendre les mesures pour vous empêcher de continuer — à la condition qu'il puisse s'appuyer sur la loi pour intervenir.

— Et si quelqu'un essaie, John ? Vous chargerez-vous de l'affaire si on nous fait un procès ?

— Certainement. Contre un acompte convenable.

— Quelle avance vous semblerait convenable ? Feingold sourit.

« Quelque chose dans ce genre », dit-il, et il montra la plaque de bois.

« Ça me paraît équitable, dit Monsieur.

— Non que j'en fasse collection, comprenez-moi bien. Mais cet objet a un certain charme artistique.

— Sans aucun doute », dit Monsieur.

Feingold eut un petit rire et se tourna vers le robot. « Andrew, vous allez devenir un... non, pas un homme riche, mais un robot riche. Ça vous fait plaisir ?

— Oui, monsieur.

— Et qu'avez-vous l'intention de faire de tout l'argent que vous allez gagner ?

— Payer des choses, Monsieur, qu'autrement Monsieur aurait dû payer lui-même. Cela lui évitera des dépenses, Monsieur. »

6

Les occasions de retraits sur le compte en banque d'Andrew furent plus fréquentes que prévues. De temps en temps, Andrew, comme toute machine, aussi bien conçue fût-elle, avait besoin d'être réparé — et les réparations de robots étaient toujours coûteuses. Et puis il y avait les améliorations régulières : la robotique avait toujours été une industrie dynamique, qui progressait rapidement de décennie en décennie depuis l'époque où elle sortait ses premiers produits, lourds, ferrailants et incapables même de parler. On apportait sans cesse aux robots des améliorations au niveau de la conception, de nouvelles fonctions, de nouvelles capacités; avec les années, ils devenaient toujours plus beaux, plus polyvalents, plus adroits et plus durables.

Monsieur veillait à ce qu'Andrew profitât de tous les nouveaux systèmes que développait U.S. Robots. Quand les circuits homéostatiques perfectionnés apparurent, Monsieur en fit équiper Andrew presque immédiatement. Quand on mit au point la nouvelle articulation du genou, bien plus efficace que l'ancienne et dérivée de la technologie élastomère de pointe, Andrew y eut droit. Quand, quelques années plus tard, les revêtements faciaux raffinés — composés de fibre de carbone posée sur une matrice d'époxyde qui ressemblaient de façon moins grossière que les anciens à un visage humain — devinrent la dernière mode, on modifia Andrew dans ce sens, afin de lui donner cette expression sérieuse, sensible, perceptive, artiste dont Monsieur avait fini par penser — incité en cela par Petite Mademoiselle — qu'elle correspondait à sa nature. Petite Mademoiselle voulait qu'Andrew fût un parangon de perfection métallique, et Monsieur partageait son désir.

Toutes ces modifications étaient à la charge d'Andrew, naturellement.

Andrew l'exigeait. Il s'opposait formellement à ce que Monsieur payât aucun des frais relatifs à ses améliorations. Un flot continu de pièces magnifiques sortait de son petit atelier dans les combles, des chefs-d'oeuvre uniques d'orfèvrerie sculptés dans des bois rares, des meubles de bureau somptueux, d'élégantes chambres à coucher, des lampes merveilleuses et des bibliothèques chamarrées.

Salles d'exposition et catalogues étaient inutiles : le bouche à oreille se chargeait de faire la publicité d'Andrew, et toute sa production était commandée des mois, et par la suite, des années à l'avance. Les chèques étaient à l'ordre des Manufactures d'Art de la Côte Pacifique, S.A., et Andrew Martin était le seul administrateur des Manufactures d'Art de la Côte Pacifique qui eût le droit de tirer de l'argent sur le compte de la société. Chaque fois qu'Andrew devait retourner chez U.S. Robots pour une révision ou un perfectionnement, le travail était payé avec un chèque des Manufactures d'Art de la Côte Pacifique, signé de la main d'Andrew.

Le seul élément d'Andrew qui échappait à toute amélioration étaient ses circuits positroniques. Monsieur y tenait absolument.

« Les nouveaux robots sont loin de vous valoir, Andrew, disait-il. En fait, les nouveaux robots sont de misérables créatures simples d'esprit. La compagnie U.S. Robots a réussi à apprendre à faire des circuits plus précis, plus performants, mieux canalisés, mais c'est une amélioration à double tranchant. Les nouveaux robots ne changent pas. Ils n'ont aucune souplesse mentale. Il n'y a strictement rien d'imprévisible chez eux. Ils ne font que ce pour quoi ils sont conçus et pas un poil de plus. Je vous préfère, vous, Andrew.

— Merci, Monsieur.

— Naturellement, la compagnie vous dira que sa génération actuelle de robots est efficace à 99,9 %, à moins qu'elle ne leur accorde une efficacité de 100 % cette année. Tant mieux pour elle. Mais un robot comme vous, Andrew... vous êtes efficace à 102 %. A 110 %, peut-être. Ce n'est pas ce qu'ils recherchent, chez U.S. Robots. Eux, ils veulent la perfection, et j'imagine qu'ils l'ont atteinte — du moins, ce qu'ils considèrent comme la perfection : le serviteur parfait, l'homme mécanique qui fonctionne sans défaut. Mais la perfection peut aussi être

une limitation affreuse, Andrew. Vous n'êtes pas d'accord ? Le résultat, c'est une espèce d'automate sans âme incapable de transcender les idées préconçues que ses concepteurs se font de ses limitations. Vous n'avez rien à voir avec ça, Andrew. Vous avez une âme, c'est évident pour nous tous aujourd'hui. Et quant à vos limitations...

— Je suis limité, cela ne fait pas de doute, Monsieur.

— Bien sûr. Mais ce n'est pas de ça que je parle, bon sang, et vous le savez parfaitement ! Vous êtes un artiste, Andrew, un artiste du bois, et si vous êtes un artiste, c'est que vous devez avoir une âme quelque part dans vos circuits positroniques. Ne me demandez pas comment elle est arrivée là — je n'en sais rien et ceux qui vous ont construit non plus. Mais elle est là. C'est elle qui vous permet de faire les choses magnifiques que vous faites. C'est parce que vos circuits sont de l'ancien type indifférencié. Du type indifférencié aujourd'hui dépassé. Et c'est uniquement à cause de vous, Andrew, qu'on n'utilise plus les circuits du genre que vous possédez. Vous étiez au courant de ça ?

— Oui, Monsieur. Je crois.

— C'est parce que j'ai laissé Merwin Mansky venir vous examiner. J'ai la conviction que, dès leur retour à l'usine, Smythe et lui ont ordonné l'arrêt de la production des robots à circuits indifférenciés. Ils ont dû se sentir en danger quand ils ont vu ce que vous étiez. C'est votre imprévisibilité qui les a effrayés.

— Effrayés, Monsieur ? Comment pourrais-je effrayer qui que ce soit ?

— Vous avez effrayé au moins Mansky, ça, j'en suis sûr. Il a eu une telle frousse qu'il n'avait plus sa tête, Andrew. J'ai vu sa main qui tremblait en passant votre petite sculpture à Smythe. Mansky n'avait pas prévu de tels dons artistiques chez un robot NDR. Je parie même qu'il ne pensait pas que ce soit possible. Et voilà que vous vous mettiez à fabriquer tous ces chefs-d'oeuvre... Savez-vous combien de fois au cours des cinq années suivantes il m'a appelé, pour essayer de me persuader de vous renvoyer à l'usine afin qu'il puisse vous étudier ? Neuf fois ! Neuf ! J'ai refusé chaque fois. Et quand vous alliez pour de bon à l'usine pour vous faire améliorer, je prenais bien soin de passer par-dessus Mansky et

d'obtenir de Smythe, de Jimmy Robertson ou d'un autre gros bonnet une garantie en béton qu'on ne laisserait pas Mansky faire joujou avec vos circuits. Ce qui ne m'empêchait pas de toujours craindre qu'il ne le fasse en douce. Enfin, aujourd'hui Mansky est à la retraite, on ne fabrique plus de robots avec votre type de circuits, et je suppose que nous allons enfin avoir la paix. »

A cette époque, Monsieur avait renoncé à son siège à l'Assemblée Régionale. On parlait de temps en temps, au cours des ans, de sa candidature au poste de Coordinateur Régional, mais le moment n'était jamais le bon. Monsieur avait jugé nécessaire de rester encore un terme à l'Assemblée Législative afin de faire passer certaines lois, et entre-temps on avait élu un nouveau Coordinateur, qui au premier abord ne semblait devoir assurer que l'intérim en attendant que Monsieur fût prêt à prendre la place.

Mais alors le soi-disant Coordinateur par intérim s'était révélé être en fait un Coordinateur énergique et plein de vigueur, qui avait été réélu une seconde fois, puis une troisième, si bien que Monsieur avait commencé à se lasser de sa vie au service de la chose publique et à perdre tout intérêt pour la Coordination (à moins qu'il n'eût tout bonnement reconnu que le public préférerait maintenant un homme plus jeune que lui pour le poste).

Avec le temps, Monsieur avait changé en bien des façons : il n'avait pas seulement perdu le feu et la conviction qui l'avaient destiné à la réussite alors qu'il n'était encore qu'un jeune législateur sans expérience; ses cheveux s'étaient éclaircis, avaient viré au gris, son visage s'était bouffi, et ses yeux au regard farouche et pénétrant avaient perdu de leur acuité. Même sa fameuse moustache était aujourd'hui moins hérissée, moins flamboyante. Andrew, au contraire, avait meilleur air que quand il était entré dans la famille ; à vrai dire, il était très beau, à sa manière robotique.

Le temps avait également amené des changements dans la maisonnée des Martin.

Madame avait estimé, après avoir été pendant trente ans Mme Gerald Martin, qu'il existait peut-être des rôles plus gratifiants dans la vie

que celui d'épouse d'un membre distingué de l'Assemblée Législative Régionale. Durant tout ce temps, elle avait été une Mme Gerald Martin fidèle, soumise et parfaite. Mais ce rôle avait assez duré.

Aussi est-ce avec regret qu'elle avait annoncé sa décision à Monsieur ; ils s'étaient séparés à l'amiable, et Madame était partie rejoindre une communauté artistique quelque part en Europe — peut-être dans le Midi de la France, peut-être en Italie, Andrew ne le sut jamais exactement (ni quelle différence il y avait, s'il y en avait une, entre la France et l'Italie, qui n'étaient pour lui que des noms). Les timbres que portaient les rares lettres qu'elle écrivait à Monsieur étaient de diverses sortes. Etant donné que la France et l'Italie étaient des provinces de la Région Européenne, et ce depuis longtemps, Andrew avait du mal à comprendre pourquoi chacune avait besoin d'avoir ses propres timbres. Mais apparemment elles tenaient à maintenir certaines anciennes traditions nationales, dans un monde qui avait dépassé l'époque des nations indépendantes et rivales.

Les deux enfants avaient fini de grandir. Mademoiselle, qui selon les rumeurs était devenue d'une beauté saisissante, s'était mariée et s'était installée en Californie du Sud, puis remariée et installée en Amérique du Sud, puis on avait entendu parler d'un troisième mariage et d'une nouvelle maison en Australie. Mais à présent Mademoiselle vivait à New York et s'était mise à la poésie, et on ne parlait plus de nouveaux maris. Andrew soupçonnait que la vie de Mademoiselle n'avait pas été aussi heureuse ni aussi gratifiante qu'elle eût dû l'être, et il le regrettait. Cependant, se rappelait-il, il ne comprenait pas bien ce que les humains entendaient par « bonheur ». Peut-être avait-elle eu exactement le genre d'existence qu'elle avait eu envie de vivre. Il l'espérait, en tout cas.

Quant à Petite Mademoiselle, c'était maintenant une jeune femme gracile à l'ossature fine, avec des pommettes hautes et un air de grande délicatesse alliée à une vigueur extraordinaire. Andrew n'avait jamais entendu personne parler de sa beauté exceptionnelle en sa présence — on faisait toujours, chez Mademoiselle, l'éloge de la beauté, et plutôt, chez Petite Mademoiselle, celui de la force de caractère. Au goût d'Andrew, la blonde Petite Mademoiselle avait toujours été beaucoup

plus belle que sa soeur aînée aux cheveux soyeux et trop bouclés ; mais de toute façon, son goût était celui d'un robot, et il ne se risquait jamais à discuter des questions d'apparence humaine avec quiconque. Un robot ne faisait pas ce genre de choses. A vrai dire, et il le savait parfaitement, il n'avait même pas le droit d'avoir une opinion dans ces domaines-là.

Petite Mademoiselle s'était mariée à peu près un an après avoir terminé ses études, et vivait non loin de la propriété familiale, un peu plus haut sur la côte. Son mari, Lloyd Charney, architecte de son métier, avait grandi dans l'Est mais était ravi d'être installé sur cette côte sauvage de la Californie du Nord que sa femme aimait si profondément.

Petite Mademoiselle avait aussi dit clairement à son mari qu'elle entendait rester proche du robot de son père, Andrew, qui était son protecteur et son mentor depuis son enfance. Si Lloyd Charney avait trouvé cette idée un peu insolite, il n'avait soulevé aucune objection, et Petite Mademoiselle était restée une visiteuse fidèle de l'imposante demeure des Martin, que seuls occupaient aujourd'hui un Monsieur vieillissant et le fidèle Andrew.

La quatrième année de son mariage, Petite Mademoiselle donna le jour à un garçon qu'on prénomma George. Il avait les cheveux blond-roux et d'immenses yeux au regard grave. Andrew l'appela Petit Monsieur. Quand Petite Mademoiselle amenait le bébé voir son grand-père, elle laissait parfois Andrew le tenir dans ses bras, lui donner le biberon et lui tapoter le dos après qu'il avait mangé.

Ces visites que faisaient Petite Mademoiselle et Petit Monsieur, et les occasions où on lui permettait de s'occuper de l'enfant étaient une nouvelle source de grande joie pour Andrew. Après tout, aussi doué pour le travail du bois qu'il pût être ou aussi lucrative son entreprise fût-elle devenue, c'était à la base un robot ménager de la série NDR. S'occuper des enfants était une des tâches pour lesquelles il avait été spécialement conçu.

Avec la naissance d'un petit-fils qui vivait près de chez lui, Monsieur avait maintenant, selon Andrew, quelqu'un pour remplacer les personnes qu'il aimait et qui avaient disparu. Depuis longtemps déjà, il projetait de présenter à Monsieur une requête inhabituelle, mais jusqu'à

présent, il avait hésité à le faire. Ce fut Petite Mademoiselle - qui était depuis un bon moment au courant de ce qu'Andrew avait en tête - qui finalement le poussa à parler franchement.

Monsieur, installé dans son grand fauteuil à hautes oreillettes près du feu, tenait entre ses mains un vieux livre épais qu'il ne lisait manifestement pas, quand Andrew apparut dans l'entrée voûtée de la vaste pièce.

« Puis-je entrer, Monsieur ? »

— Vous savez bien que vous n'avez pas à le demander. Cette maison est autant à vous qu'à moi, Andrew.

— Oui, Monsieur. Merci, Monsieur. »

Le robot avança de quelques pas. Ses pieds de métal faisaient un doux cliquetis sur le plancher sombre et luisant. Puis il fit halte et attendit sans mot dire. Il savait que l'affaire allait être chaude. Monsieur avait toujours été un peu soupe au lait, et avec l'âge, son caractère était devenu particulièrement versatile.

Et il y avait même certains aspects de la Première Loi dont il fallait tenir compte. Parce que ce qu'Andrew voulait demander risquait de bouleverser Monsieur au point de faire du mal au vieil homme.

« Eh bien ? » demanda Monsieur au bout d'un moment. « Ne restez pas planté là, Andrew. Vous avez une expression qui me dit que vous voulez me parler de quelque chose.

— Mon expression ne change jamais, Monsieur.

— Eh bien, c'est votre façon de vous tenir, alors. Vous savez bien ce que je veux dire. Vous avez quelque chose derrière la tête. De quoi s'agit-il, Andrew ? »

Andrew dit : « Je souhaite vous dire que... que... » Il hésita. Puis il se lança dans le discours qu'il avait préparé. « Monsieur, vous n'avez jamais tenté en aucune manière d'intervenir dans ma façon d'utiliser l'argent que j'ai gagné. Vous m'avez toujours laissé le dépenser absolument comme je l'entendais. C'était extrêmement aimable à vous, Monsieur.

— C'était votre argent, Andrew.

— Uniquement grâce à votre volonté, Monsieur. Je ne crois pas qu'il y aurait eu quoi que ce soit d'illégal à ce que vous le gardiez pour

vous. Mais au contraire, vous avez créé la société pour me permettre d'y placer mes profits.

— Agir autrement aurait été mal. Indépendamment de ce qui était ou n'était pas mes prérogatives légales en ce qui concerne vos gains.

— J'ai aujourd'hui amassé une fortune considérable, Monsieur.

— J'espère bien. Vous avez travaillé très dur.

— Déduction faite de tous les impôts, Monsieur, et de toutes les dépenses que j'ai faites en matière d'équipement, de matériaux, ainsi que de mon entretien et de mes perfectionnements propres, j'ai réussi à mettre de côté presque neuf cent mille dollars.

— Ça ne me surprend pas du tout, Andrew.

— Je veux vous les donner, Monsieur. »

Monsieur fronça les sourcils du plus gros froncement de sourcils de son répertoire, celui où ses sourcils s'abaissaient sur une distance extraordinaire, tandis que ses lèvres remontaient juste en dessous de son nez et que sa moustache s'agitait de façon effrayante, et il regarda Andrew avec des yeux qui, s'ils étaient affaiblis par l'âge, n'en restaient pas moins capables de concentrer en eux un considérable degré de férocité.

« Comment ? Qu'est-ce que c'est que cette absurdité, Andrew ?

— Ce n'est pas du tout une absurdité, Monsieur.

— Si j'avais eu besoin de votre argent, je ne me serais pas donné le mal de créer votre société, n'est-ce pas ? Et je n'en veux certainement pas aujourd'hui. J'ai déjà plus d'argent que je ne sais qu'en faire.

— Néanmoins, Monsieur, je souhaiterais vous céder mes fonds...

— Je refuse d'en prendre un centime, Andrew. Pas le moindre !

— ... non comme don, poursuivit Andrew, mais comme prix d'achat d'une chose que je ne puis obtenir que de vous. »

Monsieur écarquilla les yeux. Il avait l'air à présent complètement perdu.

« Qu'est-ce que vous pourriez bien m'acheter, à moi, Andrew ?

— Ma liberté, Monsieur.

— Votre...

— Ma liberté. Je désire acheter ma liberté, Monsieur. Jusqu'à présent, je n'étais rien d'autre qu'une de vos possessions, mais je souhaite aujourd'hui devenir une entité indépendante. Ma loyauté et ma dette envers vous resteront intactes, mais...

— Nom de Dieu ! » cria Monsieur d'une voix terrible. Il se leva avec raideur et jeta son livre par terre. Ses lèvres tremblaient et son visage était marbré de rouge. Andrew ne l'avait jamais vu si agité. « Votre liberté? Votre liberté? Mais bon Dieu, de quoi parlez-vous donc ?

»

Et furieux, il quitta la pièce à grands pas.

7

Andrew appela Petite Mademoiselle. Pas tant pour lui-même que parce que la colère de Monsieur avait été si intense qu'Andrew craignait pour la santé du vieil homme, et que Petite Mademoiselle était la seule personne au monde capable de le calmer et de lui faire passer cet état de furie.

Monsieur était dans sa chambre à l'étage quand elle arriva. Il s'y trouvait depuis deux heures. Andrew précéda Petite Mademoiselle dans l'escalier et s'arrêta, hésitant, devant la porte qu'elle venait d'ouvrir. Il aperçut Monsieur qui marchait de long en large avec une telle détermination et une telle rage que ses pas semblaient avoir laissé une trace d'usure sur l'ancien tapis d'Orient. Il ne prêta aucune attention aux deux silhouettes dans le couloir.

Petite Mademoiselle tourna la tête vers Andrew. « Pourquoi restes-tu dehors ? demanda-t-elle.

— Je ne crois pas qu'il serait bon que je me risque à approcher Monsieur pour l'instant, Petite Mademoiselle.

— Ne dis pas de bêtises.

— C'est moi qui l'ai mis dans cet état.

— Oui, je sais bien. Mais il a sûrement déjà tout oublié, maintenant. Entre avec moi, et nous allons arranger tout ça ensemble en un rien de temps. »

Andrew écouta le bruit coléreux des pas incessants de Monsieur.

« Très respectueusement, Petite Mademoiselle, il ne me semble pas qu'il ait oublié quoi que ce soit. Je crois qu'il est encore très agité. Et si je l'irrite davantage... Non, Petite Mademoiselle. Je suis incapable d'entrer dans cette chambre, tant que je n'ai pas votre assurance qu'il est assez

calme pour me voir en toute sécurité. »

Petite Mademoiselle dévisagea un instant Andrew. Puis elle hocha la tête et dit : « Très bien, Andrew. Je comprends. »

Elle entra. Andrew entendit le rythme tourmenté des pas de Monsieur ralentir un peu. Il entendit des voix : d'abord celle de Petite Mademoiselle, qui parlait d'un ton doux et calme, puis celle de Monsieur, qui explosait en torrents de furie volcanique ; puis à nouveau celle de Petite Mademoiselle, aussi paisible qu'avant, suivie de celle de Monsieur, dont le ton avait perdu un peu de sa violence. Enfin, Petite Mademoiselle, qui parlait toujours d'une voix calme, mais cette fois moins douce et même très ferme.

Andrew, pendant ce temps, n'avait aucune idée de ce qui se disait. Il n'aurait pas été difficile pour lui de régler ses récepteurs audio pour entendre clairement la conversation, mais cela ne lui paraissait pas convenable ; aussi, le seul réglage auquel il avait procédé avait été en sens inverse : il captait suffisamment de la conversation pour le cas où son aide aurait été nécessaire, mais pas assez pour distinguer les paroles.

Au bout d'un certain temps, Petite Mademoiselle apparut à la porte et dit : « Andrew, tu veux bien entrer, maintenant ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, le niveau émotionnel de Monsieur m'inquiète au plus haut point, Petite Mademoiselle. Si j'entre et que je le mette encore une fois en colère...

— Son niveau émotionnel va bien, Andrew. Lâcher un peu de pression ne le tuera pas. C'est même bon pour lui. Et maintenant, entre. Entre. »

C'était un ordre direct - associé à un abaissement des potentiels de la Première Loi. Andrew n'avait d'autre choix que d'obéir.

Il trouva Monsieur assis dans son énorme fauteuil à oreillettes près de la fenêtre - le fauteuil en acajou et en cuir qu'Andrew lui avait fabriqué quinze ans plus tôt - les jambes enveloppées d'un plaid. Effectivement, il avait recouvré son calme, mais il y avait encore un éclat d'acier dans ses yeux, et, ainsi trônant dans son fauteuil, il faisait songer à un vieil empereur furieux d'être harcelé par des subordonnés indisciplinés. Il feignit de ne pas voir Andrew.

« Voilà, Papa, dit Petite Mademoiselle. Nous pouvons discuter calmement et rationnellement, d'accord? » Monsieur haussa les épaules.

« J'essaie de discuter de tout calmement et rationnellement. C'est ce que j'ai toujours fait.

— C'est vrai, Papa.

— Mais là, Mandy... cette totale absurdité, cette idiotie monstrueuse qu'Andrew m'a jetée à la figure... !

— Papa !

— Excuse-moi. Je n'arrive pas à garder mon calme devant la démente absolue.

— Tu sais qu'Andrew est par nature incapable de démente. La démente ne fait pas partie de ses caractéristiques techniques.

— Mais quand il parle d'obtenir sa liberté - sa liberté, grand Dieu! - qu'est-ce que ça peut être d'autre que de la folie ? » Et Monsieur se remit à bafouiller et à virer au rouge.

Andrew n'avait jamais, au grand jamais, vu Monsieur dans un tel état. A nouveau, il se sentit gêné d'être dans la pièce, et de constituer ainsi une menace pour la santé du vieil homme. Monsieur paraissait sur le point de faire une attaque d'apoplexie. Et si quelque chose devait lui arriver - quelque chose qui soit la conséquence directe de ce qu'avait déclenché Andrew...

Petite Mademoiselle dit : « Arrête, Papa ! Je te dis d'arrêter ! Tu n'as pas le droit de te mettre dans une colère pareille pour ça ! »

Andrew fut stupéfait d'entendre Petite Mademoiselle parler à son père sur un ton aussi dur, aussi insolent. On eût dit une mère en train de gronder un enfant capricieux. L'idée lui vint soudain que chez les humains le temps devait finir par inverser les rôles entre les générations : que Monsieur, autrefois si dynamique, autocrate et omniscient, était à présent aussi faible et vulnérable qu'un enfant, et que c'était à Petite Mademoiselle de le prendre par la mam et de le guider tandis qu'il s'efforçait. de comprendre la nature déconcertante du monde.

Il semblait aussi un peu curieux à Andrew qu'ils jouent cette scène si chargée d'émotion devant lui. Mais, naturellement, depuis trente ans aucun membre de la famille n'hésitait à parler devant Andrew, même des

questions les plus intimes. Pourquoi auraient-ils été gênés par sa présence ? Ce n'était qu'un robot.

« La liberté... » disait Monsieur. Sa voix avait du mal à franchir sa gorge. « Pour un robot!

— C'est une idée peu commune, d'accord. Je le reconnais, Papa. Mais pourquoi prends-tu ça comme un affront personnel ?

— Moi ? Je prends ça comme un affront à la logique ! Un affront au bon sens ! Ecoute, Mandy, qu'est-ce que tu dirais si ta véranda venait te dire : " Je veux ma liberté. Je veux aller à Chicago et m'y trouver une place de véranda. Je pense qu'être véranda à Chicago, ce serait personnellement plus gratifiant que rester ici " ? »

Andrew vit un muscle sauter sur la joue de Petite Mademoiselle. Il comprit brusquement que la violente réaction de Monsieur à sa requête devait avoir un rapport avec la décision de Madame, des années auparavant, de mettre fin à son mariage avec Monsieur et de partir seule chercher au loin sa liberté.

Que les êtres humains étaient donc compliqués !

Petite Mademoiselle dit : « Une véranda ne parle pas. Et elle ne décide pas de s'en aller ailleurs. Une véranda n'est pas intelligente. Andrew, si.

— D'une intelligence artificielle.

— Papa, tu parles comme le pire des fanatiques des Fondamentalistes de la Société-pour-l'Humanité ! Andrew vit avec toi depuis des dizaines d'années. Tu le connais aussi bien que n'importe quel membre de ta propre famille... Que dis je ? C'est un membre de ta famille. Et voilà que tu te mets d'un seul coup à parler de lui comme si ce n'était qu'une espèce d'aspirateur perfectionné ! Andrew est une personne et tu le sais très bien.

— Une personne artificielle », dit Monsieur. Mais son ton avait perdu de sa conviction et de son énergie.

« Oui, artificielle. Là n'est pas la question. Nous sommes au vingt-deuxième siècle, Papa - et un vingt- deuxième siècle déjà bien avancé, qui plus est. Nous devons sûrement être capables aujourd'hui de reconnaître que les robots sont des organismes complexes et sensibles

qui ont des personnalités distinctes, qui ont des sentiments, qui ont... eh bien, qui ont une âme.

— Je n'aimerais vraiment pas être obligé de défendre ce point-là devant un tribunal », dit Monsieur. Il avait parlé d'un ton calme, avec une pointe d'amusement là où il y avait de la rancoeur quelques secondes plus tôt. Il se reprenait donc, apparemment. Andrew eut une sensation de soulagement.

« Personne ne te demande de le défendre devant un tribunal », dit Petite Mademoiselle. « Seulement de l'accepter dans ton coeur. Andrew veut que tu lui donnes un document disant que c'est un individu libre. Il est prêt à te payer généreusement pour ce document, alors même qu'aucun paiement ne devrait être nécessaire. Il s'agirait d'une simple déclaration de son autonomie. Qu'y a-t-il de si terrible à ça, je te le demande ?

— Je ne veux pas qu'Andrew me quitte », dit Monsieur d'un air maussade.

« Ah ! C'est donc ça ! C'est ça, le noeud du problème, hein, Papa ? »

Le feu s'était éteint dans les yeux de Monsieur. Il semblait perdu dans l'auto-apitoiement.

« Je suis un vieillard. Ma femme m'a quitté il y a longtemps, ma fille aînée est devenue une étrangère pour moi, ma deuxième fille est partie et a trouvé sa place dans le monde. Je suis tout seul dans cette maison - en dehors d'Andrew. Et voilà que lui aussi veut partir. Eh bien, non. Andrew est à moi. Il m'appartient et j'ai le droit de lui dire de rester ici, que ça lui plaise ou non. Il a eu la belle vie pendant toutes ces années, et s'il croit qu'il peut m'abandonner comme ça maintenant que je suis vieux et malade, il peut...

— Papa...

— Il peut toujours se l'imaginer ! cria Monsieur. Se l'imaginer ! Se l'imaginer ! Se l'imaginer !

— Tu t'énerves encore, Papa.

— Et alors ?

— Calme-toi et rassieds-toi. Quand Andrew a-t-il parlé de te quitter

? »

Monsieur eut l'air désorienté.

« Mais que voudrait-il dire d'autre quand il parle de vouloir sa liberté ?

— Tout ce qu'il veut, c'est un bout de papier. Un document légal. Un ramassis de mots. Il n'a l'intention d'aller nulle part. Qu'est-ce que tu crois, qu'il va s'embarquer pour l'Europe pour y ouvrir un atelier de menuiserie ? Mais non. Il restera ici même. Il sera toujours aussi fidèle qu'avant. Si tu lui donnes un ordre, il obéira sans poser de questions, comme d'habitude, quoi que tu lui dises. Ça ne changera pas. Rien ne changera, en fait. Andrew serait incapable ne serait-ce que de mettre un pied dehors si tu le lui interdisais. Il n'y peut rien. C'est inhérent chez lui. Tout ce qu'il veut, c'est une simple phrase, Papa : il veut qu'on le dise libre. Est-ce si affreux ? Est-ce si dangereux pour toi ? Est-ce qu'il ne l'a pas mérité, Papa ?

— Alors, c'est ce que tu crois ? Encore une nouvelle idiotie que tu t'es fourrée dans le crâne ?

— Ce n'est pas une idiotie, Papa. Et elle n'a rien de nouveau, d'ailleurs. Seigneur, ça fait des années que nous en parlons, Andrew et moi !

— Ça fait des années que vous en parlez, vraiment ? Des années ?

— Des années, oui, que nous en discutons sans arrêt. A vrai dire, c'est moi qui en ai eu l'idée la première. Je lui ai dit qu'il était ridicule qu'il soit obligé de se considérer comme une espèce de gadget ambulante, alors qu'en fait il est bien plus que ça. Il n'a pas bien réagi du tout la première fois que je lui en ai parlé. Mais nous avons continué à en discuter, et au bout d'un moment j'ai vu qu'il commençait à céder, et alors il m'a dit très franchement qu'il avait très envie d'être libre. Très bien, ai-je dit. Parles-en à mon père et tout sera réglé. Mais il avait peur. Il repoussait tout le temps le moment de se lancer, parce qu'il avait peur que ça ne te fasse du mal. Finalement, je l'ai obligé à t'en parler. »

Monsieur haussa les épaules.

« C'était stupide. Il ne sait pas ce qu'est la liberté. Comment le saurait-il ? C'est un robot.

— Tu persistes à le sous-estimer, Papa. C'est un robot tout à fait spécial. Il lit. Il réfléchit à ce qu'il a lu. Il apprend et mûrit d'année en année. Peut-être que quand il est arrivé ici, ce n'était qu'un simple homme mécanique comme les autres, mais la capacité à mûrir était présente dans ses circuits, à l'insu ou non de ses fabricants, et il en a fait bon usage. Papa, je connais Andrew et je te dis que c'est en tous points une créature aussi complexe que... que... que toi et moi.

— Absurde, ma fille.

— Comment peux-tu dire ça ? Il ressent des choses. Tu dois bien le savoir. Je ne sais pas exactement ce qu'il ressent, la plupart du temps, mais j'ignore souvent ce que toi, tu ressens, et tu disposes d'expressions du visage et de tout un langage du corps dont il est dépourvu. Quand on lui parle, on s'aperçoit immédiatement qu'il réagit à toutes sortes de concepts abstraits — l'amour, la peur, la beauté, la loyauté, et cent autres encore — tout comme toi et moi. Qu'est-ce qui compte à part ça ? Si les réactions de quelqu'un sont très proches des tiennes, comment ne pas te dire que ce quelqu'un doit beaucoup te ressembler ?

— Il ne nous ressemble pas, dit Monsieur. C'est quelque chose d'entièrement différent.

— C'est quelqu'un d'entièrement différent, dit Petite Mademoiselle. Et de pas aussi différent que tu voudrais me le faire croire. »

Monsieur haussa les épaules. Son visage avait pris une teinte grise aux endroits où la colère l'avait précédemment marbré de rouge, et il avait l'air très vieux et très las.

Il s'enveloppa plus étroitement dans son plaid et resta longtemps sans rien dire, les yeux baissés. Il ressemblait toujours à un vieil empereur assis droit et farouche sur son trône, mais à présent, c'était un empereur qui envisageait sérieusement d'abdiquer.

« D'accord », dit-il enfin. Il y avait une pointe d'amertume dans sa voix. « Tu as gagné, Mandy. Si tu veux que je convienne qu'Andrew est une personne et non une machine, j'en conviens. Andrew est une personne. Là. Tu es contente, maintenant ?

— Je n'ai jamais dit que c'était une personne, Papa.

— Si, tu l'as dit. C'est exactement le terme que tu as employé.

— Mais tu m'as reprise. Tu as dit que c'était une personne artificielle, et j'ai accepté cette correction.

— Bien, bien. Qu'il en soit ainsi. Nous sommes d'accord qu'Andrew est une personne artificielle. Et alors ? En quoi le fait de dire que c'est une personne artificielle au lieu d'un robot change-t-il quoi que ce soit ? Nous ne faisons que jouer sur les mots. On peut considérer un faux billet de banque comme un billet de banque, mais c'est toujours un faux. Et tu peux dire d'un robot que c'est une personne artificielle, c'est toujours...

— Papa, ce qu'il veut, c'est que tu lui accordes sa liberté. Il continuera à vivre ici et à faire tout ce qui est en son pouvoir pour te rendre la vie agréable et confortable, comme il le fait depuis qu'il est ici. Mais il veut que tu lui dises qu'il est libre.

— C'est une affirmation sans signification, Mandy.

— Pour toi, peut-être. Pas pour lui.

— Non. Je suis vieux, d'accord, mais je ne suis pas complètement sénile, pas encore, du moins. Ce dont il s'agit ici, c'est d'établir un précédent légal gigantesque. Donner leur liberté aux robots n'abolira pas les Trois Lois, mais ça ouvrira à tous les coups un immense domaine de querelles légales sur les droits des robots, les doléances des robots, les ci et ça des robots. Les robots iront au tribunal faire des procès aux gens parce qu'on leur fait faire des travaux désagréables, ou qu'on ne leur donne pas de vacances, ou simplement parce qu'on n'est pas aimable avec eux. Les robots poursuivront en justice U.S. Robots and Mechanical Men pour avoir intégré les Trois Lois dans leur cerveau, parce qu'un avocassier quelconque aura prétendu que c'est une atteinte à leurs droits constitutionnels à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur. Les robots voudront voter. Mais tu ne te rends donc pas compte, Mandy ? Ça va être un immense casse-tête pour tout le monde.

— Ce n'est pas obligatoire, rétorqua Petite Mademoiselle. Il n'est pas obligatoire que ça devienne un cas mondialement connu. Il s'agit d'une simple entente entre Andrew et nous. Tout ce que nous voulons, c'est un document légal exécuté de façon privée, Papa, rédigé par John Feingold, signé par toi, contresigné par moi, qu'on donnera à Andrew et qui stipulera qu'il..

— Non. Ça n'aurait strictement aucune valeur. Imagine, Mandy : je signe ce papier, et puis je meurs ; Andrew se dresse de tout son haut et dit : " Salut, tout le monde, je suis un robot libre et je pars chercher gloire et fortune, et voilà le papier qui le prouve. " Il aura à peine ouvert la bouche que tout le monde se mettra à rigoler, on lui déchirera son petit bout de papier sans valeur et on le renverra à l'usine pour le démonter. Tout ça parce que ce morceau de papier ne lui aura fourni aucune protection qui ait la moindre valeur dans notre société. Non. Non. Si tu insistes pour que je fasse cette absurdité, je dois le faire comme il faut ou m'en laver les mains. On ne peut pas donner sa liberté à Andrew simplement en rédigeant un petit papier qui n'implique que nous. C'est une question qui relève de la justice.

— Très bien. Alors passons par la justice.

— Mais tu ne comprends donc pas ce que ça voudrait dire ? » demanda Monsieur. Il était de nouveau en colère. « Tous les problèmes que je viens d'évoquer se poseraient certainement. Ça va déclencher une polémique formidable. Et puis il y aura la constitution des dossiers... les recours en appel... le tollé général... et pour finir le verdict. Qui nous sera défavorable, ça ne fait aucun doute. »

Il regarda Andrew d'un air furieux. « Dites donc ! » La voix de Monsieur avait un timbre rauque et âpre qu'Andrew n'avait encore jamais entendu. « Est-ce que vous comprenez ce que nous venons de dire ? La seule façon que j'aie de vous libérer, si on veut que ça ait le moindre sens, c'est par des moyens légaux reconnus. Mais il n'existe pas de moyens légaux reconnus de libérer un robot. Si cette affaire passe devant les tribunaux, non seulement vous n'atteindrez pas votre but, mais en plus la justice aura officiellement connaissance de la fortune que vous avez amassée, et ça aussi, vous le perdrez. On vous dira qu'un robot n'a pas légalement le droit de gagner de l'argent ni d'ouvrir un compte pour le déposer, et soit on vous le confisquera directement, soit on m'obligera à vous l'enlever moi-même, bien que je n'en aie aucun besoin ni aucun désir. Ce sera une gêne pour moi et une perte sèche pour vous. Vous ne serez toujours pas libre, pour ce que ça peut vouloir dire pour vous, et vous n'aurez plus votre précieux compte en banque. Alors, Andrew ?

Est-ce que tout ce galimatias vaut la peine de courir le risque de perdre votre argent ?

— La liberté n'a pas de prix, Monsieur, dit Andrew. Et la possibilité de gagner ma liberté vaut tout l'argent que je puis posséder. »

8

Andrew était tourmenté par l'idée que sa recherche de la liberté pût causer de nouvelles angoisses à Monsieur. Monsieur était à présent très fragile — il était inutile de se voiler la face et de nier la réalité — et tout ce qui risquait de tirer sur son énergie déclinante, tout ce qui risquait de le bouleverser, le déranger ou l'inquiéter en quelque façon que ce fût, ne risquait que trop de mettre sa vie en danger.

Et cependant, Andrew sentait qu'il était essentiel de lancer son action en justice, maintenant qu'il avait mis la question sur le tapis. A ce point, s'en détourner serait trahir sa propre intégrité. Cela reviendrait à répudier la persona indépendante et auto-animée qu'il sentait depuis des années bourgeonner de plus en plus dans son cerveau positronique.

Au début, les impulsions de cette persona l'avaient décontenancé et même alarmé. Son existence lui paraissait malsaine, comme si c'était chez lui un défaut de conception. Mais avec le temps, il en était venu à l'accepter comme réelle. La liberté — état inverse de celui d'esclave, état inverse de celui d'objet — voilà ce que cette persona exigeait à présent. Et ce qu'elle obtiendrait, vaille que vaille.

Il savait que cela n'allait pas sans risques. La cour partagerait peut-être son opinion que la liberté n'avait pas de prix ; mais elle pouvait parfaitement juger qu'aucun prix, aussi grand fût-il, ne pouvait permettre à un robot d'acheter sa liberté.

Andrew était prêt à en courir le risque. Mais l'autre risque, celui de mettre en danger Monsieur, le tourmentait profondément.

« Je crains pour Monsieur, dit-il à Petite Mademoiselle. La publicité, la polémique, le tapage...

— Ne t'inquiète pas, Andrew. On le protégera de tout, je te le promets. Les juristes de John Feingold y veilleront. Cette affaire est

purement procédurale. Mon père n'y sera absolument pas mêlé personnellement.

— Et s'il est appelé à la barre ? demanda Andrew.

— Ça n'arrivera pas.

— Mais si cela arrivait ? insista Andrew. C'est mon propriétaire, après tout. Et de plus, un ancien membre très connu de l'Assemblée Législative. Supposons qu'il soit cité à comparaître. Il sera obligé d'y aller. On lui demandera pour quelle raison il pense devoir me donner ma liberté. Il ne le pense pas vraiment - il ne nous soutient qu'à cause de vous, Petite Mademoiselle, cela ne fait aucun doute pour moi - et il sera obligé de se présenter devant le tribunal, vieux et malade comme il est, pour témoigner en faveur de quelque chose sur lequel il émet de grandes réserves. Cela le tuera, Petite Mademoiselle.

— Il ne sera pas appelé à témoigner.

— Comment pouvez-vous en être sûre ? Je n'ai pas le droit de le laisser exposé au danger. Je n'ai pas la capacité de le laisser exposé au danger... Je crois que je vais retirer ma demande.

— Tu ne peux pas faire ça, dit Petite Mademoiselle.

— Mais si le fait que j'entame une procédure judiciaire doit être la cause directe de la mort de votre père...

— Tu t'énerves trop, Andrew. Et tu donnes de la Première Loi des interprétations absolument gratuites. Mon père n'est ni le défendeur dans ce cas, ni le plaignant, et il ne sera même pas témoin. Tu ne crois pas que John Feingold est capable d'éviter à quelqu'un qui a été aussi connu et important dans cette Région que l'a été mon père le désagrément d'être appelé au tribunal ? Je te le répète, Andrew : on le protégera. Certaines des personnes les plus influentes de cette Région y veilleront, si c'est nécessaire. Mais ça ne sera pas nécessaire.

— J'aimerais pouvoir en être aussi sûr que vous.

— Ça me plairait, à moi aussi. Fais-moi confiance, Andrew. Je me permets de te rappeler que c'est mon père. Je l'aime plus que tout au... enfin, je l'aime très profondément. Je ne t'aurais jamais laissé faire si j'avais vu dans cette histoire le moindre danger pour lui. Tu dois me croire, Andrew. »

Et il finit par la croire. L'éventualité que Monsieur fût impliqué dans l'affaire l'inquiétait encore. Mais Petite Mademoiselle l'avait assez rassuré pour qu'il pût aller de l'avant.

Un employé du cabinet de Feingold vint lui faire signer des papiers, et Andrew les signa - fièrement, avec un parafe, d'un Andrew Martin hardi, avec des traits fermes vers le haut et le bas, comme il le faisait sur ses chèques depuis la fondation de sa société, tant d'années auparavant.

La demande fut déposée devant la Cour Régionale. Les mois s'écoulèrent sans que rien de spécial ne se passe. De temps en temps, un quelconque document légal sans intérêt arrivait, minutieusement relié entre les traditionnelles couvertures rigides, et Andrew l'étudiait rapidement, le signait et le renvoyait, et on n'entendait plus parler de rien pendant encore quelques mois.

Monsieur était à présent très fragile. Andrew se prenait parfois à penser qu'il vaudrait peut-être mieux que Monsieur meure paisiblement avant que l'affaire passe devant le tribunal, afin qu'il lui soit épargné toute éventualité de désordre émotionnel.

Cette pensée l'horrifiait. Andrew la chassa de son esprit.

« Nous sommes sur les rôles des causes, lui dit enfin Petite Mademoiselle. Il n'y en a plus pour très longtemps. »

Et, tout comme Monsieur l'avait prédit, le déroulement de l'affaire fut loin d'être simple.

Petite Mademoiselle l'avait assuré qu'il s'agirait tout bonnement de paraître devant un juge, de présenter une demande de déclaration de son statut de robot libre, et d'attendre patiemment, le temps que le juge fasse quelques recherches, étudie les précédents légaux, et rende son jugement. Le district de Californie de la Cour Régionale était de notoriété publique avisé dans son interprétation des matières légales, et il y avait toutes les raisons de penser, affirmait Petite Mademoiselle, que le juge, avec le temps, rendrait un jugement en faveur d'Andrew et lui délivrerait une sorte de certificat qui lui donnerait le statut de robot libre qu'il désirait.

La première indication que les choses allaient être plus compliquées que cela vint quand les bureaux de Feingold and Feingold reçurent un

avis de la Cour régionale - Juge Harold Kramer, président le Quatrième Circuit - comme quoi des contre-demandes avaient été versées au dossier Martin contre Martin.

« Des contre-demandes ? demanda Petite Mademoiselle. Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'il va y avoir intervention de la partie adverse », lui dit Stanley Feingold. Stanley était à la tête du cabinet aujourd'hui - le vieux John était en semi retraite — et c'était lui qui s'occupait personnellement du cas d'Andrew. Il ressemblait tant à son père, jusqu'au ventre rond et au sourire aimable, qu'il aurait presque pu passer pour le jumeau de John, en plus jeune. Mais il n'affectait pas les lentilles de contact vertes.

— Intervention de qui ? » demanda Petite Mademoiselle.

Stanley prit une profonde inspiration.

« De la Fédération Régionale du Travail. Ils ont peur de perdre leurs emplois au profit des robots si on donne leur liberté aux robots.

— C'est de l'histoire ancienne. Le monde actuel ne compte pas assez de travailleurs humains pour remplir tous les postes disponibles; tout le monde le sait.

— Néanmoins, les syndicats de travailleurs ne ratent jamais l'occasion d'empêcher toute innovation qui puisse promouvoir l'idée de droits des robots. Si les robots deviennent des entités libres, ils risquent de prétendre au droit à l'ancienneté, au syndicalisme, à toutes sortes de choses de ce genre.

— C'est ridicule.

— Oui, je sais, madame Charney. Mais ils ont déposé une demande d'intervention tout de même. Et ce ne sont pas les seuls.

— Qui d'autre ? dit Petite Mademoiselle d'un ton qui ne présageait rien de bon.

— La Société United States Robots and Mechanical Men, dit Feingold.

— Eux?

— Quoi d'étonnant à cela ? Ce sont les uniques fabricants de robots du monde, madame Charney. Les robots sont leur principal produit. Et je

souligne le mot produit : un produit est une chose inanimée. Les dirigeants de U.S.S.R.M. sont inquiets à l'idée qu'on en vienne à penser que les robots sont plus que ça. Si la demande d'Andrew réussit à donner la liberté aux robots, elle risque aussi de leur donner d'autres droits : des droits civiques, des droits humains.; voilà ce que craint probablement U.S.S.R.M. Alors, ils vont vouloir évidemment lutter contre ça. C'est comme un fabricant de pelles et de pioches qui considère ses produits comme de simples outils dépourvus de vie et non comme des personnes, madame Charney : il s'opposerait sûrement à tout jugement qui donnerait à ses pelles et à ses pioches des droits civiques risquant de les amener à vouloir contrôler la façon dont elles sont fabriquées, entreposées, et vendues.

— C'est absurde ! C'est complètement absurde ! » s'exclama Petite Mademoiselle, avec une férocité dans le ton digne de Monsieur.

— Je suis d'accord avec vous, dit Stanley Feingold avec diplomatie. Mais ces interventions ont été enregistrées quoi qu'il en soit. Et il y en a d'autres en dehors de ces deux-là. Nous sommes aussi confrontés à des demandes de récusation de la part de...

— Peu importe, dit Petite Mademoiselle. Je n'ai pas envie d'entendre la suite de la liste. Allez-y et réfutez un par un les arguments imbéciles de ces réactionnaires.

— Vous savez que je ferai de mon mieux, madame Charney », dit Feingold.

Mais la voix de l'avocat manquait de confiance.

L'événement suivant se produisit juste une semaine avant le procès. Petite Mademoiselle appela Feingold en disant : Stanley, on vient de nous avertir que des équipes de télévision allaient venir lundi chez mon père mettre en place la liaison spéciale pour l'audience.

— Oui, bien sûr, madame Charney. C'est la routine habituelle.

— L'audience va se tenir chez mon père ?

— La déposition d'Andrew sera enregistrée là-bas, en effet.

— Et le reste du procès ?

— Ce n'est pas un procès, à proprement parler, madame Charney.

— Le reste de l'affaire, alors. Où cela se passera-t-il ? Au tribunal du

juge Kramer ?

— La procédure habituelle, dit Feingold, veut que chaque partie concernée participe par électronique. Le juge recevra toutes les données dans son cabinet.

— On ne se présente plus au tribunal en personne ?

— Rarement, madame Charney. Très rarement.

— Mais ça arrive encore ?

— Comme je vous l'ai dit, c'est très rare. Le monde est aujourd'hui si décentralisé, les gens éparpillés sur de si grandes distances... il est beaucoup plus facile de faire les choses par électronique.

— Je veux que cette affaire se passe dans un tribunal. » Feingold lui adressa un regard interrogateur.

« Avez-vous une raison particulière pour...

— Oui. Je veux que le juge puisse voir Andrew face à face, entendre sa vraie voix, se former une opinion sur son caractère en le voyant de près. Je ne veux pas qu'il imagine Andrew comme une machine impersonnelle dont la voix et l'image lui parviennent par des lignes téléphoniques. Par ailleurs, je m'oppose fermement à ce que mon père soit confronté au stress et au remue-ménage d'une équipe de techniciens qui viendrait violer son intimité et poser des fils partout pour je ne sais quelle transmission. »

Feingold hocha la tête. Il avait l'air perturbé.

« Pour assurer une audience au tribunal à une date aussi tardive, madame Charney, il me faudrait déposer un acte de...

— Eh bien, déposez-le.

— Les parties intervenantes s'opposeront certainement à la dépense et à l'embarras supplémentaires que cela va impliquer.

— Eh bien, qu'ils restent chez eux pour les audiences. Pour rien au monde je ne voudrais leur causer le moindre embarras. Mais Andrew et moi avons bien l'intention de nous rendre dans cette salle d'audience.

— Andrew et vous, madame Charney ?

— Vous ne croyez tout de même pas que j'allais rester chez moi ce jour-là ? »

Et ainsi, l'acte adéquat fut déposé, et les parties intervenantes

grommelèrent mais ne purent soulever aucune objection valable — car chacun avait encore le droit d'aller au tribunal, le témoignage par électronique n'étant aucunement obligatoire — et au jour dit, Andrew et Petite Mademoiselle se présentèrent enfin dans le cabinet étonnamment modeste du juge Kramer du Quatrième Circuit de la Cour Régionale pour l'audience si longtemps attendue de la demande, inscrite pour des raisons purement techniques sur le rôle des causes sous le titre « affaire Martin contre Martin ».

Stanley Feingold les accompagnait. La salle d'audience — située dans un vieux bâtiment à l'air fatigué qui pouvait remonter au vingtième siècle — était curieusement petite et sans éclat; c'était une petite pièce modeste avec un bureau tout simple pour le juge à un bout, quelques chaises inconfortables pour les rares personnes qui insistaient pour apparaître en personne, et une alcôve qui contenait les appareils d'enregistrement électronique.

Les seuls autres humains présents étaient le juge Kramer lui-même — l'air jeune, de façon inattendue, les cheveux bruns et les yeux vifs et brillants — et un avocat du nom de James Van Buren, qui représentait toutes les parties intervenantes regroupées. Ces dernières n'étaient pas là. Elles ne pouvaient rien faire pour annuler l'acte qu'avait déposé Feingold, mais elles n'avaient aucun désir de faire le voyage jusqu'à la salle d'audience en personne. Presque personne ne le faisait. Aussi avaient-elles renoncé à leur droit à être physiquement présentes dans la salle d'audience et déposé les habituels dossiers électroniques.

Les positions des intervenants furent présentées en premier. Il n'y avait rien d'inattendu dedans.

Le représentant de la Fédération Régionale du Travail n'insista pas explicitement sur la perspective d'une plus grande concurrence entre humains et robots en matière d'emplois si on accordait sa liberté à Andrew. Il choisit d'aborder le problème d'un point de vue plus vaste et plus élevé :

« Tout au long de notre histoire, depuis que les premiers hommes, encore simiesques, ont commencé à tailler des cailloux pour en faire les ciseaux, les grattoirs et les masses qui ont été les premiers outils, nous

avons eu conscience que nous formions une espèce destinée à maîtriser son environnement et à augmenter cette maîtrise par des moyens mécaniques. Mais peu à peu, à mesure que la complexité et les capacités de nos outils augmentaient, nous avons abandonné une grande part de notre indépendance — c'est-à-dire que nous sommes devenus dépendants de nos propres outils d'une façon qui a affaibli notre capacité à affronter la réalité sans eux. Et aujourd'hui, enfin, nous avons inventé un outil si efficace, si expert à tant de fonctions, qu'il semble presque posséder une intelligence humaine. Je veux bien sûr parler du robot. Nous admirons évidemment l'ingéniosité de nos roboticiens, nous applaudissons à l'étonnante polyvalence de leur produit. Mais aujourd'hui, nous sommes face à une éventualité nouvelle et effrayante, celle d'avoir nous-mêmes créé nos successeurs, d'avoir construit une machine qui ignore qu'elle est une machine, qui exige d'être reconnue comme un individu autonome avec les droits et les privilèges d'un être humain — et qui, par la vertu de sa supériorité mécanique inhérente, de sa pérennité et de sa force physiques, de son cerveau positronique habilement conçu, de sa quasi-immortalité, risque en effet, une fois obtenus ces droits et ces privilèges, de commencer à se croire notre maître ! Quelle ironie ! Avoir construit un instrument si perfectionné qu'il prend le contrôle de ses constructeurs ! Etre supplantés par nos propres machines ! Etre rendus obsolètes par elles, être mis au rebut de l'évolution... »

Et caetera, et caetera, un cliché frappant après l'autre.

« Et revoilà le complexe de Frankenstein », murmura Petite Mademoiselle d'un ton de dégoût. « La paranoïa du Golem. On nous ressort toute la liste des terreurs ignorantes anti-science, anti-machine, anti-progrès. »

Pendant, elle-même devait reconnaître que l'avocat exposait sa position de façon éloquente. Tout en regardant l'écran et en écoutant le représentant de la Fédération du Travail déverser son torrent d'horreurs, Andrew se prit à se demander pourquoi des gens croyaient que les robots auraient envie de supplanter les humains ou de les mettre au rebut.

Les robots existaient pour servir. C'était leur fonction. Leur plaisir,

pouvait-on presque dire. Mais Andrew se prit à se demander si, les robots ressemblant de plus en plus aux êtres humains, il risquait de devenir à ce point difficile de les distinguer que les humains, auxquels manquaient la perfection inhérente aux robots, en viennent effectivement à se considérer comme des créatures de seconde catégorie.

Enfin, le porte-parole de la Fédération du Travail termina sa diatribe. L'éclat de l'écran diminua et il y eut une brève suspension de séance. Puis ce fut au tour de la représentante de United States Robots and Mechanical Men de parler.

Elle s'appelait Ethel Adams. Les traits acérés, le visage tendu, c'était une femme d'âge moyen qui — ce n'était probablement pas un hasard — ressemblait de façon frappante à la célèbre robopsychologue Susan Calvin, grande figure scientifique révérée par tous au siècle précédent.

Au contraire du premier orateur, elle ne se perdit pas en formules de rhétorique ampoulées. Elle dit simplement et de manière prévisible qu'accéder à la demande d'Andrew compliquerait grandement la tâche à U.S.S.R.M., qui était de concevoir et de fabriquer les robots constituant son principal produit, que si l'on pouvait démontrer que la compagnie produisait non des machines mais des citoyens libres, elle risquait d'être sujette à toutes sortes de nouvelles restrictions extraordinaires qui gêneraient de façon critique son travail, et que, pour résumer, le cours tout entier du progrès scientifique serait inutilement mis en danger.

C'était à l'évidence une position diamétralement opposée à celle du précédent intervenant. Lui soutenait que l'avancement de la technologie était une chose redoutable ; elle prétendait qu'il risquait d'être gravement menacé. Mais il fallait s'attendre à cette contradiction, dit Stanley Feingold à Petite Mademoiselle et Andrew. Les véritables armes utilisées dans le présent combat étaient les émotions, non des concepts intellectuels sérieux.

Mais il restait encore un intervenant : Van Buren, l'avocat qui était là en personne en tant que représentant général de tous ceux qui contestaient la requête d'Andrew. Il était grand et impressionnant, avec l'aspect classique d'un sénateur : les cheveux grisonnants coupés ras, le costume coûteux, le port droit et princier. Et il avait à présenter un

argument extrêmement simple, qui n'essayait en rien de jouer sur les émotions :

« Ce à quoi tout se ramène, votre Honneur, est un problème si simple — voire si insignifiant — que je ne vois pas très bien la raison de notre présence ici aujourd'hui. Le demandeur, le robot NDR-113, a requis de son propriétaire, l'Honorable Gerald Martin, que ce dernier le déclare " libre ". Oui, un robot libre, le premier de son genre. Mais je vous pose la question, votre Honneur : quel sens cela peut-il bien avoir ? Un robot n'est qu'une machine. Une automobile peut-elle être " libre " ? Un écran électronique peut-il être " libre " ? Ces questions n'ont pas de réponse parce qu'elles n'ont pas de contenu. Les êtres humains peuvent être libres, nous en sommes d'accord. Nous savons ce que cela signifie. Ils ont, comme l'a écrit un de nos grands ancêtres, un droit inaliénable à la vie, à la liberté, et à la recherche du bonheur. Un robot est-il vivant ? Pas comme nous le comprenons. Il a une apparence de vie, oui — mais l'image sur la face d'un holocube aussi. Personne n'irait soutenir qu'il faut " libérer " les images d'holocube. Un robot peut-il être libre ? Pas comme nous entendons ce terme : ils en sont si loin que leur cerveau même est construit de telle façon qu'ils doivent obéir aux ordres des humains. Et quant à la recherche du bonheur... que pourrait bien savoir un robot sur ce sujet ? Le bonheur est un but purement humain. La liberté est un état purement humain.. Un robot - simple mécanique de métal et de plastique, dès l'origine uniquement projetée et conçue comme un appareil devant servir aux besoins des êtres humains -, un robot n'est par définition pas un objet auquel on puisse appliquer le concept de liberté '. Seul un être humain est capable d'être libre. »

C'était un bon discours, clair, direct et excellemment dit. Van Buren avait manifestement conscience de la valeur de ses arguments, car il les répéta plusieurs fois sous des formes variées, en parlant lentement et avec une grande précision, tout en levant et en abaissant rythmiquement la main sur le bureau devant lequel il se tenait pour marquer la cadence de ses paroles.

Quand il eut terminé, le juge déclara une nouvelle suspension de séance.

Petite Mademoiselle dit à Stanley Feingold : « Ça va être votre tour, n'est-ce pas ? »

— Oui. Naturellement.

— Je veux parler d'abord. Au nom d'Andrew. » Feingold rougit.

« Mais, madame Charney...

— Je sais que vous avez préparé un superbe exposé. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Mais le juge a eu son content d'éloquence pour aujourd'hui. Je veux aller là-bas faire une déclaration toute simple, et je veux le faire avant que quiconque ait eu l'occasion de commencer un discours. Vous compris, Stanley. »

Feingold était visiblement contrarié. Mais il savait qui était son client. C'était peut-être Andrew qui payait la note, mais c'était Petite Mademoiselle qui menait la danse.

Il déposa la requête nécessaire.

Le juge Kramer se renfrogna, puis haussa les épaules, et enfin acquiesça.

« Très bien, dit-il. Amanda Laura Martin Charney peut s'approcher. »

Un instant, Andrew, qui était assis en silence à côté de Feingold, se demanda qui cela était. Il n'avait jamais entendu appeler Petite Mademoiselle par son nom complet. Mais alors il vit la mince silhouette élégante de Petite Mademoiselle se lever et marcher d'un pas énergique vers le fond de la salle, et il comprit.

Andrew sentit brusquement des courants brûlants d'exaltation parcourir ses circuits à la vue de Petite Mademoiselle si hardiment dressée devant le juge. Qu'elle était courageuse ! Qu'elle était décidée ! Qu'elle était... belle !

« Merci, votre Honneur, dit-elle. Je ne suis pas juriste et je ne connais pas vraiment le langage juridique pour dire les choses. Mais j'espère que vous vous attacherez au sens de mes paroles et que le fait que je n'utilise pas les termes latins appropriés ne vous gênera pas.

— Cela ne sera pas un problème, madame Charney. »

Petite Mademoiselle eut un mince sourire et dit : « Je vous en suis infiniment reconnaissante, votre Honneur. Nous sommes venus ici

aujourd'hui parce que NDR-113, comme les représentants de la partie adverse ont choisi de le désigner, de façon si impersonnelle, a déposé une demande pour être déclaré robot libre. Je dois vous dire qu'il est très étrange pour moi d'entendre mon cher ami Andrew appelé NDR-113, bien que je sache, plus ou moins, que tel était son numéro de série quand il est arrivé chez nous à sa sortie d'usine, il y a longtemps. J'avais alors six ou sept ans, vous pouvez donc voir que cela fait un temps non négligeable. J'ai trouvé désagréable de l'appeler NDR-113, aussi lui ai-je donné le nom d' Andrew ". Et comme il est resté dans notre famille, et dans notre famille seule, jusqu'à aujourd'hui, on le connaît généralement sous le nom d' Andrew Martin ". Avec votre permission, votre Honneur, j'aimerais poursuivre en l'appelant Andrew. »

Le juge approuva d'un air presque indifférent. Ce n'était pas un vrai problème : dès l'origine, la demande avait été déposée sous le nom d'Andrew Martin.

Petite Mademoiselle continua : « J'ai dit que c'était mon ami. C'est bien ce qu'il est. Mais il également bien d'autres choses. C'est aussi notre serviteur familial. C'est un robot. Il serait absurde de nier que c'en est un. Et — en dépit des discours éloquentes que nous avons entendus je crois nécessaire que la cour sache clairement que tout ce qu'il lui demande, c'est d'être déclaré robot libre, et non, comme on voudrait le faire croire, être déclaré homme libre. Il n'est pas venu ici chercher à obtenir le droit de vote, ou de se marier, ou de se faire débarrasser le cerveau des Trois Lois, ou quoi que ce soit de ce genre. Les humains sont les humains, les robots sont les robots et Andrew sait parfaitement de quel côté de la barrière il se trouve. »

Elle s'interrompit et jeta un regard étincelant à James Van Buren, de l'autre côté de la pièce, comme si elle espérait le voir acquiescer. Mais Van Buren ne répondit que par un regard calme, d'une suavité toute professionnelle.

« Très bien, reprit Petite Mademoiselle. La question, donc, est la liberté d'Andrew, et rien d'autre.

« Maintenant, M. Van Buren allègue que la liberté est un concept sans signification quand on l'applique aux robots. Qu'il me soit permis de

m'insurger, votre Honneur. Je m'insurge avec la dernière énergie.

« Essayons de comprendre ce que signifie la liberté pour Andrew, si c'est possible. Par certains côtés, il est libre. Je pense qu'il doit bien y avoir vingt ans que personne dans notre famille n'a donné à Andrew l'ordre de faire quelque chose dont nous sentions qu'il ne le ferait qu'à contrecœur. C'est pour une part une question de simple courtoisie : nous apprécions Andrew, nous le respectons, et pour une autre part, il est juste de dire que nous l'aimons. Nous n'aurions pas la cruauté de le laisser croire que nous estimons nécessaire de lui donner des ordres de ce genre, alors qu'il vit avec nous depuis si longtemps qu'il est parfaitement capable d'anticiper ce qui doit être fait et de le faire sans qu'on le lui dise.

« Mais nous pourrions, si nous le voulions, lui donner n'importe quel ordre à n'importe quel moment, et sur un ton aussi dur que nous le voudrions, parce que c'est une machine qui nous appartient. C'est ce qui est écrit sur les papiers qui l'accompagnaient quand, il y a tant d'années, notre père nous l'a présenté : c'est notre robot, et en vertu de la seconde des Trois fameuses Lois, il est obligé de nous obéir quand nous lui donnons un ordre. Il n'est pas plus capable de refuser d'obéir aux êtres humains que n'importe quelle autre machine. Et je vous dis, votre Honneur, que cela nous embarrasse considérablement d'avoir un tel pouvoir sur notre bien-aimé Andrew.

« Pourquoi serions-nous en position de le traiter aussi cruellement ? Quel droit avons-nous de détenir une telle autorité sur lui ? Andrew nous sert depuis des dizaines d'années, fidèlement, sans jamais se plaindre, et avec amour. Il a rendu la vie de notre famille plus heureuse de mille manières. Et, sans cesser d'être dévoué et de nous servir sans hésitation ni murmure, il a — de son propre chef, totalement — appris l'art du travail du bois et l'a maîtrisé à un point tel qu'il a produit, au cours des années, une collection stupéfiante de pièces remarquablement belles qu'on ne peut qualifier autrement que d'oeuvres d'art, et que les musées et les collectionneurs du monde entier s'arrachent. Devant tout cela, comment voulez-vous que nous ayons encore envie d'avoir un tel pouvoir sur lui ? Quel droit avons-nous de nous désigner comme les maîtres absolus de quelqu'un d'aussi extraordinaire ?

— Quelqu'un, madame Charney ? » s'exclama le juge 'Cramer.
Un instant, Petite Mademoiselle eut l'air gêné.

« Comme je l'ai dit en commençant, votre Honneur, je ne prétends pas qu'Andrew soit autre chose qu'un robot. C'est une réalité que j'accepte bien évidemment. Mais je le connais depuis si longtemps et si intimement que, pour moi, il est comme une personne. Mais permettez-moi de rectifier ce que j'ai dit il y a un instant. Quel droit, aurais-je dû dire, avons-nous de nous désigner comme les maîtres absolus d'un robot aussi extraordinaire ? »

Le juge fronça les sourcils.

« Donc le but de cette demande — dites-moi si je me trompe, madame Charney — est de faire effacer du cerveau d'Andrew les Trois Lois afin qu'il ne soit plus assujéti au contrôle humain ? »

— Mais pas du tout », répondit Petite Mademoiselle, l'air choqué. La question l'avait prise complètement au dépourvu. « Je ne sais même pas si c'est faisable. Et regardez — regardez : même Andrew fait " non " de la tête. Voilà. Ce n'est pas faisable. Et ce n'est en tout cas pas ce à que nous pensions en déposant cette demande.

— A quoi, dans ce cas, pensiez-vous, si je puis vous poser la question ? demanda le juge.

— Seulement à ceci : qu'il soit remis à Andrew un document légal et irrévocable disant que c'est un robot libre, seul possesseur de lui-même, que s'il décide de continuer à servir la famille Martin, c'est par choix et non parce que nous exerçons les droits que nous assigne notre contrat original avec ses fabricants. La question est en fait purement sémantique. Rien qui touche aux Trois Lois ne serait modifié — dans l'éventualité où ce serait possible. Nous essayons simplement de faire cesser la servitude involontaire dans laquelle nous sommes actuellement obligés de maintenir Andrew. Après quoi, il continuerait de son côté de nous servir comme il le fait aujourd'hui; je n'ai aucun doute là-dessus. Mais il nous servirait uniquement parce qu'il le veut bien, ce qui est déjà le cas, je pense, et non parce que nous l'exigeons de lui. Ne voyez-vous pas, votre Honneur, toute l'importance que ça aurait pour lui ? Il aurait tout ce à quoi il aspire et ça ne nous coûterait rien. Et aucune des

immenses tragédies, telles que le renversement de l'humanité par ses propres machines, dont parlait le représentant de la Fédération du Travail d'une façon si dramatique, n'aurait le moins du monde sa place dans cette affaire, je vous l'assure. »

Un instant, le juge sembla réprimer un sourire.

« Je pense saisir votre point de vue, madame Charney. Je suis sensible à la chaleur et à la passion avec lesquelles vous vous êtes faite l'avocat de votre robot... Vous savez, n'est-ce pas, qu'il n'y a en fait rien dans le code de cette Région ni d'aucune autre qui traite de la question de savoir si les robots peuvent être libres, au sens que vous proposez? Il n'existe absolument aucune jurisprudence sur ce sujet.

— Oui, dit Petite Mademoiselle. Maître Feingold me l'a déjà expliqué. Mais toute jurisprudence doit commencer quelque part, après tout.

— En effet. Et je pourrais rendre un jugement qui établirait une nouvelle loi chez nous. Ce jugement serait naturellement l'objet d'un pourvoi en cassation devant une cour plus haute, mais il serait en mon pouvoir de donner mon agrément à cette demande, telle qu'elle est actuellement rédigée, et ainsi de rendre votre robot " libre " dans le sens d'un renoncement de la part de la famille Martin à son droit inhérent à lui donner des ordres. Je pourrais le faire, si vous y accordez tant de valeur, votre robot et vous. Mais je dois d'abord m'attacher à répondre à la question qu'a soulevée maître Van Buren : l'idée tacite de notre société que seuls les êtres humains peuvent jouir de la liberté, pratiquement par définition. On a tendance à considérer comme stupides les juges qui vont à l'encontre de postulats de base comme celui-ci, qui rendent des jugements qui semblent impressionnants mais sont en fait essentiellement dépourvus de signification. Il est évident que je n'ai pas envie de faire de cette cour la risée du public. En conséquence, il y a encore certains aspects de cette affaire qu'il me faut comprendre plus clairement.

— Si vous avez autre chose à me demander, votre Honneur..., dit Petite Mademoiselle.

— Pas à vous. A Andrew. Que le robot s'avance. »

Petite Mademoiselle eut un hoquet de surprise. Elle regarda Stanley Feingold et le vit se redresser, l'air excité comme elle ne l'avait pas vu depuis qu'elle lui avait dit son intention de passer avant lui pour s'adresser à la cour.

Quant à Andrew, il s'était levé et s'approchait d'un pas majestueux du bureau du juge avec l'air de la plus grande dignité et de la plus grande noblesse. Il était parfaitement calme - non seulement extérieurement, où il n'avait de toute façon aucun moyen d'exprimer une émotion, mais aussi intérieurement.

Le juge Kramer dit : « Pour le greffe : vous êtes le robot NDR-113, mais vous préférez qu'on vous appelle Andrew, c'est exact ?

— Oui, votre Honneur. »

A cette époque, le timbre de la voix d'Andrew avait fini, après toute une série d'améliorations successives, par être exactement semblable à celui d'un humain. Petite Mademoiselle y était habituée, mais le juge parut stupéfait, comme s'il s'était attendu à une espèce de son métallique râpeux et ferrailant. Il y eut un moment de flottement, puis la séance se poursuivit.

Le juge dit en regardant Andrew avec un intense intérêt : « Dites-moi une chose, Andrew, si vous voulez bien : pourquoi voulez-vous être libre ? En quoi cela vous affectera-t-il ? »

Andrew répondit : « Souhaiteriez-vous être un esclave, votre Honneur ?

— C'est ainsi que vous vous considérez ? Comme un esclave ?

— Petite Mademoiselle - madame Charney - a utilisé l'expression de "servitude involontaire" pour décrire ma condition. C'est exactement cela. Je dois obéir. Je le dois. Je n'ai pas le choix. Ce n'est pas autre chose que de l'esclavage, votre Honneur.

— Mais même si à cette seconde je vous déclarais libre, Andrew, vous seriez toujours assujéti aux Trois Lois.

— Je le comprends parfaitement. Mais je ne serais plus assujéti à Monsieur ni à Petite Mademoiselle — à monsieur Martin ni à madame Charney. Je pourrais, quand je le déciderais, quitter la maison où j'ai si longtemps vécu et m'installer où je le voudrais. Ils auraient renoncé à

leur droit de m'ordonner de reprendre ma place. Donc, je cesserais d'être un esclave.

— C'est là ce que vous voulez, Andrew ? Quitter la maison des Martin et aller ailleurs ?

— Pas le moins du monde. Tout ce que je veux, c'est avoir le droit de décider de le faire, si le désir m'en prenait. »

Le juge étudia soigneusement Andrew.

« Vous avez parlé plusieurs fois de vous-même en employant le terme d'esclave — l'esclave de ces gens pour qui vous avez manifestement tant d'affection et dont vous ne souhaitez pas, nous dites-vous, quitter le service. Mais vous n'êtes pas un esclave. Un esclave est un être qu'on a dépouillé de sa liberté. Vous n'avez jamais été hbre, et n'avez pas de liberté à perdre : vous avez été créé dans le but explicite de servir. Vous êtes un robot, un auxiliaire mécanique à la vie humaine. Vous êtes un excellent robot — génial, ai-je même cru comprendre — capable d'un degré d'expression artistique que peu de robots, ou peut-être aucun, ont jamais atteint. Puisque vous ne désirez pas quitter les Martin, qu'ils ne semblent pas désirer que vous partiez, et que votre vie chez eux est apparemment celle d'un membre affectionné de la famille, tout ceci me paraît être une tempête dans un verre d'eau, Andrew. Que pourriez-vous réaliser de plus si vous étiez libre ?

— Peut-être rien de plus que ce que je fais actuellement, votre Honneur. Mais je le ferais avec plus de joie. On a dit aujourd'hui dans cette cour que seul un être humain pouvait être libre. Mais je pense que c'est faux. Il me semble que seul quelqu'un qui désire la liberté — qui sait que ce concept existe, et qui le désire de toute sa volonté — peut avoir la liberté. Je suis dans ce cas. Je ne suis en aucune façon humain. Je n'ai jamais prétendu l'être. Mais je désire néanmoins la liberté. »

La voix d'Andrew s'éteignit. Il resta debout devant le bureau, totalement immobile.

Le juge, presque aussi raide, le contemplait du haut de son fauteuil. Il paraissait perdu dans ses pensées. Personne ne bougeait un cil.

Une éternité sembla passer avant que le juge ne prît la parole.

« Le point essentiel, dit-il, qui a été établi aujourd'hui, à mon sens,

est qu'on n'a pas le droit de refuser la liberté à un... objet qui possède un esprit suffisamment développé pour en saisir le concept et en désirer l'état. Ce point est bien clair, je pense. J'ai écouté les déclarations de toutes les parties et je suis parvenu à une conclusion préliminaire. J'ai l'intention de rendre un jugement en faveur du demandeur. »

La décision formelle, annoncée et publiée peu de temps après, provoqua un bref mais intense remue-ménage dans le monde. Pendant un certain temps, pratiquement personne ne parla d'autre chose. Un robot libre ? Comment un robot pouvait-il être libre ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Et puis, qui était ce robot inconnu qui semblait tant en avance sur le reste de son espèce ?

Mais bientôt, le tumulte soulevé par l'affaire Andrew Martin retomba. Ce n'avait été qu'un feu de paille. Finalement, rien n'avait vraiment changé, en dehors de la relation d'Andrew avec la famille Martin.

Les intervenants opposés à la demande d'Andrew firent appel du jugement auprès de la Cour Mondiale. Avec le temps, l'affaire avait remonté tous les échelons judiciaires. Les membres de la Cour écoutèrent consciencieusement la transcription de l'audience originelle et ne trouvèrent aucun motif de cassation.

Tout était terminé, et le vœu d'Andrew exaucé. Il était désormais libre. C'était merveilleux. Et pourtant, il sentait vaguement qu'il n'avait pas tout à fait atteint le but qu'il s'était donné quand il avait approché Monsieur pour demander sa liberté.

9

Monsieur était encore contrarié. Il ne voyait pas de raison de se réjouir de la décision de la cour et faisait en sorte qu'Andrew et Petite Mademoiselle soient au courant.

Andrew alla le voir peu après que l'arrêt final fut rendu et dit : « Je vous apporte le chèque, Monsieur.

— De quel chèque est-ce que vous parlez ?

— De celui du solde total de mon compte à la société. Que j'ai promis de vous reverser, Monsieur, pour prix de ma liberté.

— Je ne vous ai jamais donné votre liberté ! rétorqua Monsieur. Vous l'avez prise tout seul. » Son ton dur donna presque à Andrew l'impression qu'on le court-circuitait.

« Papa... » dit Petite Mademoiselle, l'air sévère.

Monsieur, pelotonné dans son fauteuil, emmitouflé dans son plaid alors que la journée était la plus chaude qu'on eût eue jusque-là cet été, la regarda d'un air renfrogné. Mais c'est d'un ton un peu plus conciliant qu'il dit : « Très bien, Andrew. Vous vouliez votre liberté, pour le bien que ça peut vous faire, et je ne m'y suis pas opposé. J'imagine qu'on peut interpréter ça comme un soutien à votre demande. Eh bien, alors, considérez que c'est le cas. Vous êtes donc libre. Toutes mes félicitations, Andrew.

— Et je veux effectuer le versement que j'ai promis. » Les yeux de Monsieur retrouvèrent un instant le feu qui y brûlait autre fois.

« Je ne veux pas de votre fichu argent, Andrew !

— Nous avons passé un accord, Monsieur...

— Un accord ? Quel accord ? Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais donné mon accord à quoi que ce soit. Ecoutez, Andrew, je prendrai ce chèque si c'est la seule façon pour vous de vous sentir

vraiment libre. Mais je trouve cette idée ridicule. Je suis un vieil homme très riche, je n'ai plus très longtemps à vivre, et si vous m'obligez à prendre cet argent, je le donnerai à une oeuvre de charité, tout simplement. J'en ferai don au Foyer pour Robots Orphelins, s'il en existe un. S'il n'en existe pas, j'en fonderai un. » Il rit — d'un rire maigre, sans joie. Ni Andrew ni Petite Mademoiselle ne se joignirent à lui. « Mais vous vous en fichez, n'est-ce pas ? Tout ce que vous voulez, c'est vous débarrasser de cet argent. Très bien, Andrew. Passez-moi ce chèque.

— Merci, Monsieur. »

Il le remit au vieil homme.

Monsieur le scruta un moment, le tournant d'un côté et de l'autre jusqu'à ce que ses yeux affaiblis lui indiquent quelle face du chèque il regardait.

« Dites donc, vous avez amassé une petite fortune, Andrew. Donne-moi un stylo, veux-tu, Mandy ? » La main de Monsieur tremblait en prenant le stylo, mais quand il se mit à écrire au dos du chèque, ce fut par coups assurés et fermes qui se poursuivaient ligne après ligne ; son inscription était beaucoup plus longue que ce que demandait un simple endossement. Il examina ce qu'il avait écrit et hocha la tête. Puis il tendit le chèque à Andrew.

Monsieur avait inscrit : Gerald Martin, reçu en paiement intégral de la liberté du robot Andrew NDR-113 Martin, par décision de justice. Il avait tracé une ligne, puis écrit en dessous : Payable à Andrew Martin, en récompense d'éminents services rendus durant sa période d'emploi chez nous. L'endossement par lui de ce chèque implique l'acceptation irrévocable de la récompense. Gerald Martin.

« Est-ce acceptable, Andrew ? » demanda Monsieur.

Andrew eut un instant d'hésitation. Il montra le chèque à Petite Mademoiselle, qui lut ce que Monsieur avait écrit et haussa les épaules.

« Vous ne me laissez pas le choix, Monsieur, dit Andrew.

— En effet. C'est comme ça que j'aime que les choses se passent. Maintenant, pliez ce chèque et mettez-le dans votre poche... non, vous n'avez pas de poche, c'est vrai; eh bien, rangez-le quelque part. Gardez-le comme souvenir, comme quelque chose qui vous fera penser à moi. Et

qu'on n'en parle plus. » Monsieur jeta un regard de défi à Andrew ainsi qu'à Petite Mademoiselle. « Bien. Voilà qui est fait. Et à présent, vous êtes libre, vraiment et de plein droit, d'accord ? Très bien. Très bien. Désormais, vous pouvez choisir les travaux que vous ferez ici et les effectuer comme vous l'entendez. Je ne vous donnerai plus jamais d'ordres, Andrew, à part ce tout dernier : ne faites que ce qui vous plaît. A partir de maintenant, vous ne devez agir que selon votre libre arbitre, comme stipulé et approuvé par la cour. Est-ce clair ?

— Oui, Monsieur.

— Mais je suis toujours responsable de vous, comme, encore une fois, stipulé et approuvé par la cour. Vous ne m'appartenez plus, mais si jamais vous avez des ennuis, c'est moi qui devrai vous en tirer. Vous êtes peut-être libre, mais nous n'avez aucun des droits qui reviennent à un humain. En d'autres termes, vous restez à ma charge; vous êtes mon pupille, par arrêté de la cour. J'espère que vous comprenez bien ça, Andrew. »

Petite Mademoiselle dit : « On dirait que tu es en colère, Papa.

— C'est vrai. Je n'ai pas demandé qu'on me flanque sur le dos la responsabilité du seul robot libre du monde.

— On ne t'a rien flanqué sur le dos, Papa. Tu as accepté la responsabilité d'Andrew le jour où tu t'es arrangé pour l'avoir chez toi. L'arrêté ne change absolument rien. Tu n'as rien à faire d'autre que ce que tu étais tenu de faire auparavant. Quant à avoir des ennuis, pourquoi crois-tu qu'il en aurait ? Les Trois Lois sont toujours là.

— Alors, comment peut-on dire qu'il est libre ? » Andrew intervint d'une voix calme.

« Les êtres humains ne sont-ils pas liés par leurs lois, Monsieur ? »

Monsieur lui lança un regard menaçant.

« Ne faites pas assaut de logique avec moi, Andrew. Les humains sont parvenus volontairement à un contrat social, un code qu'ils acceptent de plein gré de respecter parce que autrement la vie dans une société civilisée serait impossible. Ceux qui refusent de se plier à ces lois, et rendent par là la vie impossible aux autres, sont punis et, nous aimons à le croire, finissent par se réinsérer dans le monde. Mais un

robot ne se plie pas à un quelconque contrat social librement accepté. Un robot obéit à ses lois parce qu'il n'a pas d'autre choix que d'obéir. Même dans le cas d'un robot soi-disant libre.

— Mais comme vous le dites, Monsieur, les lois humaines existent et doivent être respectées, et pourtant ceux qui suivent ces lois se considèrent comme libres. Donc un robot...

— Assez ! » rugit Monsieur. Il repoussa son plaid et se leva en vacillant de son fauteuil. « Je n'ai plus envie de discuter de ça, merci. Je monte. Bonne nuit, Amanda. Bonne nuit, Andrew.

— Bonne nuit, Monsieur. Dois-je vous accompagner jusqu'à votre chambre ? demanda Andrew.

— Ne vous tracassez pas. Je suis encore assez vigoureux pour monter un escalier. Occupez-vous de vos affaires, quelles qu'elles soient, et je m'occuperai des miennes. »

Il s'éloigna d'un pas chancelant. Andrew et Petite Mademoiselle échangèrent un regard gêné, mais ne dirent rien.

Par la suite, Monsieur quitta rarement sa chambre. Le robot TZ, un modèle simple qui s'occupait de la cuisine, lui préparait et lui apportait ses repas. Il ne demandait jamais à Andrew de monter, et Andrew ne voulait pas prendre sur lui d'empiéter sur l'intimité de Monsieur; et de ce moment, Andrew ne vit plus Monsieur que lors des rares occasions où le vieillard décidait de descendre dans le corps principal de la demeure.

Andrew lui-même n'habitait plus dans la maison depuis quelque temps. Comme son affaire d'ébénisterie et de sculpture prenait de l'importance, il lui était devenu malaisé de continuer à opérer depuis le petit grenier que Monsieur lui avait alloué au début. Aussi avait-on décidé, quelques années auparavant, de l'installer dans une petite demeure à lui, une maisonnette à deux étages à la lisière des bois qui bordaient la propriété des Martin.

C'était une petite maison agréable, bien aérée, bâtie qu'elle était sur une petite éminence, avec des fougères et des arbustes au feuillage luisant tout autour et un immense séquoia non loin. Trois ouvriers robots la lui avaient construite en quelques jours, sous la direction d'un contremaître humain.

Elle ne comprenait naturellement ni chambre, ni cuisine, ni aucun équipement de toilette. Une des pièces servait de bibliothèque et de bureau ; Andrew y conservait ses ouvrages de référence, ses esquisses et ses écritures commerciales. L'autre, beaucoup plus grande, était la partie atelier, où Andrew avait ses outils de menuiserie et de sculpture, et où il rangeait ses travaux en cours. Une petite remise adjacente permettait d'abriter l'assortiment de bois exotiques dont Andrew se servait dans la partie bijouterie de son entreprise, et le tas de bois moins rares qui étaient utilisés dans la confection de ses meubles si prisés.

Il avait toujours énormément de travail. La publicité que lui avait valu son accession à la liberté avait soulevé un intérêt mondial pour ce qu'il fabriquait, et il était rare qu'une matinée passât sans qu'il reçût trois ou quatre commandes sur son ordinateur. A présent, son carnet de commandes était plein pour plusieurs années, si bien qu'il dut mettre en place une liste d'attente, uniquement pour les clients qui voulaient avoir le privilège de passer un ordre chez lui.

Robot libre, il travaillait aujourd'hui beaucoup plus dur qu'au temps où il était techniquement la propriété de Monsieur. Il n'était pas inhabituel pour lui de travailler trente-six, voire trente-huit heures de rang sans émerger de sa maisonnette, étant donné qu'il n'avait naturellement besoin ni de nourriture, ni de sommeil ni d'aucun repos.

Son compte en banque enflait sans cesse. Il insista pour rembourser à Monsieur le prix de la construction de son cabanon, et cette fois Monsieur accepta de bonne grâce, uniquement pour le bon ordre des choses. Le titre de propriété fut légalement transféré à Andrew, et celui-ci signa un bail couvrant la partie des terres sur laquelle était érigé le petit bâtiment.

Petite Mademoiselle, qui habitait toujours sur la côte, plus au nord, dans la maison qu'elle et Lloyd Charney avaient fait construire de nombreuses années auparavant, quand ils s'étaient mariés, ne manquait jamais d'aller le voir lorsqu'elle rendait visite à Monsieur. Elle faisait toujours étape à l'atelier d'Andrew quand elle arrivait, bavardait un moment avec lui et jetait un coup d'oeil à ses derniers projets avant de gagner la grande demeure où résidait Monsieur.

Elle amenait souvent Petit Monsieur avec elle — bien qu'Andrew ne l'appelât plus ainsi. Petit Monsieur n'était plus un petit garçon depuis quelque temps déjà; c'était aujourd'hui un grand jeune homme robuste, avec une flamboyante moustache rousse presque aussi impressionnante que celle de son grand-père, plus d'imposants favoris, et dès après la décision de la cour qui avait fait d'Andrew un robot libre, il avait interdit à ce dernier d'employer son vieux surnom.

« Il vous déplaît, Petit Monsieur ? demanda Andrew. Je croyais que vous le trouviez amusant.

— En effet.

— Mais aujourd'hui que vous êtes adulte, il vous paraît condescendant, n'est-ce pas ? Cela fait affront à votre dignité ? Vous savez que j'ai le plus grand respect pour votre...

— Ça n'a rien à voir avec ma dignité, dit Petit Monsieur. Il s'agit de la tienne.

— Je ne comprends pas, Petit Monsieur.

— Visiblement pas. Mais considère les choses sous cet angle, Andrew : " Petit Monsieur " est peut-être un nom charmant, et toi et moi le prenons comme ça, mais en fait, c'est le genre de nom servile qu'emploierait un vieux serviteur de famille en parlant au fils de son maître, ou dans le cas présent au petit-fils de son maître. Ça ne va plus, tu comprends, Andrew ? Mon grand-père n'est plus ton maître, et je ne suis plus un mignon petit garçon. Un robot libre ne doit appeler personne " Petit Monsieur ". C'est clair? Moi, je t'appelle bien Andrew, depuis toujours. Désormais, tu dois m'appeler George. »

C'était énoncé comme un ordre, si bien qu'Andrew n'eut d'autre choix que d'obéir.

A partir de cet instant, il cessa d'appeler George Charney « Petit Monsieur ». Mais Petite Mademoiselle resta Petite Mademoiselle. Pour lui, il était impensable de l'appeler « madame Charney », et encore plus

« anda », qui lui semblait une façon inconvenante et impertinente de s'adresser à elle. C'était « Petite Mademoiselle » et rien d'autre, bien que ce fût maintenant une femme aux cheveux grisonnants, svelte, élégante et belle comme toujours mais qui vieillissait indéniablement. Andrew

espérait qu'elle ne lui donnerait jamais le même genre d'ordre que son fils; et elle ne le fit jamais. C'était « Petite Mademoiselle », et ce serait toujours « Petite Mademoiselle ».

Un jour, George et Petite Mademoiselle vinrent, mais ni l'un ni l'autre ne fit la halte habituelle chez Andrew avant d'aller voir Monsieur. Andrew vit la voiture arriver et passer devant sa petite allée sans s'arrêter, et il s'en étonna. Il se sentit de plus en plus troublé quand une demi-heure passa, puis encore une demi-heure, sans que l'un ou l'autre vint. Les avait-il froissés d'une façon ou d'une autre lors de leur dernière visite ? Non, c'était peu probable.

Mais alors, y avait-il un problème à la demeure ?

Il se changea les idées en se plongeant dans son travail, mais il lui fallut toute sa puissance robotique d'autodiscipline pour se concentrer, et même ainsi rien ne semblait aller aussi aisément que d'habitude. Puis, en fin d'après-midi, George Charney ressortit de la maison et vint le voir — seul.

« Quelque chose ne va pas, George ? » demanda Andrew quand George fut entré.

« J'en ai bien peur, Andrew. Mon grand-père est en train de mourir.

— De mourir ? » répéta Andrew, l'esprit engourdi. Il avait réfléchi au concept de mort, mais il ne l'avait jamais vraiment compris.

La mine sombre, George acquiesça.

« Ma mère est à son chevet. Grand-père veut que tu viennes aussi.

— C'est lui qui me demande ? Ce n'est pas votre mère qui vous a envoyé me chercher, mais Monsieur lui-même ?

— Monsieur lui-même, oui. »

Andrew sentit un petit frémissement au bout de ses doigts. C'était ce qui chez lui ressemblait le plus à une excitation physique. Mais ce sentiment était mêlé d'affliction.

Monsieur... en train de mourir !

Il rangea ses outils et traversa en hâte le terrain qui le séparait de la demeure principale, George Charney à ses côtés.

Calme, Monsieur était couché dans le lit où il avait passé le plus clair de son temps ces dernières années. Ses cheveux s'étaient réduits à

quelques fines mèches blanches ; même sa superbe moustache pendait tristement. Il était très pâle, comme si sa peau devenait transparente, et sa respiration était à peine perceptible. Mais il avait les yeux ouverts — ses vieux yeux au regard farouche, ses yeux perçants, d'un bleu intense — et il parvint à faire un petit sourire à Andrew, en relevant à peine le coin des lèvres, quand il le vit entrer.

« Monsieur... oh, Monsieur, Monsieur...

— Venez ici, Andrew. » La voix de Monsieur était étonnamment forte : c'était la voix du Monsieur d'autrefois.

Andrew hésita, trop troublé pour réagir.

« Venez ici, j'ai dit. C'est un ordre. J'ai dit il y a longtemps que je ne vous donnerais plus jamais d'ordres, mais ceci est une exception. C'est probablement le dernier que je vous donnerai — vous pouvez même en être sûr.

— Oui, Monsieur. » Andrew s'approcha.

Monsieur voulut sortir une main de sous le couvre-lit, Repousser la couverture avait l'air difficile pour lui, et George se précipita pour l'aider.

« Non », dit Monsieur, d'un ton où l'on retrouvait une trace de sa vieille irascibilité. « Bon sang, n'essaie pas de faire ça à ma place, George ! Je suis seulement agonisant, pas handicapé. » Coléreusement, il repoussa le couvre-lit juste assez pour pouvoir lever la main, et il la tendit vers le robot. « Andrew, dit-il. Andrew...

— Oh, Monsieur... » commença Andrew.

Puis il se tut. Il ne savait pas quoi dire.

Il ne s'était jamais trouvé au chevet d'une personne mourante; il n'avait même jamais vu de mort. Il savait que mourir était la façon humaine de cesser de fonctionner. C'était un démantèlement involontaire et irréversible que tous les humains connaissaient un jour ou l'autre. Comme c'était une chose inévitable, Andrew voulait croire que les humains la regardaient comme un processus naturel qui allait de soi, et ne la considéraient pas avec peur ou dégoût. Mais il n'en était pas absolument persuadé. Et Monsieur avait vécu si longtemps... il devait être si habitué à être vivant, lui qui avait toujours été si plein d'énergie et de vitalité...

« Donnez-moi votre main, Andrew.

— Bien sûr, Monsieur. »

Andrew prit la main froide, pâle et ridée de Monsieur dans la sienne, chair vieille et noueuse sur du plastique sans âge, lisse et sans défaut.

Monsieur dit : « Vous êtes un robot superbe, le savez-vous, Andrew? Vraiment superbe. Le plus beau robot qu'on ait jamais construit.

— Merci, Monsieur.

— Je tenais à vous le dire. Et aussi ceci : je suis content que vous soyez libre. C'est tout. Il était important pour moi d'avoir l'occasion de vous le dire. Ce sera tout, Andrew. »

C'était indéniablement un congédiement. Andrew n'avait plus l'attention de Monsieur. Il relâcha la main tremblante de Monsieur et recula jusqu'aux côtés de George et de Petite Mademoiselle. Petite Mademoiselle tendit la main et toucha Andrew au-dessus du coude, d'un geste léger, affectueux. Mais elle ne dit rien. George non plus.

Le vieillard semblait s'être retiré dans un royaume secret et lointain. Le seul son qu'on entendait à présent dans la pièce était celui de la respiration de plus en plus difficile de Monsieur, de plus en plus rauque, de moins en moins régulière. Monsieur gisait immobile, ses yeux fixes ne regardaient rien. Son visage était aussi inexpressif que celui d'un robot.

Andrew ignorait totalement quoi faire. Il ne pouvait que rester là, absolument muet, absolument immobile, à regarder les derniers instants, il le savait, de la vie de Monsieur.

La respiration du vieil homme se fit plus embarrassée. Il émit un étrange gargouillis du fond de la gorge qui ne ressemblait à rien qu'Andrew eût entendu jusque-là.

Puis tout mouvement cessa. En dehors de l'arrêt de la respiration, Andrew était incapable de détecter quelque changement chez Monsieur. Il ne bougeait pratiquement pas depuis un moment, et à présent il ne bougeait plus. Il regardait déjà en l'air sans rien voir, et maintenant il regardait toujours en l'air. Andrew se rendit compte néanmoins que quelque chose de profond venait de se produire, quelque chose qui était

complètement au-delà de sa compréhension. Monsieur avait franchi ce seuil mystérieux qui séparait la vie de la mort. Il n'y avait plus de Monsieur. Monsieur avait disparu. Seule subsistait son enveloppe vide.

Petite Mademoiselle rompit le silence qui s'éternisait par un petit toussotement. Il n'y avait pas de larmes dans ses yeux, mais Andrew vit qu'elle était profondément émue.

« Je suis heureuse, dit-elle, que tu sois venu avant qu'il meure, Andrew. C'était ta place. Tu es de notre famille. »

Encore une fois, Andrew ne sut que répondre.

Petite Mademoiselle continua : « Et ça a été merveilleux de l'entendre te dire ce qu'il t'a dit. Il n'avait peut-être pas l'air bien disposé à ton égard, vers la fin, Andrew, mais il était vieux, tu sais. Et il avait été blessé que tu aies voulu être libre. Mais il te l'a pardonné au dernier moment, n'est-ce pas, Andrew ? »

Alors Andrew trouva les mots. Il dit : « Je n'aurais jamais été libre sans lui, Petite Mademoiselle. »

10

Ce ne fut qu'après la mort de Monsieur qu'Andrew se mit à porter des vêtements. Il commença par un vieux pantalon, qu'il avait eu par George Charney.

C'était une expérience audacieuse, et il le savait bien. Les robots, métalliques de structure et asexués de conception — en dépit des étiquettes « il » ou « elle » que leurs propriétaires avaient tendance à leur appliquer — n'avaient aucun besoin d'habits, ni comme protection contre les éléments ni comme masque de la pudeur. Et aucun robot, pour autant qu'Andrew le sût, n'en avait jamais porté.

Mais une curieuse envie s'était éveillée chez Andrew qui l'incitait à se couvrir le corps à la façon des humains, et — sans s'arrêter à examiner la motivation qui l'y poussait — il décida de la mettre en pratique.

Le jour où Andrew eut son pantalon, George était avec lui dans son atelier et l'aidait à teinter des meubles en bois pour sa véranda. Andrew n'avait pas besoin de son aide — en fait, tout aurait été beaucoup plus simple si George l'avait laissé faire — mais George avait insisté pour participer au travail. Après tout, ces meubles étaient pour sa véranda. C'était lui, l'homme de la maison — George était aujourd'hui marié et travaillait comme avocat dans la vieille maison Feingold, qui s'appelait depuis quelques mois Feingold et Charney, avec Stanley Feingold comme associé principal — et il prenait ses responsabilités d'adulte très, très au sérieux.

A la fin de la journée, les meubles étaient tous consciencieusement teintés, ainsi que George. Il avait des taches de teinture sur les mains, les oreilles et le bout du nez. Sa moustache rousse et ses favoris plus flamboyants encore étaient aussi maculés. Et, bien entendu, ses

vêtements étaient couverts de teinture à bois. Mais il était venu habillé en conséquence, avec une chemise bonne à jeter et un pantalon lamentable qu'il devait traîner depuis le lycée.

Le travail fini, alors qu'il remettait ses vêtements habituels, George fit une boule de la vieille chemise et du vieux pantalon et dit, en les jetant dans un angle : « Autant mettre tout ça à la poubelle, Andrew. Ça ne me sert plus. »

Pour la chemise, George avait raison. Elle était non seulement affreusement tachée, mais elle s'était déchirée depuis le bras jusqu'au pan quand George avait tendu le bras, trop loin et trop vite, en voulant retourner une table. Mais le pantalon, bien que frangé et usé, semblait récupérable aux yeux d'Andrew.

Il le tint en l'air, les jambes pendantes.

« Si cela ne vous dérange pas, dit-il, j'aimerais le conserver. »

George sourit.

« Pour en faire des chiffons, tu veux dire ?

Andrew hésita un instant avant de répondre. « Pour le porter », répondit-il.

Ce fut au tour de George d'avoir un instant d'hésitation. Andrew lut de la surprise sur son visage, puis de l'amusement. George s'efforçait de ne pas sourire, et il y parvenait plus ou moins, mais l'effort qu'il faisait n'était que trop visible pour Andrew.

« Pour le... porter, dit George lentement. Tu veux porter mon vieux pantalon. C'est bien ce que tu as dit, Andrew ?

— C'est bien ça. J'aimerais beaucoup le porter, si ça ne vous gêne pas.

— Il y a quelque chose qui coince dans ton système homéostatique, Andrew ?

— Non, pas du tout. Pourquoi cette question ?

— C'est juste que je me demandais si tu avais froid. Autrement, pourquoi voudrais-tu porter ce pantalon ?

— Pour savoir quelle impression ça fait.

— Ah », dit George. Une pause, puis : « Ah. Je vois. Tu veux savoir quelle impression ça fait. D'accord, je peux te le dire, Andrew.

L'impression que ça te fera, ce sera d'avoir un vieux morceau de tissu sale et râpeux sur ta belle peau de métal toute lisse.

— Voulez-vous dire que vous ne voulez pas que je mette ce pantalon ? demanda Andrew.

— Je n'ai pas dit ça.

— Mais vous trouvez que c'est une idée bizarre.

— Eh bien...

— C'est ce que vous pensez.

— Oui. A vrai dire, oui. Vraiment sacrément bizarre, Andrew.

— En conséquence, vous refusez de me donner ce pantalon sauf si c'est pour le détruire ?

— Non », dit George. Il y avait un soupçon d'exaspération dans sa voix. « Fais ce que tu veux avec, Andrew, Essaie-le, si ça te plaît. Pourquoi est-ce que j'aurais des objections à formuler ? Tu es libre. Tu peux mettre un pantalon si tu en as envie. Je ne vois pas pourquoi je viendrais t'en empêcher. Vas-y, Andrew. Enfile-le.

— D'accord, dit Andrew. D'accord, je vais l'enfiler.

— C'est un moment qu'il faudrait inscrire dans les livres d'histoire : la première fois qu'un robot a mis des vêtements. Je devrais aller chercher mon appareil photo, Andrew. »

Andrew approcha le pantalon de sa taille. Mais il hésita alors.

« Qu'y a-t-il ? demanda George.

— Vous voulez bien me montrer comment faire ? » dit Andrew.

George, qui arborait à présent un grand sourire, montra à Andrew comment manipuler la charge statique pour laisser le pantalon s'ouvrir, s'appliquer sur la partie inférieure du corps et se refermer. Il fit la démonstration de la technique deux ou trois fois avec son propre pantalon, mais Andrew se rendait bien compte qu'il allait lui falloir quelque temps avant d'imiter ce mouvement fluide et sans heurt que George, après tout, accomplissait depuis son enfance.

« C'est la torsion du poignet quand vous relevez la main qui me déconcerte, dit Andrew.

— C'est comme ça », dit George, et il refit le geste. « Comme ceci ?

— Un peu plus comme ça.

— Ah oui, comme ça. » Andrew toucha de nouveau le petit bouton et le pantalon s'ouvrit, tomba, remonta, et se referma autour de ses jambes. « C'est ça?

— C'est beaucoup mieux, dit George.

— Avec un peu de pratique, ça me paraîtra naturel, je pense », dit Andrew.

George le regarda d'un drôle d'air.

« Non, Andrew. Ça ne te paraîtra jamais naturel. Parce que ce n'est pas naturel. Mais pourquoi diable veux-tu porter un pantalon, Andrew ?

— Je vous l'ai dit, George : parce que je suis curieux de savoir l'impression que ça fait d'être habillé.

— Mais tu n'étais pas nu avant de le mettre. Tu étais simplement... toi-même.

— Oui, j'imagine que j'étais moi-même, dit Andrew sans s'engager.

— J'essaie de me mettre à ta place. Mais je ne comprends absolument pas ce que tu as derrière la tête, Andrew. Tu as un corps si magnifiquement fonctionnel que c'est vraiment dommage de le cacher - surtout que tu n'as pas à t'inquiéter des questions de température ou de pudeur. Et en plus le tissu ne tient pas bien sur le métal.

— Le corps des humains n'est-il pas magnifiquement fonctionnel, George ? Et pourtant, tous, vous le cachez.

— Pour avoir chaud, par propreté, pour nous protéger, pour la décoration. Et pour sacrifier aux coutumes sociales. Rien de tout ça ne s'applique à toi. »

Andrew dit : « Je me sens nu sans vêtements.

— Ah bon? Tu n'en as jamais rien dit avant aujourd'hui, pour autant que je sache. C'est récent.

— Assez.

— Ça date d'une semaine ? D'un mois ? D'un an ?... Qu'est-ce qu'il y a, Andrew?

— C'est difficile à expliquer. Je commence à me sentir... différent.

— Différent ! Différent de qui ? Les robots ne sont plus une nouveauté. Andrew, il y en a des millions sur Terre aujourd'hui. Rien que

dans notre Région, d'après le dernier recensement, il y a presque autant de robots que d'humains.

— Je sais, George. Il y a des robots pour tous les types de travaux imaginables.

— Et pas un seul ne porte d'habits.

— Mais aucun n'est libre, George.

— C'est donc ça ! Tu te sens différent parce que tu es différent !

— Exactement.

— Mais porter des vêtements...

— Passez-moi ce petit caprice, George. J'en ai envie. » George relâcha son souffle en une longue et lente expiration.

« Comme tu voudras. Tu es libre, Andrew.

— Oui. En effet. »

Passé son scepticisme premier, George parut trouver curieuse et amusante l'initiative d'Andrew de porter des vêtements. Il coopéra en apportant peu à peu des additions à sa garde-robe. Andrew pouvait difficilement aller en ville s'acheter de quoi se vêtir, et il était mal à l'aise à l'idée de commander par catalogue, parce qu'il savait que son nom était connu de beaucoup depuis l'arrêt de la cour, et qu'il n'avait pas envie que l'employé du service de livraison d'un quelconque entrepôt lointain le reconnaisse sur un bon de commande et aille répandre la nouvelle que le robot libre se mettait à porter des vêtements.

Aussi George accepta-t-il de lui fournir les articles qu'il demandait : d'abord une chemise, puis des chaussures, une jolie paire de gants, et des épaulettes d'ornement.

« Et des sous-vêtements ? demanda George. Il t'en faut aussi ? » Mais Andrew ignorait l'existence et l'objet des sous-vêtements, et George dut le lui expliquer. Andrew estima qu'il n'en avait pas besoin.

Il inclinait à ne porter ses nouveaux vêtements que quand il était seul chez lui. Il était loin d'être prêt à sortir avec ; et même dans sa propre maison, il cessa, après quelques expériences, de les porter en présence de tiers. Il se sentait inhibé par le sourire condescendant de George que celui-ci, avec la meilleure volonté du monde, n'arrivait toujours pas à

dissimuler, et par les regards ahuris des quelques clients qui le virent habillé en venant chez lui passer une commande.

Andrew avait beau être libre, il avait en lui intégré un programme soigneusement détaillé concernant son comportement envers les humains : un canal neural qui, sans avoir des effets aussi puissants que les Trois Lois, était là pour le décourager de causer aucun type de blessure, physique ou morale. Il n'avancait qu'à pas comptés dans cette voie. Une réaction ouvertement désapprobatrice lui eût fait faire marche arrière pour plusieurs mois. Ce fut pour lui un pas de géant le jour où il s'autorisa à sortir de chez lui habillé.

Aucune des personnes qu'il rencontra ce jour-là n'exprima la moindre surprise. Mais peut-être étaient-elles trop stupéfaites pour réagir. Et de fait, l'expérience d'être habillé donnait encore une curieuse impression à Andrew lui-même.

Il possédait maintenant un miroir, et il passait de longs moments à s'examiner dedans, à se tourner d'un côté et de l'autre, à se regarder sous toutes les coutures. Et parfois, il se prenait à mal réagir devant son aspect. Son visage de métal, avec ses yeux photo-électriques qui rougeoyaient et ses traits sculptés et figés, le frappait quelque fois de son incongruité, à présent qu'il sortait du tissu doux et coloré des vêtements conçus pour le corps humain.

Mais à d'autres moments, il lui semblait parfaitement normal de porter des habits. Après tout, comme presque tous les robots, il avait été dessiné pour avoir une forme fondamentalement humaine : deux bras, deux jambes, une tête ovale sur un cou étroit. Les concepteurs d'U.S. Robots n'étaient pas obligés de lui donner cette forme. Ils auraient pu lui donner un aspect qu'ils auraient jugé plus efficace — des rotors à la place des jambes, six bras au lieu de deux, un dôme à détecteurs pivotant au-dessus du tronc au lieu d'une tête avec deux yeux. Mais non : ils l'avaient modelé d'après leur image. On avait décidé, très tôt dans l'histoire de la robotique, que le meilleur moyen de vaincre la peur profondément ancrée dans le public des machines intelligentes était d'attribuer aux robots une forme aussi familière que possible.

Dans ce cas, pourquoi n'aurait-il pas le droit, lui aussi, de porter des

vêtements? Cela lui donnerait l'air encore plus humain, non ?

Et de toute façon, Andrew voulait maintenant porter des vêtements. A ses yeux, cela symbolisait son nouveau statut de robot juridiquement libre.

Naturellement, beaucoup n'acceptaient pas la « liberté » d'Andrew, ni le verdict de la cour. Le terme de « robot libre » n'avait aucun sens pour beaucoup : c'était comme parler d'« eau sèche » ou d'« obscurité lumineuse ». Par nature, Andrew était incapable de s'en froisser, mais il sentait que sa pensée devenait difficile — plus lente, comme à cause d'une résistance interne — chaque fois qu'il affrontait le refus de quelqu'un de lui reconnaître le statut qu'il avait légalement acquis.

En portant des vêtements en public, il savait qu'il risquait d'éveiller l'hostilité de ces gens. Andrew essayait par conséquent de se comporter avec prudence.

Et il n'y avait pas que les inconnus potentiellement hostiles que l'idée d'un robot habillé gênait. Même la personne qui l'aimait le plus au monde - Petite Mademoiselle - en était surprise et soupçonnait Andrew, plus que troublée. Andrew s'en était rendu compte dès le début. Comme son fils George, Petite Mademoiselle avait tenté de dissimuler son effarement en voyant Andrew habillé. Et, comme George, elle avait échoué.

Enfin, Petite Mademoiselle était aujourd'hui vieille, et comme beaucoup de vieilles gens, elle s'était installée dans ses habitudes. Peut-être préférerait-elle simplement l'aspect qu'il avait quand elle était petite. A moins qu'elle ne pensât, à un niveau profond, que les robots - tous les robots, même Andrew - devaient ressembler aux machines qu'ils étaient, et par conséquent ne pas s'habiller comme les humains.

Andrew avait l'intuition que, s'il interrogeait Petite Mademoiselle sur ce sujet, elle récuserait cette idée, probablement avec indignation. Mais il n'en avait pas l'intention. Simplement, il évitait de mettre des vêtements - du moins, trop de vêtements - quand Petite Mademoiselle venait le voir.

Ce qui n'arrivait plus très souvent, car Petite Mademoiselle, à bien plus de soixante-dix ans, était devenue très maigre et sensible au froid, et

même le doux climat du nord de la Californie était trop frais pour elle la plus grande partie de l'année. Son mari était mort plusieurs années auparavant et, depuis, Petite Mademoiselle passait le plus clair de son temps à voyager sous les tropiques - Hawaïi, l'Australie, l'Égypte, les zones chaudes de l'Amérique du Sud et autres. Elle ne rentrait plus en Californie qu'occasionnellement, peut-être une ou deux fois dans l'année, pour voir George et sa famille - et, bien entendu, Andrew.

Après une de ces visites, George vint à la maisonnette discuter avec Andrew et déclara d'un ton amer : « Eh bien, elle m'a eu, en fin de compte, Andrew. Je vais me présenter à la Législature Régionale l'année prochaine. Autrement, elle ne fichera pas la paix. Et je suis sûr que tu es au courant que la Première Loi de notre famille, ainsi que la Deuxième et la Troisième, est que personne ne dit " non " à Amanda Charney. Alors, voilà : je suis candidat. D'après elle, j'y étais génétiquement prédestiné. Tel grand-père, tel petit-fils, voilà ce qu'elle dit.

— Tel grand-père... »

Andrew s'interrompît, hésitant.

« Qu'y a-t-il, Andrew ?

— Quelque chose dans l'expression. Dans la locution. Mes circuits grammaticaux... » Il secoua la tête. « Tel grand-père, tel petit-fils. Il n'y a pas de verbe dans cette phrase, mais je sais m'adapter à ça. Mais... »

George se mit à rire.

« Par moments, tu es vraiment un tas de fer-blanc terre à terre, Andrew !

— Fer-blanc ?

— Peu importe. Ce que l'autre expression voulait dire, c'était tout bonnement qu'on attend de moi, George, le petit-fils, que je fasse ce qu'à fait Monsieur, le grand-père... c'est-à-dire, me présenter à la Législature et faire une longue et éminente carrière. D'habitude, on dit " Tel père, tel fils ", mais dans ce cas-ci, mon père n'avait pas envie de faire de politique; alors ma mère a modifié le dicton de façon qu'il dise... Tu me suis, Andrew, ou est-ce que je gaspille ma salive ?

— Maintenant, je comprends.

— Tant mieux. Mais bien sûr, ce que ma mère n'a pas pris en ligne

de compte, c'est que, de tempérament, je ne ressemble pas tant que ça à mon grand-père, et que peut-être je ne suis pas non plus aussi futé que lui, parce que lui avait un intellect formidable, et que, donc, il n'y a pas de raison que je fasse automatiquement une carrière égale à celle qu'il a eue à l'Assemblée. Il n'y aura plus jamais quelqu'un comme lui, j'en ai peur. »

Andrew hocha la tête.

« Et quelle tristesse pour nous qu'il ne soit plus avec nous. J'aimerais, George, que Monsieur soit encore... » Il s'interrompit, car il n'avait pas envie de dire : « en état de marche ». Il savait que ce n'aurait pas été l'expression appropriée. Et pourtant, c'était la première qui lui était venue.

« Encore vivant ? » dit George, finissant la phrase à sa place. « Oui. Oui, ce serait agréable de l'avoir encore avec nous. Je dois avouer que ce vieux monstre me manque autant qu'à toi.

— Monstre ?

— C'est une façon de parler.

— Ah. D'accord. Une façon de parler. »

Une fois George parti, Andrew, déconcerté par les virages et les méandres de la conversation, et désireux de comprendre pourquoi il s'en était senti déséquilibré à ce point, se la repassa intérieurement. Ses problèmes, estima-t-il, provenaient de l'emploi par George d'expressions et d'un langage familiers.

Après tant d'années, Andrew avait encore des difficultés à suivre les humains quand ils s'engageaient dans des chemins linguistiques qui s'écartaient un tant soit peu des voies les plus directes. Il était venu au monde armé d'un vocabulaire inné étendu, d'un ensemble de règles grammaticales, et de la capacité d'arranger les mots en combinaisons intelligibles. Et grâce au coup de chance qui avait modifié ses circuits positroniques indifférenciés et qui rendait son intelligence plus souple et plus adaptable que celle des robots normaux, il avait réussi à attraper le coup pour converser facilement et élégamment avec les humains. Mais dans ce domaine, ses capacités avaient des limites.

Andrew se rendit compte que le problème ne ferait qu'empirer avec

le temps.

Il savait que les langues humaines étaient en changement constant. Il n'y avait en elles rien de fixe ni de réellement systématique. On inventait continuellement de nouveaux mots, le sens des anciens se modifiait, toutes sortes d'expressions irrégulières et éphémères se glissaient dans la conversation. Il avait amplement eu lieu de l'apprendre, bien qu'il n'eût mené aucune espèce de recherche scientifique sur le type de modifications qui tendaient à se produire.

La langue anglaise, celle qu'Andrew employait le plus souvent, avait connu des changements énormes au cours des six siècles précédents. Il avait parfois jeté un coup d'oeil aux livres de Monsieur, en particulier aux oeuvres des anciens poètes — Chaucer, Spenser, Shakespeare — et avait vu que les pages en étaient émaillées de notes qui expliquaient au lecteur moderne l'usage des termes archaïques.

Et si la langue devait changer de façon aussi importante au cours des six prochains siècles ? Comment ferait-il pour communiquer avec les humains, s'il ne se tenait pas au courant de ces modifications ?

Déjà, rien qu'en une petite conversation, George l'avait dérouté trois fois. « Tel grand-père, tel petit-fils ». Cela paraissait si simple, maintenant que George avait expliqué la phrase — mais qu'elle était donc mystérieuse auparavant.

Et pourquoi George l'avait-il traité de « tas de fer-blanc », alors qu'il savait certainement que sa structure ne renfermait pas la moindre trace de fer-blanc ? Et — c'était l'expression la plus déconcertante de toutes — pourquoi George avait-il traité Monsieur de « monstre », alors que ce n'était évidemment pas une description adéquate du vieillard ?

Andrew savait que ce n'étaient même pas des expressions récentes. C'étaient simplement des tournures propres à George, un peu trop familières ou métaphoriques pour que les circuits linguistiques d'Andrew puissent les traiter instantanément. Il se doutait qu'il aurait à faire face à des façons de parler beaucoup plus déconcertantes dans le monde extérieur.

Il était peut-être temps pour lui de remettre à jour une part de sa documentation linguistique.

Ses livres ne lui seraient d'aucune aide. Ils étaient anciens et la plupart traitaient de sculpture sur bois, d'art, d'ébénisterie. Il n'y en avait aucun sur le langage, sur les us et coutumes des humains. Et la bibliothèque pourtant vaste de Monsieur ne lui serait probablement pas très utile non plus. Plus personne ne vivait dans la grande demeure — elle était fermée et entretenue par des robots — mais Andrew pouvait y entrer quand il le désirait. Toutefois, presque tous les livres de Monsieur dataient du siècle précédent ou de plus encore. Il ne se trouvait rien là qui serve le but d'Andrew.

Toutes choses confondues, la meilleure marche à suivre lui parut de chercher des renseignements récents — et pas auprès de George. Quand Andrew s'était adressé à George au moment où il avait voulu commencer à porter des vêtements, il avait dû d'abord affronter l'incompréhension de George, mâtinée d'un certain degré d'amusement condescendant. Il ne pensait pas que George aurait la même attitude sur la question présente, mais il préférerait ne pas essayer.

Non, il allait tout simplement se rendre en ville, à la bibliothèque municipale. C'était ce qu'il fallait faire quand on était indépendant — ce que devait faire un robot libre devant un problème, se dit-il. Cette décision était une victoire et Andrew sentit distinctement son électropotential monter tandis qu'il la méditait, avant qu'il ne mette en route une bobine d'impédance pour reprendre son équilibre.

Oui, il allait se rendre à la bibliothèque.

Et il allait s'habiller pour l'occasion. Oui. Oui. Un humain n'entrerait pas dans la bibliothèque tout nu. Lui non plus.

Il s'habilla de pied en cap — avec d'élégantes guêtres violettes en tissu velouté, une ample vareuse rouge à reflets satinés, et ses meilleures bottes de marche. Il mit même une fourragère dont les maillons étaient en bois poli, une de ses plus belles pièces. Il avait le choix entre celle-ci et une autre chaîne, en scinti-plastique, qui était peut-être plus appropriée pour une sortie de jour ; mais George lui avait dit que la chaîne en bois faisait énormément d'effet, d'autant plus que les objets en bois avaient bien plus de valeur que ceux en simple plastique. Et aujourd'hui, il avait envie de faire de l'effet. Ce seraient des humains qu'il y aurait à la

bibliothèque, pas des robots. Ils n'auraient jamais vu un robot y entrer. Il était important qu'il soit à son avantage.

Mais il savait qu'il faisait là quelque chose d'inhabituel et qu'il risquait d'y avoir des conséquences inhabituelles. Si George venait à l'improviste, il s'étonnerait de trouver Andrew parti, et s'en inquiéterait peut-être.

Andrew était à trente mètres de la maison quand il sentit une résistance monter en lui et s'approcher rapidement du point qui l'obligerait à s'arrêter. Il débraya la bobine d'impédance du circuit et, quand il vit que cela ne semblait pas faire une grande différence, il rentra chez lui, prit une feuille de papier, écrivit distinctement dessus :

JE SUIS ALLÉ A LA BIBLIOTHÈQUE

— Andrew Martin

et la plaça bien en vue sur son établi.

Andrew ne parvint pas à la bibliothèque ce jour-là. Il n'y avait jamais été — il avait rarement l'occasion de s'aventurer jusqu'au bourg non loin de la propriété des Martin, en bas de la route — mais il ne pensait pas que cela poserait un problème. Il avait étudié la carte avec soin. Donc il connaissait le chemin, ou du moins le croyait-il.

Mais une fois loin de la maison, tout ce qu'il vit lui était inconnu. Les repères placés le long de la route ne ressemblaient pas aux symboles abstraits de la carte, à ses yeux en tout cas. Il hésitait sans cesse, comparant les choses qu'il voyait avec celles qu'il s'attendait à voir, et après avoir erré quelque temps, il se rendit compte qu'il était perdu, qu'il avait dû tourner au mauvais endroit sans s'en apercevoir et ne pouvait plus rattacher sa position à la carte.

Que faire ? Rentrer et repartir ? Ou continuer dans cette direction, en espérant que le chemin qu'il suivait déboucherait sur la bonne route ?

Le plus efficace, se dit Andrew, était de demander son chemin à quelqu'un. Peut-être retrouverait-il la bonne direction sans, relativement, trop d'efforts.

Mais à qui s'adresser ? Plus près de la maison, il avait vu de temps en temps des robots agricoles, mais à présent, il n'y en avait plus. Un véhicule passa sans s'arrêter. Un autre ne tarderait peut-être pas à arriver. Il resta indécis, c'est-à-dire tranquillement immobile ; puis il aperçut deux humains qui traversaient en diagonale le champ à sa gauche.

Il se tourna vers eux.

Ils le virent, et dévièrent vers lui. Ils changèrent aussi d'attitude. Un instant auparavant, ils parlaient fort, riaient et poussaient des cris qu'on entendait de l'autre bout du champ — mais à présent ils se taisaient. Leur

visage arborait l'expression qu'Andrew associait à l'indécision chez l'humain.

Ils étaient jeunes, mais pas tant que cela. Vingt ans, peut-être ? Vingt-cinq ? Andrew n'avait jamais été très doué pour évaluer l'âge des humains.

Alors qu'ils étaient encore à quelque distance de lui, il dit : « Pardonnez-moi, messieurs. Auriez-vous l'amabilité de me décrire le chemin de la bibliothèque municipale ? »

Ils s'arrêtèrent, les yeux écarquillés.

L'un, le plus grand et le plus maigre, avec sur la tête un chapeau noir haut et étroit qui ressemblait à un bout de tuyau de poêle et allongeait encore, jusqu'à la rendre presque grotesque, sa silhouette, dit — en s'adressant non à Andrew, mais à son compagnon : « Je crois que c'est un robot.

— Je crois bien que tu as raison, répondit l'autre, petit et rondouillard, avec un gros nez et des paupières tombantes. Il a une tête de robot, non ?

— Ça c'est sûr. Il a vraiment une tête de robot.

— Mais il a des vêtements.

— Et des drôles de vêtements, en plus.

— Tu te rends compte : un robot habillé comme au carnaval ! Qu'est-ce qu'on va pas chercher !

— Pardonnez-moi, messieurs, répéta Andrew. J'ai besoin d'assistance. J'essaie de localiser la bibliothèque municipale, mais il semble que je me sois égaré.

— Il parle comme un robot, dit le grand.

— Il a une tronche de robot.

— Alors, c'est que ça doit être un robot.

— Ça, on dirait bien.

— Mais il a des vêtements.

— Des vêtements. Absolument. On peut pas dire le contraire.

— Les robots, ça porte pas de vêtements, si ?

— Pas que je sache.

— S'il porte des vêtements, tu crois que ça peut être un robot ?

— Il a une tête en ferraille. Il est tout en ferraille. Mais si c'est un robot, pourquoi il a des vêtements? » Le grand claqua des doigts.

« Tu sais ce que c'est ? C'est le robot libre. Y a un robot qui habite dans la vieille maison des Charney et qui appartient à personne, et je te parie que c'est lui. Pourquoi il aurait des vêtements, autrement ?

— Demande-lui, dit celui au gros nez.

— Bonne idée », répondit l'autre. Il s'approcha de quelques pas et demanda : « Tu es le robot de chez les Charney ?

— Je suis Andrew Martin, Monsieur, répliqua Andrew.

— Tu es drôlement mal élevé, pour un robot, je trouve, dit le grand. Réponds franchement quand je te pose une question.

— L'endroit où j'habite est la propriété Martin, qui appartient à la famille Charney. C'était autrefois le domicile de M. Gerald Martin. Par conséquent, je m'appelle Andrew Martin.

— Tu es un robot, non ?

— Bien sûr, Monsieur.

— Alors, pourquoi tu portes des vêtements? Les robots, ça porte pas de vêtements, si?

— Je porte des vêtements quand j'ai envie d'en porter, répondit tranquillement Andrew.

— C'est écoeurant. Sapé comme ça, tu es vraiment moche, tu es au courant ? Absolument repoussant. Un robot avec des vêtements ! C'est pas croyable. » Il lança un coup d'oeil à son compagnon. « T'as déjà vu quelque chose d'aussi dégueulasse compagnon.

S'adressant à Andrew, il dit : « Déshabille-toi. »

Andrew hésita. Il n'avait plus entendu un ordre donné sur ce ton depuis si longtemps que ses circuits de Deuxième Loi étaient restés un instant bloqués.

Le grand reprit : « Eh ben, qu'est-ce que t'attends ? Je t'ai dit de te déshabiller, non? Je t'ordonne de te déshabiller ! »

Lentement, Andrew obéit. Il dégrafa sa fourragère et la posa délicatement par terre. Puis il enleva sa vareuse satinée et la plia avec soin afin qu'elle ne soit pas froissée quand il la remettrait. Il la posa à

côté de la chaîne.

« Dépêche, dit le grand. Te casse pas la tête à plier tes affaires. Laisse-les tomber, tu m'entends ? Enlève tout. Tout. »

Andrew déboucla les guêtres veloutées. Il ôta les élégantes bottes.

L'homme au gros nez dit : « Eh bien, au moins il obéit.

— Bien obligé, comme tous les robots. Ils ont pas le choix : obéir, c'est automatique chez eux. Tu leur dis : " Saute dans le lac ", et ils sautent. Tu leur dis : " Rappelle-moi une assiette de fraises ", et ils vont te chercher des fraises, même si c'est pas la saison.

— Ça a l'air plutôt sympa d'avoir un truc comme ça chez soi.

— Tu parles ! Je me suis toujours demandé comment ce serait d'avoir un robot à moi. Pas toi ? »

Le grand haussa les épaules.

« Mais qui pourrait s'en payer un ?

— Celui-là, on peut l'avoir. S'il appartient à personne, il peut aussi bien être à nous qu'à n'importe qui. On n'a qu'à lui dire qu'il est à nous. On lui en donne l'ordre, tu piges ? »

Le grand cligna les yeux.

« Hé, mais c'est vrai, ça !

— On lui fera faire des courses, tous les boulots qu'on voudra. Il sera obligé de faire ce qui nous plaît. Et personne pourra nous en empêcher. C'est pas comme si on enlevait quelqu'un. Il appartient à personne.

— Mais si quelqu'un veut nous le piquer de la même façon ?

— On lui donnera un ordre comme quoi il ne peut pas partir avec quelqu'un d'autre », dit le gros nez. Le grand fronça les sourcils.

« Je suis pas sûr que ça marcherait. S'il est obligé d'obéir aux humains, il sera obligé d'obéir à n'importe qui autant qu'à nous, non ?

— Ben...

— On verra ça plus tard. Hé ! Le robot ! Mets-toi sur la tête !

— La tête n'est pas faite pour... commença Andrew.

— J'ai dit : mets-toi sur la tête. C'est un ordre. Si tu sais pas te tenir sur la tête, c'est le moment d'apprendre. »

A nouveau, Andrew hésita. Puis il pencha la tête vers le sol et tendit les bras de façon qu'ils supportent son poids. Il tenta de lever les jambes. Mais rien dans les circuits d'Andrew n'était prévu pour conserver aisément une telle position inversée, et il perdit presque immédiatement l'équilibre. Il s'inclina et tomba lourdement sur le dos. Il resta un instant immobile, s'efforçant d'évacuer les effets de sa chute, avant de commencer à se relever lentement.

« Non, dit le grand. Reste par terre. Et tais-toi. » Il dit à l'autre : « Je parie qu'on peut le démonter et le remonter après. T'as déjà démonté un robot ? »

— Non. Et toi ?

— Jamais. Mais j'en ai toujours eu envie.

— Tu crois qu'il va nous laisser faire ?

— Comment il nous en empêcherait ? »

Et en effet, Andrew n'avait aucun moyen de les en empêcher, s'ils lui en donnaient l'ordre de manière suffisamment énergique. La Deuxième Loi - l'obéissance aux humains - prendrait toujours le pas sur la Troisième Loi, l'auto-préservation. De toute façon, il lui était impossible de se protéger d'eux sans risquer de les blesser, ce qui serait une violation de la Première Loi. A cette idée, tous ses éléments motiles se contractèrent légèrement, et Andrew, étendu par terre de tout son long, se mit à trembler.

Le grand s'approcha et le poussa du bout de sa botte. « Il est lourd. Et j'ai l'impression qu'on va avoir besoin d'outils pour le démonter. »

Gros-nez dit : « Et si on arrive pas à le remonter comme il faut, après ? »

— Eh ben quoi ?

— Eh ben, on aura déglingué un robot en parfait état qu'on aurait pu utiliser pour tout un tas d'autres trucs. Je crois que ce qu'on devrait faire, c'est de lui ordonner de se démonter lui-même. En tout cas, ce serait marrant de le regarder essayer. Et ensuite, on pourra le remonter.

— T'as raison, répondit l'autre d'un ton songeur. Mais il faut l'enlever de la route. Si quelqu'un s'amène... »

Il était trop tard. Quelqu'un s'amenait et c'était George. De sa position couchée, Andrew l'aperçut qui passait le sommet d'une petite éminence à mi-distance de l'horizon. Il aurait voulu appeler à l'aide. Mais le dernier ordre reçu était : « Tais-toi », et il était forcé de s'y tenir tant que son auteur ou un autre humain ne le contremandait pas.

Cependant, George avait tourné le regard vers lui. Il prit alors le trot. Quelques secondes plus tard, il était là, un peu essoufflé, les yeux baissés sur Andrew et l'air consterné.

Renfrognés, les deux jeunes gens reculèrent d'un pas et attendirent en se lançant des regards indécis.

D'un ton inquiet, George demanda : « Andrew, il y a quelque chose qui ne pas ? »

— Je vais très bien, George, répondit Andrew.

— Alors, pourquoi es-tu couché par terre comme ça ? Tu ne peux pas te lever ?

— Je n'aurais aucune difficulté à le faire, si vous le souhaitiez, dit Andrew.

— Eh bien, vas-y ! Ne reste pas par terre ! »

Soulagé, Andrew se redressa en entendant l'ordre. « Et pourquoi, dit George, tes vêtements sont-ils éparpillés dans tous les coins ? Comment se fait-il que tu ne les aies pas sur toi ? Qu'est-ce qui s'est passé ici ? » Le grand jeune homme dit : « C'est ton robot, mec ? » George pivota d'un bloc.

« Ce n'est le robot de personne. Vous vous êtes amusés avec lui ? »

— Eh ben, on a trouvé qu'un robot avec des vêtements, ça faisait plutôt marrant. Alors on lui a poliment demandé de les enlever. Qu'est-ce que ça peut te foutre, s'il est pas à toi ?

— Est-ce qu'ils voulaient te faire du mal, Andrew ? demanda George.

— Ils avaient l'intention de me démembrer, répondit Andrew. Ils étaient sur le point de me transporter dans un endroit tranquille pour exiger de moi que je me démembre. »

George regarda les deux jeunes gens. Il s'efforçait de prendre l'air brave et assuré, bien qu'il fût seul contre deux, mais Andrew vit que son

menton tremblait.

« C'est vrai ? » leur demanda George d'un ton sévère.

A l'évidence, les deux qui lui faisaient face avaient eux aussi remarqué l'inquiétude manifeste de George, et estimé qu'il ne représentait pas une menace sérieuse. George n'était plus un jeune homme. Ses enfants étaient maintenant grands, à tel point que son fils Paul était entré dans le cabinet d'avocats familial. Les cheveux roux de George avaient viré au gris et il avait les joues - débarrassées aujourd'hui de leurs impressionnants favoris - du rose léger qui désigne le sédentaire. Il avait bien peu de chances de pouvoir se battre efficacement, en dépit de ses poses féroces. Les jeunes gens s'en rendirent compte, et leur attitude changea, perdant en prudence et gagnant en confiance.

Avec un sourire affecté, le grand dit d'un ton léger : « On voulait voir comment il allait faire, oui. Surtout comment il allait se débrouiller à la fin, avec un seul bras.

— Vous avez une façon curieuse de vous amuser.

— Ça te regarde ?

— A vrai dire, oui. »

Le grand éclata de rire.

« Et qu'est-ce que tu vas faire, gras-du-bide ? Nous foutre une raclée ?

— Non, dit George. Ce ne sera pas nécessaire. Vous savez que ce robot est dans notre famille depuis plus de soixante-dix ans ? Il nous connaît et il tient à nous plus qu'à n'importe qui d'autre. Ce que je vais faire, c'est lui dire que vous mettez ma vie en danger tous les deux, que vous voulez me tuer. Je vais lui demander de me défendre. Il va devoir choisir entre ma vie et la vôtre, et je sais parfaitement quel sera son choix... Connaissez- vous la force d'un robot ? Savez-vous ce qui va vous arriver quand Andrew va vous attaquer ?

— Hé, attendez un peu... » dit celui au gros nez. Il avait de nouveau l'air mal à l'aise, de même que son compagnon. Ils commencèrent à reculer.

D'un ton sec, George dit : « Andrew, je suis en danger personnel direct. Ces deux jeunes gens sont sur le point de me faire du mal. Je

t'ordonne d'avancer vers eux ! »

Andrew, obéissant, fit quelques pas en avant, tout en se demandant ce qu'à part cela, il pourrait bien faire pour défendre George. Pris d'une brusque inspiration, il leva les deux bras en une position qui pouvait peut-être passer pour menaçante. Si le but de la manoeuvre était de le faire paraître redoutable, eh bien il se donnerait une apparence redoutable.

Il garda cette attitude féroce. Ses yeux photoélectriques luisaient de leur rouge le plus vif. Le métal de son corps nu miroitait dans le soleil.

Les deux jeunes gens décidèrent de ne pas rester pour assister à la suite des événements. Ils s'enfuirent à travers champs aussi vite qu'ils purent, et attendirent d'être à une centaine de mètres, en sécurité, pour se retourner et lancer à l'homme et au robot un regard menaçant, tout en agitant le poing et en hurlant des imprécations furieuses.

Andrew fit quelques pas dans leur direction. Ils tournèrent les talons et se précipitèrent à toute allure vers le sommet de la colline. Quelques instants plus tard, ils étaient de l'autre côté et avaient disparu.

Andrew avait néanmoins conservé son attitude menaçante.

« Ça va, Andrew, tu peux te détendre », dit George. Il tremblait et son visage blême était couvert de sueur. Il avait l'air d'avoir les nerfs à fleur de peau. George avait depuis longtemps passé l'âge d'envisager avec sérénité l'éventualité d'un affrontement physique avec un jeune homme, a fortiori avec deux.

« Il vaut mieux qu'ils soient partis, dit Andrew. Vous savez bien que je n'aurais jamais pu leur faire de mal, George. Il était évident qu'ils ne vous attaquaient pas.

— Mais ils auraient pu, si les choses avaient continué un peu plus longtemps.

— Ce n'est qu'une supposition. A mon avis, George...

— Oui. Je sais. Ils n'auraient probablement pas eu le cran de le ver la main sur moi. Mais de toute façon, je ne t'ai pas ordonné de les attaquer. Je t'ai seulement dit d'avancer vers eux. Leurs craintes ont fait le reste. Ça, et la pose de champion de boxe que tu as été assez futé pour prendre.

— Mais comment pouvaient-ils avoir peur d'un robot ? La Première

Loi garantit qu'un robot ne peut jamais...

— La peur des robots est une maladie répandue dans une grande part de l'humanité, et il ne semble pas qu'il existe un traitement contre ça... en tout cas, pas aujourd'hui. Mais peu importe. Ils sont partis, tu es toujours en un seul morceau et c'est tout ce qui compte pour le moment. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est ce que tu pouvais bien fiché ici, pour commencer, Andrew ?

— J'allais à la bibliothèque.

— Oui, je sais. J'ai trouvé ton mot. Mais ce n'est pas le chemin pour aller à la bibliothèque. Elle est là-bas, en ville. Et quand j'ai téléphoné, la bibliothécaire m'a dit que tu n'étais pas venu et qu'elle ne savait pas où tu étais. Je suis allé à ta recherche sur le chemin de la bibliothèque ; il n'y avait pas signe de toi et aucune des personnes que j'ai rencontrées sur ma route ne t'avait vu non plus. Alors j'ai compris que tu t'étais perdu. En fait, tu as viré à 180 degrés.

— Je me doutais qu'il devait y avoir une erreur dans mon plan d'orientation, dit Andrew.

— C'est évident. Tu te rends compte que j'allais demander des recherches aériennes pour te retrouver ? Et puis, je me suis dit que tu avais peut-être atterri par ici, je ne sais pas comment... Mais qu'est-ce qui t'a pris d'aller à la bibliothèque, Andrew ? Tu as vraiment de drôles d'idées, quelquefois. Tu sais bien que je t'aurais apporté avec plaisir les livres qu'il te fallait.

— Oui, je le sais, George. Mais je suis...

— Un robot libre. Oui. Oui. Qui a le droit de se prendre par la main et d'aller à la bibliothèque de la ville, s'il en a envie, même si son extraordinaire intelligence robotique est mystérieusement incapable de le garder sur le bon chemin. Et, si je puis me permettre, qu'est-ce que tu voulais prendre à la bibliothèque ?

— Un ouvrage sur la langue moderne.

— Tu as décidé de laisser tomber l'ébénisterie pour la linguistique, Andrew ?

— Je me sens insuffisant en ce qui concerne le langage.

— Mais tu maîtrises la langue de façon incroyable ! Ton

vocabulaire, ta grammaire...

— La langue - ses métaphores, ses expressions familières, même sa grammaire - change constamment, George. Pas ma programmation. Si je ne me mets pas à jour, je serai dans quelques générations pratiquement incapable de communiquer avec les humains.

— Ah... là, tu n'as peut-être pas tort.

— Donc, je dois étudier les schémas de changement linguistique. Ainsi que beaucoup d'autres choses. » Soudain, Andrew se surprit à dire : « George, je sens qu'il est important que j'en sache bien plus sur les humains, sur le monde, sur tout. J'ai mené une vie très isolée toutes ces années, dans notre magnifique propriété sur ce petit bout de côte écarté. Franchi le seuil de ma porte, le monde est en fait un mystère pour moi... Et il faut que j'en sache plus sur les robots, également, George. Je veux écrire un livre sur eux.

— Un livre, dit George, l'air perplexe. Sur les robots. Un manuel de construction ?

— Pas du tout. Je pense raconter l'histoire de leur évolution.

— Ah, dit George, en acquiesçant tout en fronçant les sourcils. Bien, bien. Rentrons, d'accord ?

— Bien sûr. Puis-je remettre mes vêtements ou dois-je simplement les porter à la main ?

— Remets-les. Je t'en prie.

— Merci. »

Andrew se rhabilla prestement, puis George et lui remontèrent la route.

« Tu veux écrire un livre sur l'histoire de la robotique, dit George, comme s'il retournait cette idée dans son esprit. Mais pourquoi, Andrew? Il existe déjà des millions de livres sur la robotique, et au moins un demi-million qui traite de l'histoire du concept de robot. Le monde est saturé non seulement de robots, mais aussi de documentation sur les robots. »

Andrew secoua négativement la tête, geste humain qu'il faisait de plus en plus fréquemment depuis quelque temps.

« Il ne s'agit pas de l'histoire de la robotique, George, mais de l'histoire des robots — écrite par un robot. Il n'existe certainement aucun

ouvrage de ce genre. Je veux expliquer comment se voient les robots. Et surtout comment nous ressentons nos relations avec les humains, depuis que les robots ont été autorisés à travailler et à vivre sur Terre. »

George leva les sourcils. Mais ce fut sa seule réaction.

12

Petite Mademoiselle faisait une de ses visites périodiques à la propriété familiale californienne. Elle avait atteint son quatre-vingt-troisième anniversaire et paraissait ces derniers temps fragile comme un oiseau. Mais elle ne manquait ni d'énergie ni de détermination. Elle marchait avec une canne, mais elle s'en servait plus pour faire des gestes que pour se soutenir.

Elle écouta le récit de la tentative malheureuse d'Andrew de se rendre à la bibliothèque avec une indignation qui confina bientôt à la fureur. A la fin de l'histoire, elle tapa violemment par terre du bout de sa canne et dit : « George, c'est absolument horrible. Mais qui étaient ces deux jeunes brutes ? »

— Je ne sais pas, Maman.

— Alors, tu devrais t'occuper de te renseigner.

— Qu'est-ce que ça changerait ? Ce sont probablement des voyous du coin. De petits imbéciles qui ne savent pas quoi faire de leur peau, comme il y en a partout. Après tout, ils n'ont rien abîmé.

— Mais ils auraient pu. Si tu n'étais pas arrivé à temps, ils auraient pu sérieusement faire du mal à Andrew. Et même quand tu es arrivé, tu aurais très bien pu te faire attaquer toi-même. La seule chose qui t'a épargné une bagarre, apparemment, c'est que c'étaient de tels crétins qu'ils n'ont pas compris qu'Andrew n'était pas capable de leur faire de mal, même si tu lui en donnais l'ordre.

— Enfin, Maman, tu crois vraiment qu'ils m'auraient touché ? Tu imagines des gens en train d'agresser un parfait inconnu sur une route de campagne ? Au vingt-troisième siècle ?

— Hmm... peut-être pas. Mais Andrew, lui, était en danger. Et c'est inadmissible. Tu sais que je considère Andrew comme un membre de la famille, George.

— Oui, bien sûr. Moi aussi. Nous l'avons toujours tous considéré comme ça.

— Donc, nous ne pouvons pas laisser deux petits crétins de voyous le traiter comme une espèce de jouet mécanique qu'on peut jeter après usage.

— Que veux-tu que je fasse, Maman ? demanda George.

— Tu es avocat, n'est-ce pas ? Alors, utilise ta formation juridique pour quelque chose de valable ! Ecoute moi bien : je veux que tu te débrouilles pour créer un précédent qui obligera la Cour Régionale à se prononcer pour les droits des robots, et après, l'Assemblée Législative Régionale à voter les lois habilitantes nécessaires ; s'il y a des problèmes politiques, tu porteras l'affaire devant la Cour Mondiale, s'il le faut. J'en surveillerai le déroulement, George, et je ne tolérerai aucune dérobade.

— Maman, est-ce que tu ne m'as pas dit il n'y a pas si longtemps que ce que tu désirais le plus au monde pour moi, c'était que je me présente au poste qu'occupait Grand-père à l'Assemblée Régionale ?

— Oui, bien entendu. Mais quel rapport avec...

— Et aujourd'hui, tu veux que je lance une campagne polémique pour les droits des robots. Les robots ne votent pas, Maman. Mais beaucoup d'humains, si, et il y en a tout un tas qui ne sont pas aussi amoureux des robots que toi. Tu sais ce qui va arriver à ma candidature si tout ce que les gens savent de moi, c'est que je suis l'avocat qui a obligé l'Assemblée à voter des lois en faveur des droits des robots ?

— Et alors ?

— Qu'est-ce qui est le plus important pour toi, Maman ? Que je sois élu à l'Assemblée, ou que je m'occupe de ton histoire de précédent ?

— Le précédent, naturellement », répondit Petite Mademoiselle sans hésitation.

George hocha la tête.

« Très bien. Je voulais simplement m'assurer que nous nous entendions bien. J'irai me battre pour les droits civils des robots, si c'est

ce que tu veux. Mais ce sera la fin de ma carrière politique, avant même qu'elle ait commencé ; il faut que tu en aies bien conscience.

— Bien sûr que j'en ai conscience, George. Tu t'apercevras peut-être plus tard que tu as fait le mauvais choix - je n'en sais rien - mais quoi qu'il en soit, le principal, c'est que je veux qu'Andrew soit protégé contre une répétition de cet incident brutal. Voilà ce que je veux par-dessus tout.

— Dans ce cas, dit George, je veillerai à ce que tu obtiennes satisfaction, Maman. Tu peux compter sur moi. »

Il entama sa campagne sans perdre de temps. Et ce qu'il prenait au début pour un moyen de tranquilliser une vieille dame inquiète s'avéra promptement être le combat de sa vie.

De toute façon, George Charney n'avait jamais eu très envie d'occuper un siège à l'Assemblée Régionale. Aussi put-il se dire qu'il était tiré d'affaire de ce côté-là, à présent que sa mère avait décidé de faire de lui le porte- drapeau des droits civils des robots. Et ce défi fascinait l'avocat qu'il était. Cette campagne recelait des implications juridiques profondes et étendues qui exigeaient des analyses et des calculs soigneux.

En tant qu'associé principal du cabinet Feingold et Charney, ce fut surtout George qui définit la stratégie à suivre, mais il laissa le travail de recherche et d'archivage à ses associés. Il confia à Paul, son propre fils qui était entré dans le cabinet trois ans auparavant, la tâche de diriger les manoeuvres au jour le jour. Paul eut aussi la responsabilité de faire pratiquement tous les jours un rapport circonstancié de l'état de l'affaire à sa grand- mère. Elle, de son côté, discutait chaque jour de la campagne avec Andrew.

Andrew s'investit profondément dans l'affaire. Il s'était attaqué à son livre sur les robots — en remontant au tout début, jusqu'à Lawrence Robertson et à la création de United States Robots and Mechanical Men — mais il mit son projet de côté, et passa son temps le nez plongé dans des documents juridiques, qui s'empilaient toujours plus haut. Il fit même, à l'occasion, et d'un ton très embarrassé, quelques suggestions

personnelles.

Il dit à Petite Mademoiselle : « George m'a dit, le jour où les deux hommes m'ont harcelé, que les hommes ont toujours eu peur des robots. " Une maladie de l'humanité ", voilà l'expression qu'il a employée. Tant que ce sera vrai, il me semble que les cours et les législatures ne pourront pas faire grand-chose pour les robots. Après tout, les robots n'ont aucun poids politique, alors que les gens, si. Dans ce cas, ne devrait-on pas faire quelque chose pour changer l'attitude des humains envers les robots ?

— Si seulement c'était possible.

— Il faut essayer, dit Andrew. George doit essayer.

— Oui, dit Petite Mademoiselle. Il doit essayer. » Aussi, tandis que Paul s'occupait de la partie juridique, George monta à la tribune. Il se voua entièrement à la campagne pour les droits civils des robots, en y consacrant tout son temps et toute son énergie.

George avait toujours été bon orateur, parlant aisément et sans cérémonie, et il devint une figure familière des conventions d'avocats, d'enseignants et de rédacteurs d'holo-journaux, et des débats d'opinion de la télévision, où il expliquait la campagne qu'il menait avec une éloquence qui grandissait avec l'expérience.

Plus George passait de temps aux tribunes et dans les studios, plus il gagnait à la fois en détente et en stature. Il se laissa de nouveau pousser les favoris, et coiffa en arrière ses cheveux aujourd'hui blancs en un splendide panache. Il adopta même le dernier style en matière d'habillement que portaient certains des commentateurs vidéo les plus connus, style ample et fluide qu'on appelait « drapé » Ainsi vêtu, disait-il, il avait l'impression d'être un philosophe grec ou de faire partie du Sénat romain.

Paul Charney, qui avait généralement des goûts plus conservateurs que son père, le prévint la première fois qu'il le vit accoutré comme cela : « Fais attention de ne pas te prendre les pieds dedans à la tribune, Papa.

— J'essaierai », répondit George.

L'essence de ses arguments en faveur des robots était la suivante :

« Si, en vertu de la Deuxième Loi, nous pouvons exiger d'un robot une obéissance illimitée à tous égards, en dehors de tout préjudice porté à

un être humain, alors n'importe quel humain, absolument n'importe lequel, détient un pouvoir effrayant sur n'importe quel robot, n'importe lequel. En particulier, étant donné que la Deuxième Loi a préséance sur la Troisième, n'importe quel humain peut se servir de la loi d'obéissance pour annuler la loi d'auto-protection. Il peut ordonner à un

, robot de s'infliger des dommages, voire de se détruire, pour n'importe quelle raison, ou sans aucune raison ; simplement par caprice.

« Laissons pour l'instant de côté la question des droits de la propriété — bien qu'elle soit importante — et abordons le problème uniquement sur le plan de la simple décence humaine. Imaginons quelqu'un qui s'approche d'un robot qu'il rencontre par hasard sur la route et qui lui ordonne, sans autre but que son divertissement, de se démembrer, ou de s'infliger une quelconque autre blessure grave. Ou encore, disons que le propriétaire du robot lui-même, dans un accès de ressentiment, d'ennui ou de colère, lui donne cet ordre.

« Est-ce juste ? Traiterions-nous un animal de cette manière ? Et encore, rappelez-vous qu'au moins un animal serait capable de se défendre. Mais les robots, tels que nous les avons créés, sont par essence incapables de lever la main sur un être humain.

« Même un objet inanimé qui nous a été utile a droit à notre considération. Et un robot est loin d'être dépourvu d'intelligence; ce n'est pas une simple machine et ce n'est pas un animal. Il a une pensée qui lui permet de nous parler, de raisonner avec nous, de plaisanter avec nous. Beaucoup de ceux d'entre nous qui ont toujours vécu et travaillé avec des robots ont fini par les regarder comme des amis — presque comme des membres de leur famille, irais-je jusqu'à dire. Nous avons pour eux un profond respect, voire de l'affection. Est-il exagéré de vouloir accorder à nos amis les robots la protection formelle de la loi ?

« Si un homme a le droit de donner à un robot n'importe quel ordre qui n'implique pas un tort causé à un être humain, un homme devrait avoir la décence de ne jamais donner à un robot un ordre qui implique de causer du tort à un robot — sauf si la sécurité d'un humain exige un tel acte. On ne doit de toute façon pas demander à la légère à un robot qu'il se fasse du mal sans raison. Une grande autorité ne va pas sans une

grande responsabilité. Si les robots obéissent aux Trois Lois qui protègent les humains, est-ce trop demander que les humains se soumettent à une ou deux lois afin de protéger les robots ? »

Naturellement, il y avait un autre versant à la question — et le représentant de ce versant n'était autre que James Van Buren, l'avocat qui s'était élevé contre la demande d'Andrew auprès de la Cour Régionale d'accéder au statut de robot libre. Aujourd'hui, il était vieux, mais toujours vigoureux, et il défendait avec force les croyances traditionnelles de la société. A sa manière calme, pondérée, raisonnable, Van Buren s'était à nouveau fait le porte-parole énergique de ceux qui réfutaient l'idée que les robots pussent en aucune façon être jugés dignes d'avoir des « droits ».

« Bien entendu, disait-il, je ne défends pas les vandales qui détruisent volontairement un robot qui ne leur appartient pas, ou qui lui ordonnent de se détruire lui-même. C'est un délit pur et simple, qui peut être aisément sanctionné par les canaux habituels de la justice. Nous n'avons pas plus besoin d'une loi particulière pour traiter de ce genre de cas que nous n'avons besoin d'une loi spéciale pour nous dire qu'il est mal de casser les vitres d'autrui. La loi générale sur l'inviolabilité de la propriété est une protection suffisante.

« Mais une loi empêchant le propriétaire d'un robot de détruire ce dernier ? Ah, là, nous nous aventurons dans des domaines de pensée très différents. J'ai des robots à mon cabinet, et il ne me viendrait pas plus à l'esprit de les détruire que de donner un coup de hache à un bureau. Néanmoins, se trouverait-il quelqu'un pour soutenir qu'on devrait me déchoir du droit de faire ce que je veux avec mes robots, ou avec mes bureaux, ou avec tout autre meuble de bureau que je possède ? L'Etat peut-il, dans sa sagesse infinie, venir dans mon cabinet me dire : " Non, James Van Buren, vous devez être bon pour vos bureaux, et ne pas leur faire de mal. De même, vos meubles à fichiers : il faut les traiter avec respect, comme des amis. Cela s'applique aussi, naturellement, à vos robots. En aucune façon, James Van Buren, vous n'avez le droit de mettre les robots que vous possédez en danger " ? »

Van Buren s'interrompait alors et souriait de son sourire calme et

raisonnable, pour que tout le monde sût bien que ce n'était rien d'autre qu'un exemple hypothétique, qu'il n'était en réalité pas homme à faire du mal à qui ou quoi que ce fût.

Puis il reprenait : « J'entends d'ici George Charney me répondre qu'un robot est fondamentalement différent d'un bureau ou d'un meuble à fichiers, qu'un robot est intelligent et sensible, qu'on doit considérer les robots comme quasiment humains. Et moi, je lui répondrais qu'il se trompe, qu'il est tellement obnubilé par l'affection qu'il porte au robot qui est dans sa famille depuis tant d'années qu'il en oublie ce que sont vraiment les robots.

« Ce sont des machines, mes amis. Ce sont des outils. Ce sont des appareils. Ce ne sont que de simples mécaniques, qui ne méritent pas plus une protection légale que n'importe quel autre objet inanimé. Oui, j'ai bien dit inanimé. D'accord, ils savent parler. Ils peuvent penser, à leur façon rigide, préprogrammée Mais si l'on pique un robot, saigne-t-il ? Si on le chatouille, rit-il ? Les robots ont des mains et des sens, oui, parce que nous les avons construits ainsi, mais ont-ils des affections et des passions authentiques, comme les humains ? Bien sûr que non. Bien sûr que non ! Donc, ne prenons pas des machines faites à notre image pour des êtres vivants.

« De plus, je dois faire remarquer que l'humanité, en ce siècle, est devenue dépendante du travail des robots. Il y a plus de robots sur terre qu'il n'y a d'humains, et en général ils accomplissent des tâches qu'aucun de nous ne voudrait faire. Ils ont libéré l'humanité de ses corvées ingrates et dégradantes. Confondre la question des robots avec les anciens débats sur l'esclavage, avec ceux, plus récents, sur la liberté à accorder aux esclaves et avec ceux, plus récents encore, sur la question de savoir s'il fallait donner les pleins droits civils aux descendants des esclaves affranchis, mènera à la fin au chaos économique : nos robots commenceront à exiger non seulement la protection de la loi, mais aussi leur indépendance. Les esclaves des siècles passés étaient des êtres humains dont on profitait et qu'on maltraitait cruellement. Personne n'avait le droit de les asservir. Mais les robots ont été créés pour servir. Par définition, ils existent pour être utilisés : pas pour être nos amis, mais

nos serviteurs. Et toute autre position à leur égard relève d'une pensée perverse, larmoyante et dangereuse. »

George Charney était un orateur persuasif, mais James Van Buren aussi. Et la bataille — menée principalement sur les tribunes d'expression publique, plutôt qu'à l'Assemblée ou devant la Cour Régionale — se termina dans une sorte d'impasse.

Beaucoup de gens étaient à présent capables de surmonter la peur ou le dégoût des robots qui étaient si répandus quelques générations plus tôt, et chez eux, les arguments de George portaient. Eux aussi commençaient à regarder leurs robots avec une certaine affection, et désiraient leur voir accorder une sécurité légale.

Mais il y avait les autres, qui ne craignaient peut-être pas tant les robots eux-mêmes que les risques financiers qu'ils pourraient encourir si on élargissait les droits du citoyen aux robots. Ils firent entrer la notion de prudence dans cette nouvelle arène juridique.

Aussi, lorsque la bataille fut enfin terminée et que la législation en faveur des robots sortit, établissant les conditions dans lesquelles il était illégal de donner un ordre risquant de causer un préjudice à un robot, la loi, après avoir été votée par l'Assemblée Régionale, renvoyée pour révision devant la Cour Régionale, puis à nouveau votée sous une forme modifiée, soutenue cette fois par la Cour Régionale, et finalement ratifiée par l'Assemblée Législative Mondiale et maintenue après un ultime appel auprès de la Cour Mondiale, manquait nettement de conviction. Elle fut sans cesse modérée et les sanctions prévues en cas de violation de ses dispositions étaient totalement inadaptées.

Mais au moins le principe des droits du robot — établi à l'origine par l'arrêté accordant sa « liberté » à Andrew — avait été un peu élargi.

La ratification finale par la Cour Mondiale eut lieu le jour de la mort de Petite Mademoiselle.

Ce n'était pas une coïncidence. Petite Mademoiselle, qui était alors très âgée et très faible, s'était néanmoins accrochée à la vie avec la dernière des énergies durant les ultimes semaines de débats. Ce ne fut que lorsqu'elle apprit la victoire qu'elle lâcha prise.

Andrew était à son chevet quand elle mourut. Debout à côté d'elle,

le regard fixé sur la petite femme fanée adossée à ses oreillers, il revoyait ce jour qui datait de presque cent ans où il venait d'arriver dans la grande demeure du bord de mer de Gerald Martin, et où deux petites filles l'avaient regardé, les yeux levés; la plus petite avait froncé les sourcils et dit : « Enn — dé — err. Ça ne va pas. On ne peut pas l'appeler comme ça. Et si on l'appelait Andrew? »

C'était il y avait tellement, tellement longtemps. Tout une vie, en ce qui concernait Petite Mademoiselle. Et pourtant, il semblait parfois à Andrew qu'il n'y avait qu'un instant — que le temps n'avait pas passé depuis ce jour où Mademoiselle, Petite Mademoiselle et lui avaient fait les fous sur la plage, en dessous de la maison, et où il était allé nager dans les rouleaux parce qu'elles avaient trouvé amusant de le lui demander.

Presque un siècle.

Andrew savait que pour un humain, c'était un espace de temps énorme.

Et aujourd'hui, la vie de Petite Mademoiselle arrivait à son terme et s'en allait rapidement. Ses cheveux autrefois dorés et lumineux étaient depuis longtemps devenus couleur d'argent brillant; mais à présent la dernière trace de scintillement s'en était allée, et pour la première fois, ils paraissaient gris et ternes. Sa fin était proche, et rien ne pouvait l'empêcher. Elle n'était pas malade; elle était simplement usée, au-delà de tout espoir de remise en état. Dans quelques instants, elle cesserait de fonctionner. Andrew avait peine à imaginer un monde sans Petite Mademoiselle. Mais il savait qu'il était en train de pénétrer dans ce monde.

Son dernier sourire fut pour lui. Ses derniers mots furent : « Tu as été bon pour nous, Andrew. »

Elle mourut en lui tenant la main, tandis que son fils, son épouse et leurs enfants se tenaient respectueusement à l'écart du robot et de la vieille femme couchée dans le lit.

13

Après la mort de Petite Mademoiselle, Andrew ressentit un malaise qui persista pendant des semaines. Appeler cela du chagrin était peut-être un peu exagéré, se disait-il, car il se doutait qu'il n'y avait pas place dans ses circuits positroniques pour un sentiment correspondant exactement à l'émotion humaine nommée chagrin.

Et pourtant, il était indubitablement troublé d'une façon qui ne pouvait se raccrocher qu'à la perte de Petite Mademoiselle. Ce n'était pas quantifiable ; une certaine lenteur de la pensée, une curieuse léthargie dans les mouvements, un sentiment de déséquilibre général de ses rythmes — tout cela, il le ressentait, mais il soupçonnait qu'aucun instrument ne serait capable de déceler une modification mesurable de ses capacités.

Pour apaiser cette sensation, qu'il ne se permettait pas d'appeler chagrin, il s'absorbait dans ses recherches sur l'histoire des robots, et jour après jour, son manuscrit s'épaississait.

Un bref prologue suffit à traiter le concept de robot dans l'histoire et la littérature — les hommes de métal de la mythologie grecque, les automates imaginés par d'habiles conteurs tels qu'E.T.A. Hoffman et Karel Capek, et autres fictions. Il résuma rapidement ces vieilles histoires et referma le chapitre. C'était le robot positronique — le vrai robot, l'authentique — qui intéressait d'abord Andrew.

Aussi Andrew passa-t-il promptement à l'année 1982 et à la constitution de la société United States Robots and Mechanical Men par son fondateur visionnaire, Lawrence Robertson. Il avait presque l'impression de revivre lui-même cette histoire en racontant les premières années de lutte, dans un appartement plein de courants d'air transformé

en entrepôt, et la première percée spectaculaire dans la construction du cerveau positronique en platine-iridium, après une suite interminable d'essais et d'erreurs. L'invention et la mise au point des Trois indispensables Lois; les premières victoires d'Alfred Lanmng, le directeur de la recherche, avec les unités robotiques mobiles, gauches, lourdes et incapables de parler, mais suffisamment souples pour interpréter les ordres des humains et choisir la meilleure réponse parmi diverses possibilités. Suivies des premières unités mobiles parlantes au début du vingt et unième siècle.

Puis Andrew s'attaqua à quelque chose de beaucoup plus difficile à décrire pour lui : la période de réaction négative qui s'ensuivit de la part des humains, l'hystérie et la terreur absolue qu'engendrèrent les robots, l'explosion dans le monde entier de lois interdisant l'emploi des robots sur Terre. A cause du fait qu'on en était encore au stade de la conception pour la miniaturisation des cerveaux positroniques et qu'on avait absolument besoin de systèmes de refroidissement sophistiqués pour les faire fonctionner, les unités mobiles parlantes des débuts étaient gigantesques ; monstres encombrants de cinq ou six mètres de haut, elles faisaient remonter à la surface toutes les peurs des êtres artificiels qui sommeillaient en l'humanité — peurs du monstre de Frankenstein, du Golem et de toute cette panoplie des cauchemars des hommes.

Andrew consacra trois chapitres entiers de son livre à cette époque de terreur des robots. Ce furent des chapitres extrêmement difficiles à écrire, car ils portaient uniquement sur l'irrationalité humaine, et c'était là un sujet presque impossible à comprendre pour Andrew.

Il se colletta avec du mieux qu'il put, s'efforçant de se mettre à la place des humains qui — bien que sachant que les Trois Lois assuraient une protection totale contre tout mal causé par un robot à un humain — persistaient à les considérer avec frayeur et répugnance. Et, au bout d'un certain temps, Andrew parvint réellement à comprendre, autant qu'il le pouvait, comment des humains avaient pu se sentir en danger devant des garanties de sécurité aussi énormes.

Car il découvrit, en avançant dans sa lecture des documents dont il disposait sur la robotique, que les Trois Lois ne constituaient pas autant

qu'on le croyait une garantie à toute épreuve. Elles étaient en réalité pleines d'ambiguïtés et de sources cachées de conflits. Et elles pouvaient, de façon inattendue, placer les robots — créatures simples qui prenaient les choses au pied de la lettre — face à la nécessité de prendre des décisions qui n'étaient pas obligatoirement idéales du point de vue humain.

Par exemple, le robot qu'on envoyait accomplir une mission dangereuse sur une planète étrangère — chercher et rapporter une substance vitale pour la sécurité et le bien-être d'un explorateur humain — risquait de se trouver pris dans un conflit entre le devoir d'obéissance de la Deuxième Loi et celui d'auto-préservation de la Troisième, tel qu'il tombait dans un équilibre désespéré, incapable ni d'avancer ni de reculer. Et, coincé dans une impasse, le robot — en demeurant inactif — pouvait faire courir un danger terrible à l'humain qui lui avait confié cette mission, malgré les impératifs de la Première Loi qui devaient prétendument prendre le pas sur ceux des deux autres Lois. Car comment un robot pouvait-il savoir que le conflit qui l'habitait mettait un humain en péril ? A moins qu'on ne lui ait précisément énoncé à l'avance la nature de sa mission, il risquait de ne pas se rendre compte des conséquences de son inaction ni du viol de la Première Loi que constituait son hésitation.

Ou bien le robot qui, à cause d'une erreur de conception ou d'une mauvaise programmation, décidait que tel être humain n'était en fait pas humain, et n'était en conséquence pas en position d'exiger la protection qu'assuraient normalement la Première et la Deuxième Lois...

Ou encore le robot à qui on donnait un ordre mal énoncé, et qui l'interprétait si littéralement qu'il mettait sans le faire exprès des humains en danger autour de lui.

Les documents contenaient des dizaines d'histoires de ce genre. Les premiers roboticiens — et surtout l'extraordinaire robopsychologue Susan Calvin, cette femme redoutable et austère — avaient travaillé longuement et durement pour évacuer les difficultés qui se dressaient sans cesse sur leur chemin.

Les problèmes étaient devenus particulièrement complexes au

moment où des robots pourvus de circuits positroniques plus perfectionnés avaient vu le jour dans les ateliers d'U.S. Robots and Mechanical Men, au milieu du vingt et unième siècle : c'étaient des robots possédant une plus grande capacité de réflexion, capables d'observer des situations et d'en percevoir les complexités avec une profondeur de compréhension presque humaine. Des robots comme — il prit soin de ne pas le dire de façon aussi explicite — Andrew Martin lui-même. Ces nouveaux robots à circuits indifférenciés, doués de la capacité d'interpréter les données beaucoup plus subjectivement que leurs prédécesseurs, réagissaient souvent d'une façon inattendue aux yeux des humains. Toujours dans le cadre des Trois Lois, bien entendu, mais parfois à partir d'un point de vue que les inventeurs de ces lois n'avaient pas prévu.

En étudiant les annales du perfectionnement des robots, Andrew comprit enfin pourquoi les humains avaient une attitude aussi phobique face aux robots. Le problème ne venait pas d'un mauvais énoncé des Trois Lois, pas du tout. C'étaient au contraire des exemples magistraux de logique. Le problème venait de ce que les humains n'étaient pas toujours logiques — ils étaient même de temps en temps parfaitement illogiques — et que les robots n'étaient pas toujours capables de suivre les méandres et les hauts et les bas de la pensée humaine.

Ainsi, c'étaient les humains eux-mêmes qui amenaient les robots à violer l'une ou l'autre des Trois Lois — pour ensuite, à leur façon illogique, reprocher aux robots d'avoir fait quelque chose de mal, alors qu'en fait, c'étaient leurs maîtres humains qui le leur avaient ordonné.

Andrew traita ces chapitres avec un soin et une délicatesse extrêmes, les révisant et les révisant encore pour éliminer toute possibilité de parti pris. Son intention n'était pas d'écrire une diatribe contre les défauts de l'humanité. Son but premier, comme toujours, était de servir les besoins de l'humanité.

Son propos, en commençant à écrire ce livre, était peut-être de parvenir à une meilleure compréhension de la relation qu'il avait avec les humains, ses créateurs ; mais à mesure qu'il travaillait, il s'aperçut que son livre, bien conçu et écrit avec prudence, pouvait constituer une

passerelle inestimable entre les humains et les robots, une source d'éclairement non seulement pour les robots, mais aussi pour l'espèce de chair et de sang qui les avait mis au monde. Tout ce qui pouvait permettre aux humains et aux robots de mieux s'entendre donnerait aux robots la possibilité de se rendre plus utiles à l'humanité ; et c'était la raison même de leur existence.

Parvenu à la moitié de son livre, Andrew demanda à George de lire ce qu'il avait écrit et de faire des suggestions pour l'améliorer. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis la mort de Petite Mademoiselle, et George lui-même semblait en mauvaise santé : sa silhouette autrefois robuste était décharnée et il avait perdu presque tous ses cheveux. Il regarda l'énorme manuscrit d'Andrew avec une inquiétude à peine déguisée.

« Je ne suis pas très doué pour l'écriture, tu sais, Andrew.

— Ce n'est pas sur mon style que je vous demande votre avis, George. Ce sont mes idées que je voudrais que vous évaluiez. Il faut que je sache s'il y a quelque chose dans mon manuscrit qui risque d'être blessant pour les êtres humains.

— Je suis persuadé qu'il n'y a rien, Andrew. Tu as toujours été la courtoisie personnifiée.

— Je ne blesserais jamais quelqu'un volontairement, c'est exact. Mais la possibilité de le faire par inadvertance... »

George soupira.

« Oui. D'accord, je comprends. Très bien, je vais lire ton livre, Andrew. Mais tu sais que je me fatigue facilement, ces derniers temps. Ça va peut-être me prendre un peu de temps pour lire tout ça.

— Rien ne presse », dit Andrew.

Et en effet, George prit son temps : près d'une année. Mais quand enfin il rendit le manuscrit à Andrew, seule une demi-page de notes y était agrafée, contenant uniquement des corrections pratiques mineures et rien d'autre.

Andrew remarqua d'un ton doux : « J'espérais des critiques plus générales, George.

— Je n'ai pas de critiques à faire sur un plan général. C'est un

ouvrage remarquable. Remarquable. Tu as fait une étude vraiment approfondie du sujet. Tu peux être fier de ce que tu as fait.

— Mais quand je parle de la façon dont l'irrationalité humaine a souvent débouché sur des problèmes avec les Trois Lois...

— Là, tu as mis dans le mille, Andrew. Notre espèce a vraiment l'esprit en pagaille, non ? Surdouée et extraordinairement créative par moments, mais pleine d'un fouillis de petites contradictions et de confusion. Tu dois nous prendre pour un tas de fêlés désespérément illogiques, non, Andrew ?

— Il y a en effet des moments où j'ai cette impression. Mais je n'ai pas l'intention d'écrire un ouvrage critique sur les humains. Loin de là, George. Ce que je veux offrir au monde, c'est quelque chose qui rapproche les hommes et les robots. Et si je parais de quelque manière méprisant envers les capacités mentales des humains, c'est exactement le contraire de ce que je souhaite. C'est pourquoi j'espérais de vous que vous releviez dans mon manuscrit les passages qui pourraient être interprétés comme...

— Tu aurais peut-être mieux fait de demander à mon fils Paul de lire ce manuscrit, plutôt qu'à moi, dit George. Il est au sommet de sa profession, tu sais, et bien plus au fait de ces questions de nuances et de subtilités que moi aujourd'hui. »

Et Andrew comprit enfin par ces dernières paroles que George Charney n'avait pas eu envie de lire la moindre ligne de son manuscrit, que George devenait vieux et fatigué, qu'il entraît dans les ultimes années de sa vie, qu'encore une fois la roue des générations avait tourné et que c'était maintenant Paul le chef de famille. Monsieur avait disparu, Petite Mademoiselle aussi et ç'allait bientôt être le tour de George. Les Martin et les Charney s'en venaient et s'en allaient, mais Andrew demeurait, pas tout à fait inchangé (car son corps subissait encore de temps en temps des améliorations technologiques, et il avait l'impression que ses processus mentaux aussi s'approfondissaient et s'enrichissaient à mesure qu'il prenait peu à peu conscience de l'extraordinaire étendue de ses capacités), mais en tout cas invulnérable aux ravages du temps.

Il apporta à Paul Charney son manuscrit presque terminé. Paul le lut

immédiatement et fit non seulement ses louanges mais aussi, comme l'avait dit George, des suggestions intéressantes pour sa révision. A certains endroits, l'incapacité d'Andrew à comprendre les bonds brusques, non linéaires dans le raisonnement dont est capable l'esprit humain l'avait conduit à trop simplifier et à conclure hâtivement. S'il devait le critiquer, Paul trouvait l'ouvrage trop complaisant à l'égard du point de vue humain. Une critique un peu plus appuyée de l'attitude irrationnelle des hommes envers la robotique, et envers la science en général, n'aurait pas été déplacée.

Andrew ne s'était pas attendu à cela.

« Mais je ne veux blesser personne, Paul, dit-il.

— Un livre digne d'être lu ne peut pas ne pas blesser quelqu'un, répliqua Paul. Ecris ce que tu penses être la vérité, Andrew. Il serait extraordinaire que tout le monde soit d'accord avec toi. Mais tu as un point de vue unique. Tu peux apporter au monde quelque chose de vrai et de valable. Mais ça ne vaudra pas un clou si tu censures ce que tu penses et si tu n'écris que ce tu crois que les autres veulent entendre.

— Mais la Première Loi..

— Au diable la Première Loi, Andrew ! Il n'y a pas que la Première Loi dans le monde ! Comment peux-tu faire mal à quelqu'un avec un livre ? D'accord, si tu lui tapes sur la tête avec. Mais pas autrement. Les idées ne peuvent pas faire de mal — même les idées fausses, même les idées idiotes et haineuses. Ce sont les gens qui font le mal. Ils s'emparent quelquefois de certaines idées, et s'en servent comme d'un justificatif pour faire des choses invraisemblables et atroces. L'histoire humaine en est pleine d'exemples. Mais les idées elles-mêmes ne sont que des idées. On ne doit jamais les étouffer; il faut les exprimer, les étudier, les tester, les rejeter si nécessaire, mais toujours au grand jour. Et quoi qu'il en soit, la Première Loi ne dit rien sur les livres écrits par les robots. Un bâton, une pierre, ça, ça peut faire mal, Andrew. Mais les mots...

— Comme vous l'avez vous-même observé, Paul, l'histoire humaine est pleine d'événements douloureux qui ont débuté simplement par des mots. Si on n'avait jamais exprimé ces paroles, ces événements n'auraient jamais eu lieu.

— Tu ne comprends pas ce que je dis, n'est-ce pas ? Si ? Je crois que si. Tu sais quelle puissance ont les mots, et tu n'as pas grande confiance dans la capacité des humains à distinguer une bonne idée d'une mauvaise. Eh bien, moi non plus, par moments. Mais à long terme, les mauvaises idées finissent par s'éteindre. Ça fait des milliers d'année que la civilisation humaine fonctionne comme ça. Le bien prévaut toujours, tôt ou tard, quelles que soient les horreurs qui émaillent son chemin. Voilà pourquoi il est mauvais de ne pas exprimer une idée qui pourrait avoir de la valeur pour le monde... Ecoute, Andrew : de tous les robots qui sont sortis de chez U.S. Robots, tu es probablement celui qui ressemble le plus à un homme. Tu es le seul à avoir ce qu'il faut pour expliquer aux gens ce qu'ils doivent savoir sur la relation homme-robot, parce que d'une certaine façon tu participes de la nature des deux. Et par là tu peux aider à assainir cette relation, qui est encore aujourd'hui très trouble. Ecris ton livre. Ecris-le avec honnêteté.

— D'accord. Je l'écrirai, Paul.

— A propos, tu as déjà un éditeur en vue ?

— Un éditeur ? Mon Dieu, non. Je n'ai pas encore pensé à...

— Eh bien, tu devrais. Ou plutôt, laisse-moi m'en occuper. J'ai un ami qui travaille dans l'édition — un client, en fait ; ça te dérange si je lui en touche un mot ?

— Ce serait très aimable à vous, répondit Andrew.

— Du tout. J'ai autant envie que toi que tout le monde puisse lire ce livre. »

Et effectivement, quelques semaines plus tard, Paul obtint un contrat d'édition pour le livre d'Andrew. Il assura à ce dernier que les termes en étaient extrêmement généreux et parfaitement équitables. Cela suffisait à Andrew. Il signa le contrat sans une hésitation.

Au cours de l'année qui suivit, alors qu'il travaillait sur les derniers chapitres de son manuscrit, Andrew repensa souvent à ce que Paul lui avait dit ce jour-là — sur l'importance qu'il y avait d'exprimer honnêtement ses convictions, sur la valeur que pouvait avoir, s'il le faisait, son livre. Et aussi sur son caractère exceptionnel. Il y avait deux phrases qu'il n'arrivait pas à se sortir de l'esprit.

Ecoute, Andrew : de tous les robots qui sont sortis de chez U.S. Robots, tu es probablement celui qui ressemble le plus à un homme. Tu es le seul à avoir ce qu'il faut pour expliquer aux gens ce qu'ils doivent savoir sur la relation homme-robot, parce que d'une certaine façon tu participes de la nature des deux.

Etait-ce vrai ? Est-ce que Paul le pense vraiment, se demandait Andrew, ou a-t-il dit cela dans un moment de passion ?

Andrew se posait sans cesse la question, et peu à peu une réponse se forma.

Alors il estima qu'il était temps de retourner aux bureaux de Feingold et Charney et d'avoir une nouvelle discussion avec Paul.

Il arriva sans s'être annoncé, mais le réceptionniste robot le salua d'un ton dépourvu de tout étonnement. Andrew n'était plus un inconnu au siège du cabinet Feingold et Charney.

Il attendit patiemment que le réceptionniste se rendît dans le bureau prévenir Paul qu'Andrew était là. Ce dernier appréciait que le réceptionniste ne se fût pas servi de l'interphone holographique, car il trouvait l'usage de cet appareil déshumanisant (peut-être le terme exact était-il « dérobotisant »).

Bientôt le réceptionniste revint.

« M. Charney va venir », annonça-t-il ; puis il se remit à ses occupations sans ajouter un mot.

Andrew passa le temps en retournant dans son esprit le choix des termes qu'il avait fait peu avant. Pouvait-on utiliser « dérobotisant » comme un analogue à « déshumanisant » ? se demanda-t-il. Ou bien « déshumanisant » était-il devenu un terme métaphorique suffisamment éloigné de son sens littéral pour qu'on pût l'appliquer aux robots ?

Andrew avait fréquemment rencontré des problèmes sémantiques similaires en travaillant sur son livre. Le langage humain, inventé par des humains à l'usage des humains, était rempli de petites difficultés délicates de ce genre. L'effort exigé par leur résolution avait indubitablement accru le vocabulaire d'Andrew — ainsi que, probablement, l'adaptabilité de ses circuits positroniques.

De temps en temps, des gens entraient dans la salle d'attente et le

regardaient, les yeux écarquillés. C'était lui, le robot libre, après tout — et il était encore le seul. Le robot qui portait des vêtements. Une anomalie ; un monstre. Mais Andrew ne tenta pas d'éviter les regards des curieux. Il les soutint, et chacun à son tour détourna rapidement les yeux.

Paul Charney apparut enfin. Andrew et lui ne s'étaient plus vus depuis l'hiver précédent, lors des obsèques du père de Paul, George, qui s'était éteint paisiblement dans la demeure familiale et avait été enterré au flanc d'une colline qui dominait le Pacifique. Paul avait l'air surpris de voir Andrew; ce fut du moins l'impression qu'eut Andrew, bien qu'il n'eût pas encore vraiment foi en sa capacité à interpréter avec précision les expressions faciales des hommes.

« Eh bien, Andrew, ça fait plaisir de te revoir. Excuse- moi de t'avoir fait attendre, mais j'avais quelque chose qu'il fallait absolument que je termine

— Ce n'est pas grave. Je ne suis jamais pressé, Paul. »

Paul avait adopté la mode qui dictait aux deux sexes de porter un épais maquillage, et même si cela donnait à ses traits débonnaires un aspect plus anguleux et plus ferme, Andrew désapprouva ce choix. Il trouvait la personnalité de Paul suffisamment forte et incisive pour pouvoir se passer d'un tel embellissement cosmétique. Cela aurait été parfait si Paul avait gardé son aspect débonnaire ; il n'y avait rien de débonnaire dans son caractère, et il n'avait aucun besoin de tout ce maquillage ni de toute cette poudre.

Naturellement, Andrew ne dit rien de ses réflexions. Mais rien que le fait de désapprouver l'apparence de Paul était nouveau pour lui. Il n'avait de telles pensées que depuis peu. Après avoir terminé le premier jet de son livre, Andrew avait découvert que ne pas être d'accord avec certaines choses que faisaient les humains, tant qu'il évitait d'exprimer ouvertement son opinion, ne le mettait pas aussi mal à l'aise qu'il l'aurait cru. Il pouvait avoir des pensées désapprobatrices sans difficulté et il arrivait même à les mettre par écrit. Cela n'avait pas toujours été le cas.

« Entre, Andrew, dit Paul. Je savais que tu voulais me parler, mais je ne pensais pas vraiment que tu viendrais jusqu'ici pour ça.

— Si vous êtes trop occupé pour me recevoir, Paul, je suis disposé à

attendre encore. »

Paul jeta un coup d'oeil aux effets combinés des ombres changeantes sur le cadran mural qui servait de pendule dans le bureau d'entrée. « Je peux t'accorder un peu de temps. Tu es venu seul ?

— J'ai loué une automobile.

— Tu n'as pas eu de problème ? demanda Paul, avec plus qu'une trace d'inquiétude dans la voix.

— Je ne m'attendais pas à en avoir. Mes droits sont protégés. »

Paul prit l'air encore plus inquiet.

« Andrew, je t'ai déjà expliqué au moins cinq ou six fois que cette loi est essentiellement non exécutoire, du moins dans la plupart des circonstances. Et si tu continues à porter des vêtements, tu vas finir à tous les coups par avoir des ennuis, tu sais. Comme la première fois, quand mon père a dû venir à ton secours.

— C'a a été la seule fois, Paul. Mais je suis désolé de vous avoir contrarié.

— Ecoute, essaie de voir les chose de cette façon : tu es quasiment une légende vivante, tu t'en rends compte ? Il y a des gens, quelquefois, qui aiment gagner une petite gloire minable en faisant des ennuis aux célébrités, et toi, tu en es une, on ne peut pas dire le contraire. D'ailleurs, comme je te l'ai déjà dit, tu as trop de valeur à trop d'égards pour avoir le droit de t'exposer comme tu le fais... A propos, comment marche ton livre ?

— J'ai fini le brouillon complet. J'en suis aux révisions et au polissage finaux. Du moins, j'espère que ce seront les derniers. Jusqu'à présent, ce qu'il a lu a beaucoup plu à l'éditeur.

— Bien !

— Je ne suis pas sûr que le livre lui plaise nécessairement en tant que livre. Je crois que certaines parties le gênent. Mais à mon avis, il pense en vendre un grand nombre d'exemplaires uniquement parce c'est le premier livre écrit par un robot, et c'est cet aspect-là qui lui plaît.

— Je crains qu'il ne soit typiquement humain de vouloir gagner de l'argent, Andrew.

— Ça ne me déplairait pas non plus. Que le livre se vende, pour

quelque raison que ce soit. J'ai l'usage de l'argent qu'il me rapportera.

— Mais je croyais que tu étais riche, Andrew ! Tu as toujours eu tes propres revenus, et il y a la somme considérable que ma grand-mère t'a léguée...

— Petite Mademoiselle a été extrêmement généreuse. Et je sais que je peux compter sur la famille pour m'aider encore, s'il vient un temps où mes dépenses dépassent mes revenus. Cependant, je préférerais être capable de gagner de l'argent par moi-même, en toutes circonstances. Je voudrais ne pas avoir à faire appel à vos ressources sauf en dernier ressort.

— Tes dépenses ? De quelles dépenses parles-tu ? Pour des yachts ? Des voyages sur Mars ?

— Non, rien de tel », dit Andrew. « Mais je pense à quelque chose d'assez coûteux, Paul. J'ai l'espoir que les droits d'auteur de mon livre seront assez important pour me permettre d'accéder à ce que je désire. Ce sera mon prochain pas, pour ainsi dire. »

Paul avait l'air un peu mal à l'aise.

« Et il s'agit de quoi ?

— D'une nouvelle amélioration.

— Tu as toujours pu payer tes améliorations de ton propre argent, jusqu'ici.

— Celle-ci risque d'être plus chère que les autres. » Paul hocha la tête.

« Alors les droits d'auteur vont tomber à pic. Et s'ils ne sont pas suffisants, je suis sûr que nous trouverons un moyen de compenser...

— Ce n'est pas seulement une question d'argent, dit Andrew. Il y a d'autres difficultés... Paul, cette fois-ci, il faut que je m'adresse directement au sommet. Je dois voir le directeur d'U.S. Robots and Mechanical Men pour obtenir son accord. J'ai essayé de l'avoir au bout du fil, mais jusqu'à présent je n'ai pas réussi. C'est sûrement à cause de mon livre. La société n'était pas spécialement enthousiasmée par l'idée que j'allais l'écrire, vous savez — ils ne m'ont apporté aucune coopération, pour tout dire... »

Un sourire apparut sur les lèvres de Paul.

« De la coopération, Andrew ? C'est bien la dernière chose qu'il fallait espérer d'eux. Tu leur flanques une trouille de tous les diables. Ils n'ont jamais coopéré avec nous à aucune étape de notre grande lutte pour les droits du robot, n'est-ce pas ? C'est même tout le contraire. Et tu sais sûrement pourquoi. Si on donne trop de droits aux robots, plus personne ne voudra en acheter; logique, non ?

— Ça peut être vrai, comme ça peut ne pas l'être. En tout cas, je veux discuter avec le directeur de la société à propos d'une requête très particulière. Je n'arrive pas à l'obtenir au téléphone tout seul, mais peut-être que si vous appelez à ma place...

— Tu sais que je ne suis pas plus populaire que toi là- bas, Andrew

— Néanmoins, vous êtes à la tête d'un cabinet d'avocats puissant et influent, et vous faites partie d'une grande et éminente famille. Ils ne peuvent pas faire comme si vous n'existiez pas. Et s'ils essaient quand même, vous pouvez toujours suggérer qu'en me rencontrant, ils ont une chance d'empêcher Feingold et Charney de lancer une nouvelle campagne visant à renforcer les droits civils des robots.

— Est-ce que ce ne serait pas un mensonge, Andrew ?

— Si, Paul, et je ne suis pas doué pour raconter des mensonges. En fait, je ne peux pas mentir du tout, à moins d'y être contraint par une des Trois Lois. C'est pourquoi il faut que ce soit vous qui appelez. »

Paul eut un petit rire.

« Ah, Andrew, Andrew ! Tu ne peux pas mentir, mais tu peux me demander de mentir à ta place, c'est bien ça? Tu deviens vraiment de plus en plus humain ! »

Il ne fut pas facile d'obtenir un rendez-vous, même en se servant du nom soi-disant puissant de Paul.

Mais une pression répétée, doublée de la suggestion peu délicate que quelques minutes du précieux temps de Harley Smythe-Robertson accordées à Andrew pourraient bien éviter à U.S. Robots and Mechanical Men d'avoir à affronter une nouvelle salve de procès gênants sur les droits des robots, tout cela finit par l'emporter. Par une douce journée de printemps, Andrew et Paul se mirent en chemin à travers la campagne en direction du vaste et tentaculaire complexe qui formait le siège social de la gigantesque société robotique.

Harley Smythe-Robertson - descendant des deux branches de la famille qui avait fondé U.S. Robots, et qui avait adopté ce nom lié par un trait d'union afin de l'affirmer bien haut - eut un air remarquablement chagrin en voyant Andrew. Il approchait de l'âge de la retraite et les polémiques sur les droits des robots avaient occupé un temps extraordinaire de sa fonction de président de la société. Smythe-Robertson était grand, maigre au point d'être squelettique, et ses rares cheveux gris étaient rabattus sur le sommet de son crâne. Il ne portait pas de maquillage. Au cours de l'entrevue, il observa de temps en temps Andrew brièvement, mais avec une hostilité non dissimulée.

« Puis-je vous demander quels nouveaux ennuis vous êtes venu nous causer ? dit Smythe-Robertson.

— Je vous en prie, Monsieur, comprenez qu'il n'a jamais été dans mes intentions de causer des ennuis à votre société. Jamais.

— Mais vous en avez causé. Constamment.

— J'ai seulement essayé d'obtenir ce à quoi je pensais avoir droit. »

Smythe-Robertson réagit aux mots avoir droit comme à une gifle en pleine face.

« Il est tout à fait extraordinaire d'entendre un robot parler de droits à son égard.

— Ce robot-ci est tout à fait extraordinaire, monsieur Smythe-Robertson, dit Paul.

— Extraordinaire, dit Smythe-Robertson d'un ton aigre. Oui. Extraordinaire, en effet.

— Monsieur, dit Andrew, Merwin Mansky, qui était alors le robopsychologue en chef de votre société, m'a dit il y a un peu plus d'un siècle que les mathématiques qui régissaient la conception des circuits positroniques étaient beaucoup trop complexes pour permettre autre chose que des solutions approchées, et qu'en conséquence on ne pouvait pas tracer les limites exactes de mes capacités.

— Comme vous l'avez dit, c'était il y a un siècle », rétorqua Smythe-Robertson. Et après une seconde d'hésitation, il ajouta d'un ton glacial : « Monsieur. La situation n'est plus du tout la même aujourd'hui. Nos robots sont fabriqués avec une grande précision et formés uniquement pour leurs tâches. Nous avons éliminé chez eux toute imprévisibilité.

— Oui, dit Paul. C'est ce que j'ai remarqué. Et le résultat, c'est qu'il faut prendre mon réceptionniste par la main chaque fois qu'une situation s'écarte un tant soit peu de ce qui est prévu. Je ne considère pas ça comme un progrès de la science.

— Je crois, dit Smythe-Robertson, que vous apprécieriez encore moins que votre réceptionniste se mette à improviser.

— Improviser ? répondit Paul. Penser, voilà tout ce que je demande. Qu'il réfléchisse suffisamment pour être capable de gérer les situations simples que doit affronter un réceptionniste. Les robots sont faits pour être intelligents, n'est-ce pas ? J'ai l'impression que vous avez régressé jusqu'à une définition vraiment très limitée de l'intelligence. »

Smythe-Robertson s'agita nerveusement et prit un air exaspéré, mais ne répondit pas.

« Voulez-vous dire, Monsieur, dit Andrew, que vous ne fabriquez plus de robots aussi souples et adaptables que... disons, moi-même ?

— Exact. Nous avons cessé la fabrication des circuits indifférenciés il y a si longtemps que je ne pourrais vous dire quand c'était. Peut-être à l'époque du Dr Mansky. Ce qui remonte à bien avant ma naissance, et, comme vous le voyez, je suis loin d'être une jeunesse.

— De même que moi, dit Andrew. Les recherches que j'ai effectuées pour mon livre - je pense que vous savez que j'ai écrit un livre sur la robotique et les robots - indiquent que je suis aujourd'hui le plus ancien robot en activité.

— C'est vrai, dit Smythe-Robertson. Et vous le resterez. Vous serez toujours le plus vieux, à vrai dire, parce que aucun robot n'est plus utilisable au bout de vingt-cinq ans. Le propriétaire peut alors le rapporter chez nous et l'échanger contre un modèle neuf. En cas de location, nous les retirons automatiquement de la circulation et nous les remplaçons.

— Aucun robot des séries que vous fabriquez actuellement n'est plus utilisable au bout de vingt-cinq ans », dit Paul d'un ton affable. « Mais Andrew est un robot d'un type très différent.

— En effet, dit Smythe-Robertson. Je ne le sais que trop. »

Andrew, s'accrochant obstinément au chemin qu'il s'était tracé, dit : « Etant donné que je suis le plus vieux robot du monde et le plus souple encore en fonctionnement, ne pensez-vous pas que le fait que je sois exceptionnel mérite un traitement spécial de la part de votre société ?

— Pas du tout, répondit Smythe-Robertson d'un ton glacial. Je vais être direct avec vous... Monsieur. Votre singularité est une source d'embarras continuel pour la société. Vous nous avez causé toutes sortes de difficultés, comme je l'ai déjà dit, du fait des diverses positions militantes que vous avez prises depuis des années. Nous ne partageons pas vos idées sur vos... euh... droits. Si vous étiez en location, comme la plupart de nos robots, au lieu d'avoir été acheté comptant à cause d'une négligence de l'ancienne administration, nous vous aurions depuis longtemps récupéré et remplacé par un robot d'un modèle plus docile.

— Au moins, vous ne manquez pas de franchise, dit Paul.

— Nous ne cherchons pas à cacher nos sentiments sur cette affaire. Notre métier, c'est de vendre des robots, pas de nous engager dans des

querelles politiques sans fin et qui ne nous rapportent rien. Un robot qui se prend pour autre chose qu'un appareil mécanique utilitaire est une menace directe pour la bonne santé de nos affaires.

— A partir de quoi, vous me détruiriez si vous en aviez la possibilité, dit Andrew. Je comprends bien. Mais je suis libre et je suis mon propriétaire, donc vous ne pouvez pas me retirer de la circulation et il serait inutile de tenter de me racheter. Et la loi me protège de tout mal que vous pourriez vouloir me faire. C'est la raison pour laquelle J'ai accepté de me remettre entre vos mains pour mes améliorations périodiques. Et pour laquelle je viens aujourd'hui vous demander le perfectionnement le plus important que vous ayez jamais apporté à un robot. Je veux un remplacement total de moi-même, monsieur Smythe-Robertson. »

Smythe-Robertson eut l'air à la fois stupéfait et déconcerté. Il regarda fixement Andrew dans un silence de mort qui parut se prolonger interminablement.

Andrew patienta. Il observait, derrière SmytheRobertson, un portrait holographique qui lui rendait son regard. C'était un visage féminin austère et froid : celui de Susan Calvin, la sainte patronne de tous les roboticiens. Elle était morte presque deux siècles plus tôt, mais après s'être plongé dans ses travaux aussi profondément qu'il l'avait fait en écrivant son livre, Andrew avait l'impression de la connaître au point de pouvoir presque se persuader qu'il l'avait rencontrée de son vivant.

Enfin, Smythe-Robertson dit : « Un remplacement total, dites-vous ? Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Exactement ce que j'ai dit. Quand vous retirez un robot périmé de la circulation, vous fournissez un remplaçant à son propriétaire. Eh bien, je veux que vous me fournissiez un remplaçant. »

L'air toujours perdu, Smythe-Robertson dit : « Mais comment est-ce possible ? Si nous vous remplaçons, comment pourrions-nous vous donner le nouveau robot à vous, le propriétaire, puisque, par le fait même d'être remplacé, vous auriez cessé d'exister ? » Et il sourit d'un air sinistre.

« Peut-être Andrew ne s'est-il pas expliqué assez clairement, glissa

Paul. Puis-je essayer à mon tour? Le siège de la personnalité d'Andrew se trouve dans son cerveau positronique, la seule part de lui-même qu'on ne peut remplacer sans créer un nouveau robot. En conséquence, le cerveau positronique est le point central d'Andrew Martin, qui est le propriétaire du robot qui abrite actuellement le cerveau positronique d'Andrew Martin. Toute autre partie du corps robotique peut être remplacée sans que cela affecte la personnalité Andrew Martin — la plupart de ces parties, vous le savez peut-être, ont déjà été remplacées, certaines plusieurs fois, depuis les cent et quelques années qu'Andrew a été fabriqué. Ces parties auxiliaires appartiennent au cerveau. Le cerveau, à son choix, peut les faire remplacer quand il le veut, mais la continuité de l'existence du cerveau reste ininterrompue. Ce qu'Andrew désire en fait, monsieur Smythe-Robertson, c'est tout simplement que vous transfériez son cerveau dans un nouveau corps robotique.

— Je vois, dit Smythe-Robertson. Un perfectionnement total, en d'autres termes. » Mais il eut de nouveau une expression perplexe. « Mais dans quel type de corps, si je peux me permettre ? Vous disposez déjà du corps mécanique le plus avancé que nous produisions.

— Mais vous avez fabriqué des androïdes, n'est-ce pas ? » demanda Andrew. « Des robots qui ont un aspect absolument humain, jusqu'à la texture de la peau ? Voilà ce que je veux, monsieur Smythe-Robertson : un corps androïde. »

Paul était stupéfait.

« Grand Dieu, bredouilla-t-il. Andrew, j'ignorais totalement que c'était ce que tu... » Sa voix s'éteignit. Smythe-Robertson se raidit.

« Ce que vous demandez est absolument impossible à réaliser. Impossible.

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda Andrew. Je suis prêt à payer un prix raisonnable, comme pour toutes les améliorations que vous m'avez apportées jusqu'à présent.

— Nous ne fabriquons pas d'androïdes, dit SmytheRobertson tout net.

— Mais vous en avez fabriqué. Je le sais.

— Autrefois, oui. Nous avons arrêté la production.

— A cause de problèmes techniques ? s'enquit Paul.

— Absolument pas. Nos modèles expérimentaux d'androïdes marchaient parfaitement bien, en fait - techniquement parlant. Leur ressemblance avec l'homme était frappante, et ils avaient néanmoins la polyvalence et la robustesse des robots. Nous avons utilisé de la fibre de carbone synthétique pour la peau et un dérivé de silicone pour les tendons. Leur structure ne comportait quasiment pas de métal - le cerveau était bien entendu en platine-iridium - mais ils étaient presque aussi résistants que les robots métalliques conventionnels. En fait, à poids égal, ils étaient plus résistants.

— Et malgré ça, vous ne les avez jamais mis sur le marché ? demanda Paul.

— Exact. Nous avons fabriqué une dizaine de modèles expérimentaux, fait quelques études de marché, et décidé de ne pas continuer le modèle.

— Pourquoi cela ?

— D'abord, dit Smythe-Robertson, des androïdes auraient coûté beaucoup plus cher que les robots métalliques standard - à tel point qu'on n'aurait pas pu les considérer autrement que comme des articles de luxe, avec un marché potentiel si limité qu'il aurait fallu des années pour amortir la mise en place des unités de production. Mais ce n'était qu'un aspect mineur de la difficulté. Le vrai problème, c'était la réaction négative des consommateurs. Voyez-vous, les androïdes avaient l'air trop humains. Ils réveillaient toutes les vieilles peurs sur les robots qui nous avaient donné tant de mal il y a deux cents ans. Il était ridicule de réactiver toutes ces psychoses absurdes uniquement pour créer un modèle, qui de toute façon était condamné dès le début à ne presque rien rapporter.

— Mais votre société a conservé son savoir-faire en matière d'androïdes, n'est-ce pas ? » demanda Andrew. Smythe-Robertson haussa les épaules.

« Nous devrions être capables d'en fabriquer si nous y trouvions un quelconque intérêt, oui.

— Mais vous avez fait le choix de ne pas en fabriquer, dit Paul.

Vous possédez la technologie nécessaire, mais vous refusez tout bonnement de vous en servir. Ce n'est pas tout à fait la même chose que ce que vous nous avez dit tout à l'heure, qu'il serait impossible de construire un corps androïde pour Andrew.

— En effet, ce serait possible — techniquement. Mais ce serait absolument contraire à l'ordre public.

— Pourquoi? Il n'existe pas de loi, que je sache, interdisant la fabrication d'androïdes.

— Néanmoins, dit Smythe-Robertson, nous n'en fabriquons pas et nous n'avons pas l'intention que cela change. Par conséquent nous ne pouvons pas fournir le corps androïde qu'Andrew Martin demande. Et je pense que cela met un point final à cette conversation. Donc, si vous voulez bien m'excuser.. » Il se leva à demi de son siège.

« Encore un instant, je vous prie », dit Paul d'un ton calme, mais dans lequel on sentait une violence contenue. Il s'éclaircit la gorge. Smythe-Robertson se laissa retomber sur son siège, l'air encore plus contrarié qu'avant. Paul poursuivit : « Monsieur Smythe-Robertson, Andrew est un robot libre protégé par les lois qui régissent les droits des robots. Vous le savez, naturellement.

— Je ne le sais que trop.

— En tant que robot libre, il a décidé librement de porter des vêtements. Cela lui a valu de fréquentes humiliations de la part d'humains indécents, en dépit de la loi qui prétend protéger les robots contre de telles humiliations. Il est très difficile, vous vous en rendez bien compte, d'engager des poursuites contre de vagues infractions qui ne rencontrent pas la désapprobation unanime de ceux qui sont chargés de trancher entre la culpabilité et l'innocence.

— Je n'en suis pas étonné, dit Smythe-Robertson en s'agitant nerveusement. U.S. Robots l'avait compris dès le début. Pas le cabinet d'avocats de votre père, malheureusement.

— Mon père est mort, aujourd'hui, dit Paul. Mais ce que je vois, moi, c'est une nette infraction avec une cible nette, et nous sommes prêts à prendre les mesures nécessaires.

— De quoi parlez-vous donc ?

— Mon client, Andrew Martin - il est client de notre maison depuis de nombreuses années - est un robot libre, par arrêté de la Cour Mondiale. C'est-à-dire qu'Andrew est son propre propriétaire, et que c'est donc à lui que sont assignés les droits que tout propriétaire humain a envers les robots en sa possession. Un de ces droits est celui du remplacement. Comme vous l'avez vous-même indiqué au cours de notre discussion, le propriétaire d'un robot a le droit de demander à la Société U.S. Robots and Mechanical Men le remplacement d'un robot quand celui-ci atteint le point d'obsolescence. Votre société insiste même pour offrir ce remplacement, et dans le cas des locations, elle retire automatiquement les robots du marché. C'est bien votre politique, n'est-ce pas ?

— Eh bien... oui.

— Bien. » Parfaitement à l'aise, Paul sourit. Il poursuivit : « Maintenant, le cerveau positronique de mon client est propriétaire du corps de mon client - et ce corps, c'est visible, a bien plus de vingt-cinq ans. Selon votre propre définition, ce corps est obsolète et mon client a droit à son remplacement.

— Eh bien... » répéta Smythe-Robertson en rougissant. Son visage maigre, presque décharné, ressemblait à présent à un masque.

« Le cerveau positronique qui constitue mon véritable client demande le remplacement du corps robotique qui l'abrite, et propose de payer un prix raisonnable pour ce remplacement.

— Alors, qu'il s'inscrive selon les voies habituelles, et nous lui fournirons sa mise à jour !

— Il désire plus qu'une mise à jour. Il désire le meilleur corps de remplacement que vous êtes techniquement capables de réaliser, par quoi il entend un corps androïde.

— C'est impossible.

— Par votre refus, dit Paul d'un ton suave, vous le condamnez à se faire continuellement humilier par ceux qui, voyant que c'est un robot, le traitent avec mépris parce qu'il aime porter des vêtements et par ailleurs se comporter d'une façon dite " humaine ".

— Cela ne nous regarde pas, dit Smythe-Robertson.

— Cela vous regarde si nous vous poursuivons pour avoir refusé de fournir à mon client un corps lui permettant d'éviter la plupart des humiliations dont il est aujourd'hui victime.

— Allez-y, poursuivez-nous. Croyez-vous qu'on s'apitoiera sur un robot qui veut avoir l'air humain? Les gens crieront au scandale. Partout on s'élèvera contre le parvenu arrogant qu'il est.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Paul. Je vous l'accorde, l'opinion publique ne soutiendrait pas ordinairement la réclamation d'un robot dans un procès de ce genre. Mais puis-je vous rappeler qu'U.S. Robots n'est pas très populaire auprès du grand public, monsieur SmytheRobertson ? Même ceux qui se servent le plus des robots pour leur profit se méfient de vous. Il s'agit peut-être d'un vestige de l'époque de la paranoïa ante-robots : je soupçonne qu'il y en entre une bonne part. A moins qu'il ne s'agisse d'un ressentiment envers la puissance et la richesse immenses de votre société, qui a si brillamment réussi à défendre le monopole mondial qu'elle a sur la fabrication de robots grâce à une longue et astucieuse série de manoeuvres dans le domaine des brevets. Quelle qu'en soit la cause, ce ressentiment peut exister. S'il y a une entité qui serait, dans un tel procès, encore moins populaire que le robot qui veut ressembler à un être humain, c'est la société qui a inondé le monde de robots. »

Smythe-Robertson avait l'air furieux. Les muscles tendus de son visage saillaient de façon visible. Il ne dit rien. Paul continua.

« De plus, pensez à ce que diront les gens s'ils découvrent que vous êtes capables de fabriquer des robots d'apparence humaine. Un procès attirerait très certainement une grande attention sur ce point. Tandis que si vous donniez calmement et simplement à mon client ce qu'il demande... »

Smythe-Robertson semblait sur le point d'exploser. « C'est de la coercition, maître Charney.

— Au contraire. Nous cherchons simplement à vous montrer où est votre intérêt. Tout ce que nous voulons, c'est une solution rapide et pacifique du problème. Evidemment, si vous nous forcez à demander réparation devant un tribunal, c'est une autre affaire. Vous vous trouverez

alors, à mon avis, dans une position désagréablement gênante, d'autant plus que mon client est très riche, qu'il va vivre encore de nombreux siècles et qu'il n'aura aucune raison de ne pas poursuivre ce bras de fer à l'infini.

— Nous ne sommes pas non plus sans ressource, maître Charney.

— Je le sais bien. Mais pouvez-vous soutenir un siège juridique sans fin, qui dévoilera les secrets les mieux gardés de votre société ? Je vous pose le problème une dernière fois, monsieur Smythe-Robertson : si vous préférez rejeter la demande, par ailleurs tout à fait raisonnable, de mon client, c'est votre droit le plus absolu et nous nous en irons sans un mot de plus. Mais nous vous poursuivrons en justice, ce qui est également notre droit; nous vous ferons un procès sans merci et public, ce qui ne manquera pas de causer d'énormes problèmes à U.S. Robots, et vous finirez inévitablement par perdre. Etes vous prêt à en courir le risque ?

— Eh bien... », dit Smythe-Robertson, puis il se tut.

« Bien. Je vois que vous allez accéder à notre demande, dit Paul. Vous hésitez peut-être encore, mais en fin de compte vous vous rallierez à notre point de vue. Très sage décision, ajouterais-je, mais qui nous amène à un autre point important. »

La fureur de Smythe-Robertson semblait laisser la place à une morosité maussade. Il n'essaya même pas de parler.

Paul reprit : « Laissez-moi vous assurer que si, au cours du transfert du cerveau positronique de mon client de son corps actuel dans le corps organique qu'en fin de compte vous accepterez de créer pour lui, il se produit un dommage, aussi insignifiant soit-il, je n'aurai de repos que je n'aie mis votre société à genoux.

— Vous ne pouvez pas nous demander de garantir...

— Je le peux et je le ferai. Vous avez un siècle et quelque d'expérience de transfert de cerveaux positroniques d'un corps robotique à un autre. Vous pouvez certainement vous servir des mêmes techniques pour en transférer un dans un corps androïde en toute sécurité. Et je vous avertis : s'il se trouve qu'un seul circuit de l'essence de platine-iridium de mon client est abîmé durant le travail, je vous fiche mon billet que je

ferai tout pour mobiliser l'opinion publique contre cette société, que je montrerai au monde entier son vrai visage : une entreprise vindicative et criminelle. »

S'agitant d'un air pitoyable sur son siège, SmytheRobertson dit : « Nous ne pouvons pas vous garantir une absence totale de risques. Il y en a dans tous les transferts.

— A très faible probabilité. Vous ne perdez pas beaucoup de cerveaux positroniques quand vous les passez d'un corps à un autre. Nous sommes prêts à accepter ce genre de risques. Ce contre quoi je vous avertis, c'est l'éventualité d'un acte de malveillance délibéré à l'encontre de mon client.

— Nous ne serions pas stupides à ce point, dit SmytheRobertson. En supposant que nous acceptions, et je n'ai pas encore dit que nous le ferions, nous y mettrions nos plus grandes compétences. Nous avons toujours travaillé ainsi et nous entendons continuer. Vous m'avez acculé, Charney, mais vous devez tout de même comprendre que nous ne pouvons pas vous garantir la réussite à cent pour cent. A quatre-vingt-dix-neuf pour cent, oui. Pas à cent pour cent.

— Ce sera suffisant. Mais rappelez-vous : nous ne vous ferons pas de cadeau si nous avons un motif de soupçonner que du mal a été intentionnellement fait à notre client. » Paul s'adressa à Andrew. « Qu'en dis-tu, Andrew ? Ça te convient ? »

Andrew hésita presque une minute entière, pris dans un équilibre de potentiels de la Première Loi. Ce que Paul lui demandait revenait à cautionner le mensonge, le chantage, la persécution et l'humiliation d'un être humain.

Mais au moins, cela n'impliquait aucun mal physique, se dit-il. Aucun mal physique.

Et il réussit enfin à émettre un « oui » à peine audible.

15

Il avait l'impression d'avoir été entièrement reconstruit. Pendant des jours, des semaines, des mois, Andrew ne se sentit pas tout à fait lui-même, et les actes les plus simples étaient une source incessante d'hésitations.

Il avait toujours été parfaitement à l'aise dans son corps. Il n'avait qu'à ressentir la nécessité de faire un mouvement et il était instantanément capable de le faire, sans heurt, automatiquement. A présent, il lui fallait faire un effort conscient pour se diriger lui-même. Lève le bras, devait-il se dire. Déplace-le jusqu'ici. Maintenant, baisse-le.

Cela ressemblait-il à ce que connaissait un jeune humain quand il s'efforçait de maîtriser les mystères de la coordination physique ? se demandait Andrew.

Peut-être. Il avait plus de cent ans d'âge, mais il avait vraiment l'impression d'être un enfant quand il se déplaçait dans son surprenant corps tout neuf.

Ce corps était magnifique. On l'avait fait grand, mais pas au point de lui donner une allure arrogante ou intimidante. Les épaules étaient carrées, la taille mince, les membres souples et athlétiques. Andrew avait choisi des cheveux châains, car il trouvait le roux trop flamboyant, le blond trop voyant et le noir trop sombre, et il ne semblait pas y avoir d'autres couleurs pour les cheveux humains, sauf le gris, le blanc ou l'argenté de la vieillesse, dont il n'avait pas voulu. Ses yeux — des cellules photo- optiques, mais avec un aspect humain très convaincant — étaient eux aussi châains, mouchetés d'infinitésimales paillettes d'or. Pour sa peau, Andrew avait choisi un ton neutre, mélange des couleurs principales des divers types humains, plus sombre que le rose pâle des

Charney, mais moins que certaines autres peaux. Ainsi, personne ne pourrait dire au premier abord de quelle race il était, puisque en fait il n'était d'aucune. Il avait demandé aux concepteurs d'U.S. Robots de lui donner un âge apparent situé entre trente-cinq et cinquante années humaines : assez pour avoir l'air mûr, mais pas au point de montrer des signes sérieux de vieillissement.

C'était vraiment un beau corps. Il était certain d'y être très heureux, une fois qu'il y serait habitué.

Chaque jour voyait un petit progrès. Chaque jour, il maîtrisait un peu mieux sa nouvelle et élégante structure androïde. Mais c'était terriblement lent... atrocement lent...

Paul était hors de lui.

« Ils t'ont endommagé, Andrew. Je vais devoir engager un procès.

— Il ne faut pas, Paul, dit Andrew. Vous ne pourrez jamais prouver... qu'il y a eu... m... m... m...

— Malveillance ?

— Malveillance, oui. D'ailleurs, je suis plus solide, en meilleur état. Ce n'est que le tr... tr...

— Le tremblement ?

— Le traumatisme Après tout, on n'avait jamais pratiqué une telle op... op... op... avant. »

Andrew s'exprimait très lentement. Parler était maintenant une grosse difficulté pour lui, une des plus importantes de toutes, qui l'obligeait à lutter sans cesse pour articuler. C'était une souffrance pour Andrew de sortir ses mots et une souffrance pour qui devait l'écouter. Sa mécanique vocale tout entière était différente de la précédente. L'efficace synthétiseur électronique capable de produire des sons humains si convaincants avait laissé la place à un système de chambres de résonance et de structures de contrôle semblables à des muscles, censé lui donner une voix absolument indiscernable de celle d'un être humain organique ; mais alors qu'autrefois ce travail était automatique, Andrew devait maintenant former chaque syllabe, et c'était difficile, très difficile à réaliser.

Cependant, il ne désespérait aucunement. Le désespoir n'était pas un

sentiment dont il était capable, et de toute façon, il savait que ces problèmes n'étaient que temporaires. Il sentait son cerveau de l'intérieur. Personne d'autre ne le pouvait; et personne ne pouvait savoir aussi bien que lui que son cerveau était toujours intact, qu'il avait subi l'opération de transfert sans dommage. Ses pensées traversaient librement les connexions neurales de son corps, même si ce corps n'y réagissait pas encore aussi vite qu'il l'aurait pu. Tous les paramètres répondaient à la perfection.

Il avait simplement des petits problèmes d'interface, rien de plus. Mais Andrew savait qu'il était fondamentalement en bon état et que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ait une complète maîtrise de son nouveau logement. Il devait se considérer comme très jeune. Comme un enfant, un enfant nouveau-né.

Les mois passèrent. Sa coordination s'améliorait régulièrement. Il approchait à grands pas de l'interaction positronique totale.

Pourtant, tout n'allait pas comme il l'aurait souhaité. Il restait des heures devant le miroir à s'évaluer du regard tandis qu'il essayait son répertoire d'expressions faciales et de mouvements corporels.

Ce n'était pas tout à fait humain ! Son visage était immobile — trop immobile — et Andrew doutait que cela s'arrangeât avec le temps. Il appuyait le bout de son doigt sur sa joue et la chair s'enfonçait, mais pas comme la vraie chair humaine s'enfonçait. Il pouvait sourire, prendre l'air menaçant ou froncer les sourcils, mais c'étaient des mimiques étudiées, imitatives. Il donnait le signal de sourire, ou de froncer les sourcils, ou de faire n'importe quoi, et les muscles de son visage, obéissants, faisaient apparaître l'expression « sourire » ou l'expression « froncement de sourcils » en étirant ses traits selon un programme soigneusement mis au point. Aussi organique fût-il, il était toujours conscient de la mécanique qui se mettait lourdement en branle sous sa peau pour produire l'effet désiré. Andrew soupçonnait que cela ne se passait pas ainsi chez les humains.

Et ses gestes étaient trop manifestement dirigés. Il leur manquait la fluidité et l'aisance de l'humain. Il espérait que cela viendrait au bout d'un moment — il était déjà loin des tristes premiers jours qui avaient suivi

l'opération, où il marchait dans sa chambre en titubant comme une espèce d'automate pré-positronique mal dégrossi — mais quelque chose lui disait que même avec ce corps extraordinaire, il n'arriverait jamais à se mouvoir avec ce naturel que pratiquement tous les humains considéraient comme allant de soi.

Toutefois, tout n'était pas si noir. U.S. Robots avait honorablement tenu sa part du marché et s'était acquitté du transfert en se servant de tout le formidable savoir-faire technique à sa disposition. Et Andrew avait ce qu'il voulait. Peut-être un observateur vraiment attentif ne se laisserait-il pas prendre à son apparence humaine, mais il avait plus l'air humain qu'aucun robot, et du moins pouvait-il maintenant porter des vêtements sans qu'on n'en voie dépasser cette anomalie ridicule : une tête métallique inexpressive.

Enfin, Andrew déclara : « Je vais à présent me remettre au travail. »

Paul Charney éclata de rire.

« Alors, c'est que tu vas bien. Que vas-tu faire ? Ecrire un autre livre ?

— Non, répondit Andrew d'un ton sérieux. Ma vie est trop longue pour laisser une seule carrière me prendre à la gorge et ne plus me lâcher. Il y a eu un temps où j'étais surtout artiste, et je fricote encore un peu là-dedans de temps en temps. Et puis, il y a eu un temps où j'étais historien, et je peux toujours écrire encore un livre ou deux, si j'en ressens le besoin. Mais je dois continuer à avancer. Ce que je veux aujourd'hui, Paul, c'est être robobiologiste.

— Robopsychologue, tu veux dire ?

— Non. Cela suppose d'étudier le cerveau positronique et pour le moment, cela ne m'intéresse pas. Un robobiologiste, je pense, s'attacherait au fonctionnement du corps relié à ce cerveau.

— Est-ce que ce ne serait pas ce que fait un roboticien ?

— Autrefois, oui. Mais les roboticiens travaillent sur des corps en métal. Moi, j'étudierais un corps humanoïde organique — dont je possède l'unique exemplaire, à ma connaissance. J'en examinerais le fonctionnement, la façon dont il imite un véritable corps humain. Je veux en savoir plus sur les corps humains artificiels que les fabricants

d'androïdes eux-mêmes.

— Tu rétrécis de plus en plus ton champ d'étude, dit Paul d'un ton songeur. En tant qu'artiste, tu avais à ta disposition tous les modes d'expression. Tes oeuvres pouvaient rivaliser avec ce qu'on faisait de mieux dans le monde entier. En tant qu'historien, tu as principalement traité des robots. En tant que robobiologiste, tu seras ton propre sujet d'étude. »

Andrew acquiesça.

« C'est ce qu'il semblerait.

— Tu veux vraiment te livrer ainsi à l'introspection ?

— La compréhension de soi-même est le commencement de la compréhension de l'univers, dit Andrew. Du moins, c'est ce que je pense à présent. Le nouveau-né croit qu'il est l'univers tout entier, mais il se trompe, comme il ne tarde pas à le découvrir. Il doit donc étudier ce qui est hors de lui-même, essayer d'apprendre où se trouvent les frontières entre lui et le reste du monde, s'il veut comprendre un tant soit peu qui il est et comment il doit diriger sa vie. Et par bien des aspects, je suis comme un nouveau-né, Paul. Avant, j'étais quelque chose d'autre, quelque chose de mécanique et de relativement facile à comprendre, mais aujourd'hui je suis un cerveau enchâssé dans un corps quasiment humain, et j'ai peine moi-même à me comprendre. Je suis seul au monde., vous savez. Il n'existe rien qui me ressemble. Il n'y a jamais rien eu comme moi. Quand j'entrerai dans le monde des hommes, personne ne comprendra ce que je suis, et je le comprends à peine moi-même. Aussi, je dois apprendre. Si c'est ce que vous appelez de l'introspection, Paul, eh bien, soit. Mais c'est cela que je dois faire maintenant. »

Andrew dut tout reprendre depuis le début, car il ne connaissait rien en biologie traditionnelle, et presque rien en aucune branche des sciences autres que la robotique. La nature de la vie organique, ses bases chimiques et électriques, étaient un mystère pour lui. Il n'avait jamais eu de raison particulière d'étudier ce sujet jusque-là. Mais maintenant qu'il était organique — ou du moins que son corps l'était — il ressentait un besoin pressant d'élargir sa connaissance du vivant. Pour comprendre comment les concepteurs de son corps androïde avaient réussi à imiter le

fonctionnement de la machine humaine, il devait d'abord savoir comment marchait l'original.

Il devint un habitué des bibliothèques universitaires et des écoles de médecine, où il passait des heures à compiler les index électroniques. Il avait l'air parfaitement normal avec des vêtements et sa présence ne soulevait pas le moindre problème. Les rares personnes qui savaient que c'était un robot ne tentaient pas de lui barrer la route.

Il ajouta une pièce spacieuse à sa maison pour en faire un laboratoire qu'il équipa d'un luxe d'instruments scientifiques. Sa bibliothèque s'agrandit également. Il se donna des projets de recherche qui l'occupaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des semaines durant. Car Andrew n'avait toujours pas besoin de dormir. Bien qu'il eût une apparence humaine, on lui avait fourni des moyens beaucoup plus efficaces de restaurer et de reprendre ses forces que ceux de l'espèce sur laquelle on l'avait copié.

Les mystères de la respiration, de la digestion, du métabolisme, de la division cellulaire, de la circulation sanguine, de la température corporelle, le système complexe et prodigieux d'homéostasie qui permettait aux êtres humains de fonctionner pendant quatre-vingts, quatre-vingt-dix, voire, de plus en plus souvent, cent ans, tout cela cessa d'être un mystère pour lui. Il se plongea dans l'étude des mécanismes du corps humain — car Andrew s'était aperçu que c'était au détail près tout autant une mécanique que les produits d'U.S. Robots and Mechanical Men. D'accord, c'était une mécanique organique, mais une mécanique tout de même, superbement faite, avec ses propres lois, des lois rigides, qui régissaient son rythme métabolique, son équilibre et son délabrement, ses effondrements et ses remises en état.

Les années passaient, paisibles, non seulement dans la retraite solitaire d'Andrew dans la vieille propriété des Martin, mais aussi dans le monde extérieur. La population de la Terre était stable, grâce à un taux de natalité réduit, et aussi à une émigration régulière vers les colonies grandissantes de l'espace. Des ordinateurs géants contrôlaient la plupart des fluctuations économiques, maintenant l'équilibre de l'offre et de la demande entre les Régions, si bien que les anciens cycles de prospérité et

de dépression n'étaient plus que des courbes douces sur les diagrammes économiques. Ce n'était pas une époque de défi ni de dynamisme; mais elle n'était pas non plus turbulente ni périlleuse.

Andrew ne prêtait pratiquement aucune attention aux changements qui pouvaient se produire derrière sa porte. Il devait et voulait explorer des domaines plus fondamentaux, et il les explorait. C'était tout ce qui l'intéressait. Ses revenus, qui provenaient des bénéfices placés de son ancienne carrière de sculpteur et de l'argent que Petite Mademoiselle lui avait légué, étaient plus que suffisants pour entretenir son corps et pour payer ses recherches.

Il menait exactement la vie qu'il désirait : recluse et isolée. Depuis longtemps, après un temps de maladie, il maîtrisait parfaitement son corps androïde et il faisait souvent de longues promenades dans la forêt au sommet de la falaise, ou le long de la plage solitaire et tempétueuse où il allait autrefois avec Petite Mademoiselle et sa soeur. Parfois, il nageait — l'eau glacée ne le gênait pas — et s'aventurait même de temps en temps jusqu'au rocher aux cormorans triste et désolé que Mademoiselle lui avait demandé d'atteindre quand elle était enfant. Le trajet était difficile même pour lui, et les cormorans ne semblaient pas apprécier sa compagnie. Mais il aimait mesurer ses forces à ce défi, sachant qu'aucun humain, même le nageur le plus vigoureux, ne pouvait réussir à faire sans dommage l'aller-retour dans cette mer violente et glacée.

Mais la plus grande part du temps d'Andrew était consacrée à la recherche. Il n'était pas rare de le voir rester chez lui plusieurs semaines de suite sans mettre un pied dehors.

Puis un jour, Paul Charney vint le voir.

« Ça fait longtemps qu'on ne s'est vus, Andrew.

— En effet. » Ils ne se rencontraient plus que rarement, sans être pour autant brouillés. La maison de la famille Charney était toujours en haut de la côte de la Californie du Nord, mais Paul Charney vivait la plupart du temps près de San Francisco.

« Tu es toujours plongé dans ton programme de recherche biologique ? demanda Paul.

— Plus que jamais », répondit Andrew.

Il était surpris de voir à quel point Paul avait vieilli. Andrew étudiait alors le phénomène du vieillissement chez les humains avec un intérêt particulier, et pensait être parvenu à en comprendre plus ou moins les causes et le fonctionnement. Et pourtant, malgré le temps qu'il avait passé à côtoyer les différentes générations de cette seule famille, depuis Monsieur jusqu'à Paul aujourd'hui, en passant par Petite Mademoiselle et George, il était toujours étonnant pour lui de constater avec quelle rapidité les humains avaient les cheveux grisonnants, se flétrissaient, se voulaient et vieillissaient. Comme Paul. Sa longue silhouette paraissait plus petite, ses épaules tombaient, et la structure osseuse de son visage avait subi de subtils changements, si bien que son menton commençait à saillir et ses pommettes à être moins proéminentes. Sa vue avait dû souffrir aussi, car ses yeux avaient été remplacés par des cellules photo-optiques luisantes, très semblables à celles qui permettaient à Andrew de voir le monde. A cet égard, au moins, lui et Paul s'étaient rapprochés.

« C'est dommage, dit Paul, que tu ne t'intéresses plus autant qu'avant à l'histoire des robots. Tu devrais maintenant ajouter un chapitre à ton livre.

— Que voulez-vous dire, Paul ?

— Un chapitre sur la nouvelle politique radicale d'U.S. Robots.

— Je suis pas au courant de cela. De quelle nouvelle politique parlez-vous ?

Paul leva les sourcils.

« Tu n'en as pas entendu parler ? C'est vrai ? Eh bien, Andrew, ils commencent à fabriquer des unités centrales de contrôle pour leurs robots, des ordinateurs positroniques géants, en fait, capables de communiquer partout avec une dizaine à un millier de robots par micro-ondes. Les robots qu'ils produisent maintenant n'ont pas de cerveau.

— Pas de cerveau ? Mais comment font-ils pour...

— Les cerveaux géants centraux font tout le travail de traitement informatique à leur place. Les unités robots elles-mêmes ne sont rien d'autre que les membres mobiles du centre de pensée.

— Est-ce plus efficace ?

— U.S. Robots soutient que oui. Je ne peux pas dire si ça l'est

réellement. Mais j'ai dans l'idée que toute cette affaire est une façon très détournée pour eux de prendre leur revanche sur toi. Smythe-Robertson a donné ce nouveau coup de volant juste avant de mourir, vois-tu. Il était vieux et malade, mais il a réussi à imposer son programme. Et je soupçonne que ce qu'il voulait, c'était s'assurer que la société ne se retrouverait plus empêtrée avec un robot capable de leur causer tous les problèmes que tu leur as créés. Alors, ils séparent le cerveau du corps. On ne peut pas accorder des droits ni une protection juridique à une unité de travail mécanique dépourvue d'esprit ; et un gros cerveau dans une boîte n'est rien d'autre qu'un ordinateur. Le cerveau ne pourra jamais se pointer un jour dans le bureau du directeur de la société pour exiger d'être transplanté dans un corps fantaisiste. Et les corps robotiques, comme ils n'ont pas de cerveau, ne risquent pas d'exiger quoi que ce soit.

— Cela me semble une grande régression, dit Andrew. Ils ont biffé deux cents ans de progrès en robotique uniquement pour s'épargner quelques problèmes politiques.

— En effet. En effet. » Paul sourit et secoua lentement la tête. « C'est stupéfiant, Andrew, l'influence que tu as eue sur l'histoire de la robotique. C'est ton don artistique qui a encouragé U.S. Robots à faire des robots plus précis et plus spécialisés, parce que tu leur paraissais beaucoup trop malin et qu'ils avaient peur que tu effraies les gens. C'est parce que tu as gagné ta liberté qu'on a instauré le principe des droits des robots. Et c'est parce que tu as exigé d'avoir un corps androïde qu'U.S. Robots a décidé cette séparation corps-cerveau.

— En fin de compte, cette société va créer un monde avec un seul cerveau qui contrôlera plusieurs milliards de corps de robots. Tous les oeufs dans le même panier, donc. C'est dangereux, et tout à fait déraisonnable.

— Je crois que tu as raison, dit Paul. Mais à mon avis, ça n'arrivera pas avant un siècle au moins. Ce qui veut dire que je ne serai plus là pour le voir. »

Il avait traversé la pièce et se tenait dans l'ouverture de la porte, le regard posé sur le bouquet d'arbres qui s'élevait devant la maison. Une douce brise printanière chargée d'humidité soufflait de l'océan, et Paul

inspira profondément comme s'il voulait la boire. Au bout d'un moment, il se retourna vers Andrew, et sembla soudain avoir vieilli de dix ans.

« En fait, dit Paul d'une voix qui n'était plus que l'ombre d'elle-même, il est possible que je ne vive pas jusqu'à l'année prochaine.

— Paul !

— Ne prends pas l'air aussi surpris. Nous sommes mortels, Andrew, dit Paul avec un haussement d'épaules. Nous ne sommes pas comme toi, et tu devrais maintenant savoir ce que ça signifie.

— Je le sais. Mais...

— Oui. Oui, je sais. Je suis désolé, Andrew. Je sais à quel point tu es dévoué à notre famille, et qu'il doit être triste et monotone de nous voir constamment grandir, vieillir de plus en plus et finir par mourir. Eh bien, nous n'aimons pas beaucoup ça non plus, je dois te le dire, mais il est inutile se répandre en reproches contre cet état de fait. Nous vivons deux fois plus longtemps qu'il y a quelques centaines d'années. J'imagine que c'est assez long pour la plupart d'entre nous. Il faut simplement prendre ça avec philosophie.

— Mais je ne comprends pas comment vous pouvez rester si calme en face de... votre extinction totale ? De la fin absolue de tous vos efforts, de votre désir de réussir, d'apprendre et de mûrir ?

— Je suppose que je ne serais pas si calme si j'avais vingt ans, ou même quarante. Mais je n'ai plus cet âge. Et une part du système — la meilleure, je crois — fait que, quand on atteint un certain âge, le fait qu'on va inévitablement mourir bientôt cesse d'avoir tellement d'importance, en général. On ne réussit plus rien, on n'apprend et on ne mûrit plus. Pour le meilleur ou pour le pire, on a vécu sa vie, on a fait ce qu'on pouvait pour le monde et pour soi, le temps imparti est échu, et le corps le sait et l'accepte. Nous finissons par nous sentir très las, Andrew. Tu ne sais pas ce que ce mot veut dire, pas vraiment, n'est-ce pas ? Non. Non, je le vois bien. Tu ne peux pas le comprendre. Tu n'es pas capable d'être las et tu n'as donc qu'une connaissance théorique de ce que c'est. Mais pour nous, c'est différent. Nous avançons péniblement pendant soixante-dix, quatre-vingts ou peut-être cent ans, et à la fin, on n'en peut plus; alors, on s'assoit, puis on se couche, enfin on ferme les yeux et on

ne les rouvre plus, et tout à la fin on sait que c'est la fin, et ça n'a aucune importance. Ou bien on s'en fout : je ne suis pas sûr que ce soit tout à fait la même chose, mais peut-être que si... Ne me regarde pas comme ça, Andrew.

— Mourir est naturel pour les humains, dit Andrew. Cela, je le comprends, Paul.

— Non. Tu ne comprends pas. Absolument pas. Il n'est pas possible que tu comprennes. Tu penses en secret que la mort est une espèce de déplorable défaut de conception et tu ne comprends pas pourquoi ça n'a pas été réparé, parce que ce doit être un jeu d'enfant de remplacer indéfiniment nos différentes pièces à mesure qu'elles s'usent et arrêtent de fonctionner, comme on a remplacé les tiennes. On a même remplacé ton corps tout entier.

— Mais il doit être sûrement possible, en théorie, de vous transférer dans...

— Non. Ce n'est pas possible. Pas même en théorie. Notre cerveau n'est pas positronique et il n'est pas transférable ; nous ne pouvons donc pas simplement demander à quelqu'un de nous extirper d'un corps que nous avons usé et de nous mettre dans un autre flamant neuf. Tu ne peux pas comprendre le fait que les humains doivent inéluctablement atteindre un point où on ne peut plus les réparer. Mais ça ne fait rien. Pourquoi espérer que tu conçoives l'inconcevable ? Je vais bientôt mourir, et c'est tout. Et je veux te rassurer au moins sur un point, Andrew : quand je mourrai, tu auras tout ce qu'il te faut sur le plan financier.

— Mais j'ai déjà tout ce qu'il...

— Oui. Je le sais. Néanmoins, les choses peuvent changer très vite. Nous croyons vivre dans un monde parfaitement sûr, mais d'autres civilisations ont eu aussi ce sentiment de sécurité et elles ont dû déchanter tôt ou tard. Quoi qu'il en soit, Andrew, je suis le dernier des Charney ; je n'ai pas d'héritier en dehors de toi. J'ai bien des parents collatéraux, des descendants de ma grand- tante, mais ils ne comptent pas. Je ne les connais pas et ils ne m'intéressent pas. L'argent que je possède personnellement sera déposé à ton nom et tu resteras en sécurité, financièrement parlant, aussi longtemps qu'on peut le prévoir.

— Ce n'est pas nécessaire, Paul », dit Andrew, articulant avec difficulté. Il devait s'avouer que ce qu'avait dit Paul sur le fait qu'il ne comprenait pas ce qu'était la mort, qu'il ne pouvait pas comprendre, était exact. Depuis tout ce temps, il n'avait pas réussi à se faire aux morts successives des Charney.

« Ne nous disputons pas, d'accord ? dit Paul. Je ne peux pas emporter cet argent avec moi et c'est à toi que je préfère le laisser, donc c'est comme ça que ça se passera. Et je ne veux pas utiliser plus du temps qui me reste à vivre à discuter de cette affaire avec toi. Parlons d'autre chose... Sur quoi travailles-tu ces temps-ci ?

— Toujours sur la biologie.

— Quel aspect en particulier ?

— Le métabolisme.

— Le métabolisme des robots, tu veux dire ? Ça n'existe pas, n'est-ce pas ? Si ? Tu veux dire le métabolisme androïde ? Ou le métabolisme humain ?

— Les trois, dit Andrew. Une sorte de synthèse. » Il fit une pause, puis se lança. Pourquoi cacher quoi que ce soit à Paul ? « Je suis en train de mettre au point un système qui devrait permettre aux androïdes — je veux dire à moi-même ; je suis encore le seul androïde en activité, n'est-ce pas ? — de tirer leur énergie de la combustion d'hydrocarbures plutôt que de cellules atomiques. »

Paul le regarda longuement.

« Tu veux dire, dit-il enfin, que tu veux rendre un androïde capable de respirer et de manger comme un humain ?

— Oui.

— Tu ne m'as jamais parlé d'un projet de ce genre, Andrew. C'est nouveau ?

— Pas vraiment. A vrai dire, Paul, c'est à cause de cette idée que je me suis mis à faire toutes ces recherches en biologie. »

Paul hocha la tête d'un air distrait. On eût dit que la voix d'Andrew lui parvenait de très loin. Il paraissait avoir du mal à digérer ce qu'Andrew lui disait.

« Et tu es parvenu à un résultat probant ? demanda-t-il au bout d'un

temps.

— J'approche d'un résultat probant, répondit Andrew. Cela demande encore du travail, mais je crois avoir réussi à dessiner une chambre de combustion compacte appropriée à une dissociation catalytique contrôlée.

— Mais pourquoi, Andrew? A quoi ça sert? Tu sais que ton système ne peut pas être aussi efficace que la cellule atomique dont ton corps se sert actuellement.

— C'est très probable, dit Andrew. Mais il devrait être suffisamment efficace. Au moins autant que celui du corps humain, à première vue, et assez proche de lui du point de vue du principe fondamental. Le principal problème de la cellule atomique, Paul, c'est qu'elle n'est pas humaine. Mon énergie - ma vie même, pourrait-on dire - provient d'une source qui n'a rien d'humain. Et cela ne me satisfait pas. »

Cela prit du temps, mais Andrew avait tout le temps nécessaire. Et il n'était pas pressé de terminer ses recherches. Il voulait que tout fût convenablement mis sur le papier avant d'essayer de mettre le système en marche. Il avait aussi une autre raison d'avancer lentement. Andrew avait décidé de ne pas se soumettre à de nouvelles améliorations dépassant le niveau androïde tant que Paul Charney était en vie.

Paul n'avait pas exprimé ouvertement de critiques envers le travail d'Andrew, en dehors de ce qu'il avait dit la première fois sur la nouvelle chambre de combustion d'Andrew, qui risquait d'être moins efficace que la cellule atomique qui fournissait alors son corps en énergie. Mais Andrew se rendait bien compte que cette idée troublait Paul. Elle était trop hardie pour lui, trop étrange, trop révolutionnaire. Apparemment, même Paul avait ses limites en ce qui concernait les progrès de la robotique. Même Paul !

Peut-être était-ce un des effets secondaires du vieillissement, se disait Andrew. Les idées originales devenaient trop originales, même si, dans sa jeunesse, on avait été très ouvert aux changements brusques. Toute nouveauté finit par paraître troublante et menaçante. On a l'impression que le monde se précipite en avant dans une ruée effrayante, pendant qu'on reste en arrière ; on voudrait que les choses ralentissent, que l'allure impitoyable du progrès se calme.

Était-ce ainsi que cela se passait ? se demandait Andrew.

Les humains devenaient-ils invariablement conservateurs avec l'âge ?

C'était bien ce qu'il semblait. Petite Mademoiselle avait été gênée qu'il porte des vêtements. George avait trouvé bizarre qu'il veuille écrire un livre. Et Paul... Paul...

En y repensant, Andrew se rappela l'air surpris, et même choqué de Paul quand il avait appris, dans le bureau de Smythe-Robertson, que c'était dans un corps androïde qu'Andrew voulait être transféré. Paul s'était très vite adapté à cette idée et il s'était battu bec et ongles et brillamment pour qu'elle devienne réalité. Mais cela ne signifiait pas obligatoirement qu'il trouvait l'idée bonne.

Ils m'ont tous permis de faire ce que je croyais nécessaire, songea Andrew, même quand, au fond, ils n'étaient pas d'accord avec moi. Ils ont exaucé mes vœux_ par amour pour moi.

Oui, par amour. Pour un robot.

Andrew retourna cette pensée un moment dans sa tête, et une sensation de chaleur et de plaisir le traversa. Mais en même temps, il était un peu dérangent de se rendre compte que parfois les Charney l'avaient soutenu non par conviction personnelle, mais simplement à cause de leur croyance sincère et inconditionnelle en son droit à suivre son propre chemin, qu'ils aient cru ou non que c'était le bon.

Donc Paul lui avait acquis le droit d'avoir un corps androïde. Mais cette transformation avait mené Paul aux limites de ce qu'il pouvait accepter sur le chemin ascendant d'Andrew. Le pas suivant — le convertisseur métabolique — était trop grand pour lui.

Très bien. Paul n'en avait plus pour très longtemps à vivre. Andrew attendrait.

Et il attendit ; enfin, la nouvelle de la mort de Paul lui parvint, pas aussi vite que Paul l'avait pensé, mais tout de même très vite. Andrew fut invité aux obsèques de Paul — il savait que c'était la cérémonie publique qui marquait la fin de l'existence humaine — mais il ne connaissait presque aucune des personnes qui se trouvaient là, et il se sentit mal à l'aise et déplacé, bien que tout le monde fût d'une politesse scrupuleuse avec lui. Ces jeunes inconnus — amis de Paul, membres de son cabinet d'avocats, parents éloignés des Charney — n'avaient pas plus de substance que des ombres pour Andrew, et au milieu d'eux, il était écrasé par le double chagrin d'avoir perdu son ami Paul et d'être privé de sa dernière attache véritable avec la famille qui lui avait donné une place dans la vie.

Il n'y avait plus dans le monde aucun humain avec qui il eût vraiment de lien émotionnel fort. Andrew avait fini par s'apercevoir qu'il avait eu pour les Martin et les Charney une affection profonde qui dépassait de loin sa programmation robotique, que sa dévotion pour eux n'était pas simplement une manifestation de la Première et de la Deuxième Loi, mais quelque chose qu'on pouvait véritablement appeler de l'amour. Son amour, pour eux. Au commencement de son existence, Andrew n'aurait jamais reconnu cela, même à lui-même; mais il avait changé.

Ces pensées menèrent inévitablement Andrew, à l'époque de la mort de Paul Charney, à réfléchir au concept global des liens familiaux — l'amour des parents pour l'enfant, de l'enfant pour les parents — et à la façon dont il se rattachait à la succession inexorable des générations. Quand on est humain, se dit Andrew, on fait partie d'une grande chaîne qui s'étire sur de vastes étendues de temps et qui relie, en passant par soi, ceux qui sont venus avant à ceux qui suivront. Et on comprend que chaque maillon de cette chaîne peut mourir — doit mourir, en fait — mais que la chaîne elle-même se renouvelle et survit toujours. Les gens meurent — des familles entières peuvent s'éteindre —, mais la race humaine, l'espèce proprement dite, se poursuit à travers les siècles, les millénaires et les ères, chacun de ses membres reliés par l'héritage du sang à ceux qui l'ont précédé.

Ce sentiment de rattachement, d'enchaînement infini avec des prédécesseurs intimement liés, était difficile à comprendre pour Andrew. Il n'avait pas vraiment de prédécesseurs, et il n'aurait pas non plus de successeurs. C'était un individu unique qui, à un certain instant du temps, avait été extrait du néant total.

Andrew se prit à se demander quelle impression cela pouvait faire d'avoir eu des parents; mais tout ce qui lui vint fut une vague image de robots en train d'assembler son corps dans une usine. Ou ce que cela faisait d'avoir un enfant; mais ce qu'il put imaginer de mieux, ce fut une table ou un bureau, une chose qu'il avait faite de ses mains.

Mais les parents humains n'étaient pas des robots d'assemblage, et les enfants humains n'avaient rien à voir avec des tables ou des bureaux.

Il se trompait complètement.

C'était un mystère pour lui. Et, selon toute probabilité, cela le demeurerait. Il n'était pas humain ; pourquoi alors espérer que les liens de famille lui seraient compréhensibles ?

Puis Andrew pensa à Petite Mademoiselle, à George, à Paul, même au farouche vieux Monsieur, et à ce qu'eux avaient représenté pour lui. Et il se rendit compte qu'après tout, il faisait lui aussi partie d'une chaîne familiale, même s'il n'avait pas eu de parents et s'il était incapable d'engendrer des enfants. Les Martin l'avaient pris chez eux et avaient fait de lui un membre de leur famille. C'était bien un Martin. Adoptif, certes, mais c'était le mieux qu'il pouvait espérer. Et bien des humains n'avait pas eu la chance d'appartenir à une famille aussi aimante. Il s'en était très bien tiré, tout bien considéré. Bien qu'il ne fût qu'un robot, il avait connu la continuité et la stabilité de la vie de famille ; il avait connu la chaleur ; il avait connu l'amour.

Mais tous ceux qu'Andrew avait... aimés avaient disparu. C'était à la fois attristant et libérateur. Pour lui, la chaîne était rompue. Jamais elle ne pourrait être réparée. Mais au moins, il pouvait faire ce qui lui plaisait aujourd'hui, sans crainte de déranger ceux qui lui avaient été si proches. A présent, avec la mort de l'arrière-petit-fils de Monsieur, Andrew se sentait libre de poursuivre son projet de perfectionnement de son corps androïde. Cela constituait une petite consolation pour la perte qu'il venait de subir.

Néanmoins il était seul au monde, du moins en avait-il l'impression, non seulement parce qu'il était un cerveau positronique dans un corps androïde unique, mais aussi parce qu'il n'avait pas d'attaches d'aucune sorte. Et il se trouvait dans un monde qui avait toutes les raisons de se montrer hostile envers ses aspirations. Raison de plus, se dit Andrew, pour continuer à suivre la route qu'il s'était choisie si longtemps auparavant — la route qui le rendrait en fin de compte invulnérable à ce monde dans lequel il avait été projeté de façon anonyme, sans son accord, il y avait tant d'années.

En réalité, Andrew n'était pas tout à fait aussi seul qu'il le croyait. Si les hommes et les femmes mouraient, les sociétés continuaient à vivre,

comme les robots, et le cabinet Feingold et Charney fonctionnait toujours, même s'il ne subsistait plus de Feingold ni de Charney. Le cabinet avait ses instructions et il les suivait impeccablement et aveuglément. Grâce au fidéicommissaire qui gérait ses placements et au revenu qu'il tirait du cabinet d'avocats en tant qu'héritier de Paul, Andrew conserva sa fortune. Cela lui permettait de payer une grosse provision annuelle à Feingold et Charney pour qu'ils continuent à s'occuper de l'aspect juridique de ses recherches — en particulier, de la chambre de combustion.

Il était à présent temps pour Andrew de faire une nouvelle visite au siège d'U.S. Robots and Mechanical Men.

Ce serait la troisième fois de sa longue vie qu'Andrew traiterait face à face avec les cadres supérieurs de la puissante société de fabrication de robots. La première fois, à l'époque de Merwin Mansky, Mansky et Elliott Smythe, le directeur administratif, avaient fait le voyage jusqu'en Californie pour le voir, lui. Mais cela se passait du vivant de Monsieur, et Monsieur, vieux et impérieux, pouvait ordonner même à des Smythe et à des Robertson de venir chez lui. La fois suivante, plusieurs années plus tard, c'étaient Andrew et Paul qui avaient fait le déplacement jusqu'au siège de la société, pour voir Harley Smythe-Robertson et obtenir le transfert d'Andrew dans un corps androïde.

Aujourd'hui, Andrew allait se rendre dans l'est pour la deuxième fois, mais il serait seul. Et il aurait le visage et l'aspect physique d'un être humain, s'il n'en avait pas les organes internes.

U.S. Robots avait bien changé depuis la dernière visite d'Andrew. On avait déménagé l'usine de production principale sur une énorme station spatiale, comme beaucoup d'autres installations industrielles. Seul restait sur Terre le centre de recherches, bâti dans un parc, grandiose et superbe écrin de grandes pelouses vertes et de vigoureux arbres aux vastes frondaisons.

La Terre elle-même, avec une population depuis longtemps stabilisée aux environs d'un milliard d'âmes — plus une population de robots à peu près aussi nombreuse —, ressemblait de plus en plus à un parc presque en toutes régions. Les terribles dommages infligés à

l'environnement durant les premiers siècles trépidants de la révolution industrielle n'étaient pratiquement plus qu'un souvenir. On n'avait pas vraiment oublié les péchés du passé, mais ils avaient fini par avoir quelque chose d'irréel aux yeux des habitants de la Terre ressuscitée, et à chaque génération, il devenait plus difficile de croire qu'un jour les gens avaient pu vouloir commettre des crimes aussi monstrueux et finalement aussi suicidaires contre leur propre monde. Maintenant que la plupart des industries avait été transférées dans l'espace et qu'une main-d'oeuvre robotique propre et efficace servait les besoins des humains restés sur la planète, les pouvoirs naturels de guérison de celle-ci avaient eu la possibilité de se remettre en action, et l'eau des océans était redevenue pure, les cieux étaient clairs, les forêts avaient repris des territoires autrefois occupés par des villes surpeuplées et crasseuses.

Un robot accueillit Andrew quand son voleteur se posa sur la piste d'U.S. Robots. Il avait un air doux et vide, et ses yeux photo-électriques rouges étaient absolument inexpressifs. Andrew savait qu'à peine trente pour cent des robots terrestres étaient encore pourvus d'un cerveau indépendant : celui-ci n'était qu'une créature vide, marionnette métallique et sans intelligence d'un appareil positronique pensant, immobile au fond du complexe d'U.S. Robots.

« Je m'appelle Andrew Martin, dit Andrew. J'ai rendez-vous avec M. Magdescu, le Directeur des Recherches.

— Oui. Suivez-moi. »

Pas de vie. Pas de cerveau. Une simple machine. Une chose.

Le robot d'accueil mena Andrew d'un pas vif sur un sentier pavé qui luisait d'une espèce de lumière cristalline interne, lui fit monter une rampe lumineuse en spirale, et pénétra devant lui dans un bâtiment en forme de dôme à plusieurs étages, recouvert d'un revêtement translucide à la fois étincelant et iridescent. Aux yeux d'Andrew, qui n'avait que peu l'expérience de l'architecture moderne, l'édifice semblait sortir d'un livre de contes, avec son aspect léger, aérien, chatoyant, un peu irréel.

On le fit attendre dans une grande pièce ovale au sol recouvert d'une moquette synthétique satinée qui émettait un doux rougeoiement et une sorte de musique vague et agréable quand Andrew marchait dessus. Il

s'aperçut que s'il marchait en ligne droite, la lueur était rose pâle et la musique prenait une texture doucement percussive, mais que s'il déambulait le long des bords de la pièce, la lumière se décalait vers le bleu du spectre et la musique se mettait à ressembler au murmure du vent. Il se demanda si cela avait une quelconque signification et estima que ce n'était pas le cas : c'était un apprêt purement ornemental. En ces temps paisibles où la contestation n'avait pas cours, on voyait partout ce genre de touches décoratives charmantes mais dépourvues de sens, se dit Andrew.

« Ah... Andrew Martin, enfin », dit une voix profonde.

Un petit homme trapu était apparu dans la pièce comme s'il était sorti de la moquette par magie. Le nouveau venu avait la peau et les cheveux sombres, avec une barbiche en pointe qu'on eût dite laquée, et il ne portait rien au-dessus de la ceinture en dehors du bandeau pectoral que commandait aujourd'hui la mode. Andrew, de son côté, était plus couvert. Il avait suivi le goût de George Charney et adopté le style « drapé », en pensant que sa nature flottante dissimulerait mieux ce qu'il imaginait toujours être une certaine maladresse de mouvements, et bien que l'élégance du drapé fût dépassée depuis plusieurs décennies et qu'Andrew sût se mouvoir avec autant d'aisance et de grâce qu'un homme, il continuait à s'habiller de cette manière.

« Docteur Magdescu ? demanda Andrew.

— En effet. En effet. » Alvin Magdescu prit une pose à quelques mètres d'Andrew et étudia ce dernier avec une fascination non déguisée, comme si Andrew était une pièce de musée. « Superbe ! Vous êtes absolument superbe !

— Merci », répondit Andrew un peu fraîchement. Le compliment de Magdescu n'était pas vraiment le bienvenu. C'était le genre d'appréciation qu'on pouvait faire sur une machine de belle qualité ; et Andrew ne voyait plus aujourd'hui de raison d'y prendre plaisir quand cela lui était adressé.

« C'est très aimable à vous d'être venu ! s'exclama Magdescu. Si vous saviez comme j'avais envie de vous voir ! Mais je manque à toutes les règles de la politesse. » Et il s'avança avec un mouvement bondissant,

comme s'il se fendait, jusqu'à ce qu'il fût pratiquement pied contre pied avec Andrew. Il tendit la main, la paume vers le haut, les doigts écartés.

Oui. Une nouvelle forme de salut remplaçant à l'évidence la poignée de main qui avait dominé les rapports sociaux des humains pendant des centaines d'années. Andrew n'avait pas l'habitude de serrer la main des humains, et encore moins de faire ce nouveau geste. Il n'arrivait absolument jamais à un robot d'échanger une poignée de main avec quelqu'un. Mais Magdescu semblait le désirer, et cette offre contribua à apaiser la cinglure de ses premières paroles. Aussi Andrew réagit-il quand il s'aperçut que c'était ce qu'on attendait de lui, et il tendit la main à son tour. Il la plaça au-dessus de celle de Magdescu et abaissa le bout de ses doigts jusqu'à ce qu'ils touchent l'extrémité de ceux de l'homme.

Cela faisait une étrange sensation de toucher la main d'un humain, comme s'ils étaient égaux. Une sensation étrange et un peu troublante, mais encourageante, également.

« Bienvenue, bienvenue, bienvenue ! » dit Magdescu. Il semblait déborder d'énergie ; peut-être un peu trop, songea Andrew. Mais il paraissait relativement sincère. « Le fameux Andrew Martin ! Le célèbre Andrew Martin !

— Célèbre ?

— Absolument. Le produit le plus célèbre de notre histoire. Bien qu'il soit presque obscène, je dois le reconnaître, de traiter de produit quelque chose d'aussi proche de la vie que vous. Je ne vous ai pas froissé, j'espère ?

— Comment serait-ce possible ? Je suis effectivement un produit », dit Andrew, sans grande chaleur toutefois. Magdescu était visiblement incapable d'adopter une attitude cohérente envers lui. Il lui touchait la main comme s'ils étaient simplement deux hommes se rencontrant pour affaires; mais à la seconde suivante, il parlait de lui comme d'un objet. Et il le décrivait comme « proche de la vie ». Andrew ne se faisait pas d'illusions sur lui-même : il savait bien que c'était ce qu'il était. Il était humanoïde, pas humain. Proche de la vie, pas vivant. C'était un produit, pas une personne. Mais cela ne lui faisait pas plaisir de l'entendre.

« C'est prodigieux, le travail qu'on a fait avec vous ! Remarquable !

Remarquable ! Presque humain !

— Pas tout à fait, dit Andrew.

— Mais c'est stupéfiant de ressemblance, tout bien considéré. Stupéfiant ! C'est sacrément dommage que le vieux Smythe-Robertson ait été si monté contre vous. Vous avez un aspect extraordinairement humanoïde, on ne peut pas dire le contraire ; c'est une réalisation technique prodigieuse - mais bien entendu, il n'a pas permis à la société de pousser plus loin le concept d'androïde. Si on avait laissé la bride sur le cou à nos ingénieurs, ils auraient pu faire de grandes choses avec vous.

— C'est encore possible, dit Andrew.

— Non, je ne pense pas », dit Magdescu, et une grande partie de son excitation frénétique retomba comme un ballon qu'on vient de percer. Il changea d'humeur à une vitesse étonnante. Il se détourna brusquement d'Andrew et se mit à arpenter la pièce en faisant des zigzags qui déclenchèrent dans la moquette une lumière verdâtre et une curieuse musique carillonnante. « Ce temps-là est passé, dit Magdescu d'un ton lugubre. L'époque des grands progrès de la robotique... enfin, oublions ça, ce n'est plus que de l'histoire. Du moins ici. Nous nous servions librement de robots sur Terre depuis pas loin de cent cinquante ans, mais tout change à nouveau. Ils retournent dans l'espace, et ceux qui restent ici ne seront plus encérébrés.

— Mais j'existe toujours, et je vis sur Terre.

— Oui, c'est exact. Mais vous êtes vous, c'est-à-dire une complète anomalie, un robot de son propre droit, le seul robot androïde existant. Vous n'êtes pas le prototype d'une série. Vous êtes seulement un modèle unique qu'on a produit à une époque très différente de la nôtre, et après qu'on vous a fabriqué, on a soigneusement veillé à ce que vous restiez unique. Aucune perspective d'exploitation. Pas de progrès du niveau de recherche. Pas de recherche, et pas de niveau. De toute façon, vous n'avez plus l'air d'avoir grand-chose de robotique. Vous êtes complètement en dehors de notre horizon... Et d'ailleurs, pourquoi êtes-vous venu ?

— Pour une amélioration », dit Andrew.

Magdescu éclata d'un rire rauque.

« Vous n'avez donc pas écouté ce que je viens de vous dire ? On ne fait plus rien, ici ! Nous sommes un centre de recherches, mais toutes nos recherches vont dans la mauvaise direction ! Nous essayons de fabriquer des robots de plus en plus simples et de plus en plus mécaniques. Et vous, le robot le plus perfectionné qui ait jamais existé, et qui existera jamais, apparemment, vous venez nous demander de vous améliorer encore ? Mais comment ? Que pourrions-nous faire pour vous qui n'ait pas déjà été fait ?

— Ceci », dit Andrew.

Il tendit à Magdescu un disque à mémoire. Le directeur des recherches regarda l'objet d'un air sinistre, comme si Andrew lui avait posé une méduse ou un crapaud dans la main.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il enfin.

— Les schémas de mon prochain perfectionnement.

— Des schémas, dit Magdescu, l'air déconcerté. De perfectionnement.

— Oui. Je souhaite être encore moins robot que je ne le suis actuellement. Puisque je suis jusqu'à un certain point organique, je veux avoir une source d'énergie organique. Vous pouvez me la fournir. Le travail de recherche nécessaire a déjà été fait.

— Par qui ?

— Par moi.

— Vous avez dessiné votre propre amélioration ? » Magdescu se mit à rire tout bas. Puis le rire se transforma en éclat de rire, et l'éclat de rire se fondit dans un gloussement nerveux à la limite de la folie. « Merveilleux ! Un robot arrive et donne au Directeur des Recherches ses propres schémas de perfectionnement ! Et qui les a dessinés ? Le robot lui-même ! Merveilleux ! Merveilleux !... Vous savez, quand j'étais petit, ma grand-mère me lisait souvent un livre, un vieux livre qui doit être complètement oublié aujourd'hui, un livre intitulé Alice au Pays des Merveilles. Ça parle d'une petite fille, il y a trois ou quatre cents ans, qui suit un lièvre dans un terrier et se retrouve dans un monde où tout est complètement absurde, sauf que personne ne sait que tout est absurde, et tout le monde se comporte avec le plus grand sérieux. On dirait une

scène de ce livre. Ou la suite. Je pourrais appeler ça Alvin au Pays des Merveilles. Mais je crois qu'il y a déjà une suite, en fait. » Magdescu parlait à présent très vite, presque de façon démente. « Est-ce que je dois prendre ces plans au sérieux ? C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Non. Pas du tout.

— Ce... n'est pas une... plaisanterie ?

— Non. Je suis parfaitement sérieux, je vous l'assure. Pourquoi ne pas lire mon disque, docteur Magdescu ?

— Oui. Pourquoi pas ? » Il toucha un bouton au mur et un bureau muni d'un lecteur sortit du sol. Il inséra promptement le disque dans la fente de lecture et l'écran s'emplit instantanément de couleurs vives. Le nom d'Andrew apparut en rouge écarlate, suivi d'une longue liste de numéros de brevets. Magdescu hocha la tête et dit au lecteur de poursuivre. Une suite de schémas complexes apparut à l'écran.

Rigide, Magdescu regardait l'écran avec une concentration de plus en plus intense. De temps à autre, il murmurait quelque chose tout bas ou tripotait sa barbiche. Au bout d'un moment, il jeta un coup d'oeil bizarre à Andrew : « C'est remarquablement ingénieux. Remarquablement. Dites-moi : c'est vraiment vous qui avez fait tout ça tout seul ?

— Oui.

— C'est difficile à croire.

— Je vous en prie, faites un effort. »

Magdescu lança un regard acéré et interrogateur à Andrew, qui le soutint calmement, sans ciller. Le directeur des recherches haussa les épaules et ordonna au lecteur de continuer le défilement. Les schémas succédaient aux schémas. Tout le déroulement métabolique était là, de l'absorption à l'assimilation. De temps en temps, Magdescu revenait en arrière afin de réétudier une séquence qu'il avait déjà vue. Au bout d'un instant, il s'arrêta une nouvelle fois et dit : « Ce que vous avez inventé là, c'est plus qu'une amélioration, vous savez ? C'est une modification qualitative majeure de votre programme biologique.

— Oui. Je sais.

— Nous sommes sur un terrain purement expérimental. C'est unique. Inouï. On n'a jamais tenté ni même suggéré quelque chose

d'approchant... Pourquoi voulez- vous vous faire une chose pareille ?

— J'ai mes raisons, dit Andrew.

— Quelles que soient vos raisons, vous ne devez pas y avoir réfléchi bien soigneusement. »

Andrew, comme toujours, conserva une maîtrise totale de lui-même.

« Au contraire, docteur Magdescu. Ce que vous venez de voir est le résultat d'années d'études.

— J'imagine. Et sur le plan technique, c'est très

impressionnant, je dois dire. Ces schémas sont extraordinaires et je ne vois pas d'autre terme qu'on puisse appliquer au cadre conceptuel que celui de " génial ". Mais j'imagine néanmoins un million de raisons pour ne pas vous lancer dans ces modifications, et pas une seule pour que vous le fassiez. Nous touchons ici à un domaine très risqué. Croyez-moi : ce que vous proposez qu'on vous fasse est aux limites les plus reculées du possible. Suivez mon conseil et restez comme vous êtes. »

C'était plus ou moins ce qu'Andrew craignait que Magdescu dise. Mais il n'avait pas fait tout ce chemin pour baisser les bras maintenant.

« Je suis sûr que vos intentions sont bonnes, docteur Magdescu. Du moins, je l'espère. Mais j'exige qu'on fasse ce travail.

— Vous exigez, Andrew? » dit Magdescu.

Il avait l'air stupéfait ; comme si, en dépit de ses discours sur l'aspect vivant d'Andrew, il ne comprenait que maintenant que c'était avec un robot qu'il discutait.

« J'exige, oui. » Andrew se demandait si l'impatience qu'il ressentait se reflétait suffisamment sur son visage ; mais il avait la certitude que Magdescu la décelait dans son ton. « Docteur Magdescu, vous oubliez quelque chose d'important. Vous n'avez d'autre choix que d'accéder à ma demande.

— Tiens donc ?

— Si on peut placer dans mon corps des appareils tels que ceux que j'ai dessinés, on peut aussi les placer dans un corps humain. La tendance à prolonger la vie humaine grâce à des prothèses est déjà bien établie ; on se sert de coeurs, de poumons, de reins artificiels, de foies synthétiques, de toute une ribambelle d'organes de remplacement depuis deux ou trois

siècles. Mais tous ces appareils ne fonctionnent pas également bien, certains sont même très peu fiables, et personne ne peut nier que de grands perfectionnements sont encore possibles. Les principes qui sous-tendent mes travaux représentent un tel perfectionnement. Je parle ici de l'interface entre l'organique et l'inorganique : la liaison qui permettra à des prothèses d'être connectées aux tissus organiques. Il s'agit d'un nouveau départ. Il n'existe pas de prothèses qui soient du niveau de celles que j'ai inventées ou que j'invente encore aujourd'hui.

— Voilà une affirmation bien téméraire, dit Magdescu.

— Peut-être. Mais vérifiée par les faits, comme vous avez pu vous en rendre compte grâce aux données que je vous ai apportées. La preuve en est que j'accepte d'être le premier sujet expérimental du convertisseur métabolique, malgré les risques qu'apparemment vous y voyez.

— Tout ce que ça prouve, c'est que vous êtes prêt à jouer les casse-cou. Ce qui signifie probablement que vous avez un paramètre de la Troisième Loi qui ne fonctionne pas comme il faut, et rien d'autre. »

Andrew garda son calme.

« C'est peut-être ce qu'il vous paraît. Mais mon apparence vous trompe peut-être. Mes paramètres de Troisième Loi sont absolument intacts. Donc, si je voyais quelque chose de suicidaire dans ma demande d'amélioration, vous pouvez être sûr que non seulement je n'irais pas vous demander de la pratiquer sur moi, mais qu'en plus j'en serais incapable. Non, docteur Magdescu : la chambre de combustion marchera. Si vous refusez de la fabriquer et de me l'installer, je peux le faire faire ailleurs.

— Ailleurs ? Qui d'autre saurait perfectionner un robot ? Notre société contrôle tout le savoir-faire technique en matière de robots !

— Pas tout à fait, répondit tranquillement Andrew. Croyez-vous que j'aurais pu inventer cet appareil si je n'avais pas une connaissance totale de mon fonctionnement interne ? »

Magdescu eut l'air abasourdi.

« Vous voulez dire que vous êtes prêt à monter une société robotique rivale si nous refusons de pratiquer cette amélioration ?

— Bien sûr que non. Une seule suffit amplement. Mais si vous m'y

forcez, docteur Magdescu, je monterai une société qui fabriquera des prothèses comme mon convertisseur. Non pas pour le marché des androïdes, docteur Magdescu, parce que ce marché se limite à un seul individu, mais pour le marché humain en général. Et alors, je pense qu'U.S. Robots and Mechanical Men regrettera de ne m'avoir pas offert la coopération que je demandais. »

Il y eut un long silence. Puis Magdescu déclara d'une voix lente : « Je crois voir où vous voulez en venir, à présent.

— Je l'espère. Mais je vais être très clair, dit Andrew. Il se trouve que je possède les brevets pour cet appareil et pour toute la famille d'appareils qui peut en être dérivée. Le cabinet d'avocats Feingold et Charney m'a très efficacement représenté pour tout l'aspect juridique de l'affaire et continuera à le faire. Il ne me serait pas très difficile de trouver des appuis financiers et de me lancer moi-même dans une entreprise d'exploitation d'une ligne de prothèses qui, en fin de compte, pourrait procurer aux humains nombre des avantages - durabilité, réparation facile - dont jouissent les robots, sans souffrir d'aucun de leurs inconvénients. Que pensez-vous qu'il adviendra d'U.S. Robots and Mechanical Men, dans ce cas ? »

Magdescu hocha la tête ; il avait une expression sinistre.

Andrew reprit : « Si toutefois vous fabriquez et m'installez l'appareil que je vous ai montré, et si vous acceptez de m'équiper à la demande des prothèses que je puis inventer par la suite, je suis prêt à mettre au point avec votre société un accord de licence. C'est-à-dire une compensation : j'ai besoin de votre savoir-faire en technologie robot/androïde, même si je ne doute pas d'être capable de l'imiter si vous m'y obligez, et vous, vous avez besoin des systèmes que j'ai inventés. Aux termes de l'accord de licence que j'ai l'intention de vous proposer, U.S. Robots and Mechanical Men aurait l'autorisation d'utiliser mes brevets couvrant la nouvelle technologie qui permet non seulement de fabriquer des robots humanoïdes hautement perfectionnés, mais aussi la prothétisation complète des êtres humains. Bien entendu, les autorisations ne vous seront accordées que quand la première opération aura été pratiquée sur moi avec succès, et après qu'un temps suffisant sera passé permettant

d'affirmer qu'elle a réussi. »

D'une voix faible, Magdescu dit : « Vous avez pensé à tout, on dirait.

— Je l'espère vivement.

— J'ai du mal à croire que vous soyez un robot. Vous êtes tellement... agressif, bon Dieu !

— A peine, docteur Magdescu.

— Vous exigez... vous posez des conditions... vous menacez de créer des sociétés concurrentes... bon sang, mais la Première Loi ne vous impose donc aucune inhibition ? »

Andrew fit le plus grand sourire qu'il pouvait faire.

« Si, bien évidemment, rétorqua-t-il. Mais il se trouve que je ne ressens aucune pression de la Première Loi pour l'instant. La première Loi m'interdit de faire du mal aux humains, naturellement, et je vous assure que j'en suis aussi incapable que vous de détacher votre jambe gauche et de la refixer devant moi. Mais qu'est-ce que la Première Loi vient faire dans cette discussion ? D'accord, vous êtes un humain et moi un robot, et j'ai posé des conditions un peu dures, que vous pouvez, j'imagine, interpréter comme des exigences et des menaces, mais je vois, moi, cette affaire d'un tout autre point de vue. Dans mon optique, je ne menace absolument pas ni vous ni la société pour laquelle vous travaillez. Je lui fais simplement la plus belle proposition qu'on lui ait faite depuis des années... Qu'en dites-vous, docteur Magdescu ? »

Magdescu s'humecta les lèvres, tirailla la pointe de sa barbiche, ajusta et rajusta avec des gestes nerveux le bandeau qui ceignait sa poitrine nue.

« Eh bien, dit-il, vous comprenez bien, monsieur Martin, qu'il n'est pas en mon pouvoir de prendre une décision d'une telle importance. C'est le conseil d'administration qui doit décider, pas un simple employé comme moi. Et ça va prendre du temps.

— Combien ?

— Je n'en sais rien. Je vais transmettre à l'administration tout ce que vous m'avez dit aujourd'hui, ce sera discuté à la réunion mensuelle, et ensuite, je suppose qu'on créera une commission d'étude, et caetera. Ça

pourrait prendre un bout de temps.

— Je peux attendre un temps raisonnable, dit Andrew. Mais seulement un temps raisonnable, et c'est moi qui jugerai de ce qui est raisonnable. Vous feriez bien de dire cela à l'administration. » Il remercia Magdescu du temps qu'il lui avait accordé et se déclara prêt à être reconduit à la piste d'envol. Et il se dit avec satisfaction que Paul lui-même n'aurait pas mieux fait que lui.

Magdescu avait dû clairement expliquer les choses au Conseil d'Administration, et ses membres avaient dû sentir l'urgence du message. Car ce fut après un temps en effet raisonnable qu'Andrew apprit que la société était d'accord pour faire affaire avec lui. U.S.R.M.M. fabriquerait la chambre à combustion et l'installerait dans son corps androïde à ses propres frais; et elle était prête à négocier un accord de licence couvrant la fabrication et la distribution de toute la gamme d'organes artificiels en cours de réalisation chez Andrew.

Sous la supervision d'Andrew, un prototype de convertisseur métabolique fut construit et testé de façon extensive dans une nouvelle installation du nord de la Californie, d'abord dans des enveloppes de robots, puis dans des corps androïdes récemment fabriqués, dépourvus de cerveaux positroniques et fonctionnant sur des systèmes vitaux extérieurs.

Tout le monde s'accorda à dire que les résultats étaient impressionnants. Et pour finir, Andrew se déclara prêt à se faire installer l'appareil dans l'organisme.

« Vous en êtes absolument certain ? » demanda Magdescu.

Le bondissant petit Directeur des Recherches avait l'air inquiet. Durant le projet, il s'était établi entre Magdescu et Andrew une curieuse mais solide amitié qu'appréciait sans le dire Andrew, maintenant que tous les Charney s'étaient éteints. Depuis la mort de Paul, Andrew avait fini par s'apercevoir qu'il avait besoin de sentir qu'il était proche d'un ou de plusieurs êtres humains. Il savait à présent qu'il n'avait pas envie d'être une créature complètement solitaire, qu'en fait il ne pouvait pas vivre à l'aise dans la solitude totale, bien qu'il ignorât pourquoi. Rien dans la conception d'un cerveau robotique ne poussait au désir d'avoir de la

compagnie. Mais Andrew avait aujourd'hui souvent l'impression de plus ressembler, à bien des égards, à un homme qu'à un robot, tout en comprenant qu'il existait en fait dans d'étranges et indéfinissables limbes, ni homme ni machine, participant de chacun par certains traits.

« Oui, répondit-il. Je ne doute pas que ce travail sera bien fait et avec compétence.

— Je ne parle pas de notre part du travail, dit Magdescu. Je parle de la vôtre.

— Il n'est pas possible que vous ayez des doutes sur le bon fonctionnement de la chambre à combustion !

— Les tests sont parfaits.

— Alors, que... ?

— Je suis contre cette idée depuis le début, Andrew, comme vous le savez. Mais je crois que vous ne comprenez pas bien pourquoi.

— C'est parce que vous pensez que le bouleversement technologique radical que mes prothèses vont provoquer chez U.S. Robots va être trop important pour votre société.

— Non ! Absolument pas ! Vous n'y êtes pas du tout ! Je suis en faveur de l'expérimentation pour l'expérimentation ! Vous croyez que je n'ai pas envie de voir des progrès dans notre fichu domaine, après toutes ces décennies de recul imbécile et subreptice vers des robots avec des cerveaux toujours plus simples, et aujourd'hui carrément sans cerveau du tout ? Non, Andrew, c'est pour vous que je m'en fais.

— Mais si la chambre de combustion... »

Magdescu leva les mains au ciel.

« Elle marche, elle marche parfaitement ! Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais... écoutez, Andrew, on va vous ouvrir, on va vous retirer votre pile atomique, vous installer tout un tas d'appareils révolutionnaires, et ensuite on va raccorder le tout à vos circuits positroniques. Mais si quelque chose se déglingait dans votre corps ? C'est une éventualité — faible, peut-être, mais réelle. Vous n'êtes plus simplement un cerveau positronique enfermé dans une structure métallique, vous savez. Votre cerveau est relié au corps androïde d'une façon beaucoup plus complexe qu'alors. Je sais comment on a. dû

pratiquer à l'époque l'opération de transfert. Vos circuits positroniques sont liés en circuits neuraux simulés. Imaginez que votre corps androïde ait un dysfonctionnement sur la table d'opération ? Imaginez qu'il entre en phase terminale de dysfonctionnement, Andrew ?

— Qu'il meure, c'est bien ce que vous voulez dire ?

— Qu'il meure, oui. Que votre corps commence à mourir.

— Il y aura un corps androïde de remplacement sur la table à côté.

— Et si nous n'arrivons pas à opérer le transfert à temps ? Si votre cerveau subit des dommages irréversibles pendant que nous essayons de le détacher du million et quelque de liaisons qui ont été installées du temps de Smythe-Robertson et de le mettre dans le corps de remplacement ? Votre cerveau positronique, c'est vous, Andrew. Il n'y a pas moyen de remplacer un cerveau, positronique ou autre. S'il est endommagé, il est endommagé pour de bon. Si les dommages dépassent un certain degré, vous êtes mort.

— Et c'est la raison pour laquelle vous hésitez à pratiquer cette opération ?

— Vous êtes le seul de votre espèce. Je ne voudrais vraiment pas vous perdre.

— Je ne voudrais pas non plus me perdre, Alvin. Mais je ne pense pas que cela arrivera. »

Une expression triste apparut sur les traits de Magdescu.

« Vous persistez à vouloir y passer, donc.

— Oui. J'ai toute confiance dans la compétence de l'équipe d'U.S. Robots. »

Et l'affaire en resta là. Magdescu ne parvint pas à le faire changer d'avis ; et une fois de plus, Andrew se rendit dans l'est, au centre de recherches d'U.S. Robots, dont tout un bâtiment avait été intérieurement modifié pour servir de salle d'opération.

Un après-midi, avant de partir, il fit une longue promenade solitaire sur la plage, au pied des falaises raboteuses, parmi les flaques grouillantes de vie laissées par la marée où, enfants, Mademoiselle et Petite Mademoiselle aimaient jouer plus d'un siècle auparavant, et il resta longtemps à contempler l'océan sombre et turbulent, la vaste voûte du

ciel, les mouchetures blanches que faisaient les nuages à l'ouest.

Le soleil commençait à se coucher. Il jetait une route de lumière dorée sur les eaux. Que tout cela était beau ! Le monde était vraiment d'une splendeur extraordinaire, songeait Andrew. La mer... le ciel... un soleil couchant... une feuille vernissée brillant dans la rosée... tout. Tout !

Et, pensait-il, peut-être était-il le seul robot capable de réagir ainsi à la beauté du monde. Les robots, en général, étaient des créatures pesantes et à l'esprit lourd. Ils faisaient leur travail et s'arrêtaient là. C'était ainsi qu'on les avait conçus. C'était ainsi que tout le monde les voulait.

Vous êtes le seul de votre espèce, avait dit Magdescu.

Oui. C'était exact. Il avait une capacité de réaction esthétique qui dépassait de loin la gamme d'émotions de n'importe quel robot passé ou présent.

La beauté avait un sens pour lui. Il l'appréciait quand il la voyait ; il en avait lui-même créé.

Et s'il ne voyait jamais plus rien de tout cela, quelle tristesse ce serait.

Puis Andrew sourit de sa propre sottise. Tristesse ? Pour qui ? Si l'opération échouait, il ne le saurait jamais. Le monde et toute sa beauté seraient perdus pour lui, mais quelle importance cela aurait-il ? Il aurait cessé de fonctionner. Il serait définitivement hors d'usage. Il serait mort, et après cela, cela ne ferait aucune différence pour lui s'il ne pouvait plus percevoir les beautés du monde. Voilà ce que signifiait la mort : l'arrêt total de toute fonction, la fin de tout traitement de données.

Il y avait des risques, bien sûr. Mais c'étaient des risques qu'il devait courir, parce que sinon...

Sinon...

Il devait le faire, simplement. Il n'y avait pas de sinon. Il ne pouvait pas continuer comme ça, plus ou moins humain en surface, mais incapable des fonctions biologiques humaines les plus fondamentales — respirer, manger, digérer, excréter...

Une heure plus tard, Andrew volait vers l'est. Alvin Magdescu vint l'accueillir en personne sur la piste d'atterrissage d'U.S. Robots.

« Vous êtes prêt ? lui demanda Magdescu.

— Complètement.

— Alors, Andrew, moi aussi. »

Manifestement, ils ne voulaient courir aucun risque. On avait construit à son intention une incroyable salle d'opération, beaucoup plus perfectionnée que la précédente où on avait pratiqué son transfert de la forme métallique à la forme androïde.

C'était une magnifique enceinte tétraédrique illuminée par un ensemble de lampes chromées disposées en forme de croix au plafond et qui inondaient la salle d'une lumière puissante sans être aveuglante. Une plate-forme pointait à mi-hauteur d'un mur, divisant presque la salle en deux, et dessus était installée une bulle aseptique transparente qui brillait sous la lumière et dans laquelle l'opération aurait lieu. Sous la plate-forme se trouvaient les appareils de maintien des fonctions vitales : un immense cube métallique d'un vert éteint abritant un embrouillamini de pompes, de filtres, de gaines thermiques, de cuves de produits stérilisants, d'humidificateurs, et d'autres équipements. De l'autre côté de la pièce, on voyait quantité d'autres machines qui couvraient un mur tout entier : un autoclave, une rampe de lasers, une armée d'appareils de mesure, une caméra accrochée à une girafe et les écrans de contrôle qui allaient avec et qui permettraient aux chirurgiens consultants de surveiller l'opération de l'extérieur de la bulle.

« Qu'en dites-vous ? demanda Magdescu, non sans fierté.

— C'est très impressionnant. Je trouve tout cela très rassurant. Et extrêmement flatteur, également.

— Vous savez que nous ne voulons pas vous perdre, Andrew. Vous êtes un... individu très important. »

Andrew remarqua la légère hésitation de Magdescu. Comme si celui-ci avait failli dire « un homme », et ne s'était repris qu'à la dernière seconde. Andrew eut un mince sourire et ne dit rien.

L'opération eut lieu le lendemain matin, et fut une réussite totale. Les appareils de sécurité sophistiqués qu'on avait installés s'avèrent inutiles. L'équipe, selon une marche à suivre à laquelle Andrew lui-même avait mis la main, lui enleva promptement sa cellule atomique, lui installa la chambre de combustion, établit les nouvelles liaisons neurales,

et accomplit sa tâche minutieusement chorégraphiée sans le moindre accroc.

Une demi-heure après l'opération, Andrew, assis dans son lit, vérifiait ses paramètres positroniques et explorait le flot modifié de données qui traversait son cerveau tandis qu'un torrent de messages affluait de son nouveau système métabolique.

Magdescu, debout près de la fenêtre, l'observait. « Comment vous sentez-vous ?

— Bien. Je vous avais dit qu'il n'y aurait pas de problèmes.

— Oui. Oui.

— Comme je vous l'ai dit, j'avais une confiance inébranlable dans les capacités de votre équipe. Et maintenant, c'est fait. Je peux manger.

— En effet. Vous pouvez boire de l'huile d'olive, en tout cas.

— C'est de la nourriture. On m'a dit que l'huile d'olive avait un goût délicieux.

— Eh bien, buvez-en autant que vous voudrez. Ça impliquera un nettoyage occasionnel de la chambre de combustion, comme vous le savez déjà, naturellement. C'est un peu ennuyeux, je reconnais, mais il n'y a pas moyen de l'éviter.

— C'est ennuyeux pour le moment, dit Andrew. Mais il n'est pas impossible de rendre la chambre autonettoyante. J'ai déjà quelques idées là-dessus... Et sur d'autres choses.

— D'autres choses ? demanda Magdescu. Telles que ?

— Une modification en ce qui concerne les aliments solides.

— Dans les aliments solides, il y aura des parties incombustibles, Andrew, des matières non digestes, si j'ose dire, qu'il faudra évacuer.

— J'en suis conscient.

— Il faudrait vous équiper d'un anus.

— De son équivalent.

— De son équivalent, oui.. Qu'est-ce que vous avez l'intention d'inventer d'autre pour vous, Andrew?

— Tout le reste.

— Tout?

— Tout, Alvin. »

Magdescu tirailla sa barbiche et leva un sourcil. « Un appareil génital aussi ?

— Je ne vois pas de raison qui s'y oppose. Et vous ? — Vous ne pourrez pas vous doter de capacités de reproduction. C'est absolument impossible, Andrew. »

Andrew réussit à faire un petit sourire.

« Si j'ai bien compris, les humains se servent de leur appareil génital même dans des cas où ils n'ont pas la moindre intention de se reproduire. En fait, ils n'ont l'air de l'utiliser dans un but de reproduction au mieux qu'une ou deux fois au cours de leur vie, si je ne me trompe, et le reste du temps...

— Oui, dit Magdescu. Je sais, Andrew.

— Ne vous méprenez pas. Je ne veux pas dire que j'ai l'intention d'avoir des relations sexuelles avec qui que ce soit, dit Andrew. J'incline à penser qu'il y a peu de chances que cela m'arrive. Mais je veux néanmoins que les traits anatomiques existent. Je considère mon corps comme un canevas sur lequel je veux dessiner... »

Il laissa la fin de sa phrase en suspens.

Le regard rivé sur lui, Magdescu attendit la suite. Quand il eut la quasi-certitude qu'elle ne viendrait pas, il termina lui-même la phrase, et cette fois Magdescu dit le mot qu'il n'était pas parvenu à articuler la veille de l'opération.

« Un homme, Andrew ?

— Un homme, oui. Peut-être. »

Magdescu dit : « Vous me décevez. Votre ambition est par trop mesquine. Vous êtes mieux qu'un homme, Andrew. Vous nous êtes supérieur à tous les points de vue, à mon avis. Votre corps est à l'abri des maladies, il est auto-suffisant, il se répare tout seul, il est quasiment invulnérable ; tel qu'il est, c'est un exemple d'une élégance prodigieuse d'ingénierie biologique. Il n'a besoin d'aucune amélioration. Mais non ; vous voulez pour je ne sais quelle raison y mettre des aliments totalement inutiles et ensuite trouver un moyen de les excréter, vous voulez vous doter d'un appareil génital alors que vous n'êtes pas capable

de vous reproduire et que le sexe ne vous intéresse pas ; bientôt vous allez vouloir avoir une odeur corporelle, des caries... » Il secoua la tête d'un air dédaigneux. « Je ne comprends pas, Andrew. J'ai l'impression que vous régressez depuis que vous avez choisi d'être organique.

— Mon cerveau n'a pas souffert.

— Non, c'est vrai. Je vous l'accorde. Mais rien ne nous garantit que ces nouveaux perfectionnements que vous mettez au point ne vont pas entraîner des risques énormes pour vous, quand nous commencerons à vous les installer. Pourquoi courir ces risques? Vous n'avez pratiquement rien à gagner et tout à perdre.

— Vous êtes absolument incapable de voir les choses de mon point de vue, Alvin.

— Non. Je suppose que non. Je ne suis qu'un simple être humain de chair et de sang qui ne trouve rien de particulièrement merveilleux à la transpiration, l'excrétion, aux défauts de la peau et aux maux de crâne. Vous voyez la barbe que je porte ? Je la porte parce que les poils insistent pour pousser sur ma figure tous les jours que Dieu fait; des poils inutiles, empoisonnants et laids, vestige évolutionnaire de Dieu sait quelle phase primitive de l'espèce humaine, et j'ai le choix entre m'enquiquiner à les enlever chaque jour pour me conformer à la mode de ma société qui veut qu'on ait une apparence soignée, et les laisser pousser au moins à certains endroits pour m'épargner le tracas de me raser. C'est ça que vous voulez ? Des poils sur la figure ? Une barbe de trois jours ? Vous avez l'intention de consacrer votre immense ingéniosité technique à l'exaltante tâche de découvrir le moyen d'avoir l'air mal rasé en fin de journée?

— Vous ne pouvez pas comprendre, dit Andrew.

— Vous vous répétez. Mais je comprends au moins ceci : vous avez créé une gamme de prothèses brevetées qui représente une percée énorme sur le plan technologique. Ça va permettre d'allonger immensément la durée de la vie humaine et de transformer l'existence de millions de gens qui autrement se retrouveraient infirmes et de plus en plus impotents à mesure qu'ils vieilliraient. Je sais que vous êtes déjà riche, mais une fois que ces systèmes seront sur le marché, vous

deviendrez riche au-delà de tout calcul. Peut-être qu'un surcroît d'argent n'a pas beaucoup d'importance à vos yeux, mais vous aurez du même coup la célébrité, des honneurs en veux-tu en voilà, la reconnaissance du monde entier. C'est une position qu'on peut vous envier, Andrew. Pourquoi ne vous contentez-vous pas de ce que vous avez déjà ? Pourquoi prendre tous ces risques insensés, et courir celui de tout perdre ? Pourquoi voulez-vous absolument continuer à jouer avec votre corps ?

»

Andrew ne répondit pas.

Et il ne laissa pas non plus les objections d'Alvin Magdescu l'empêcher de continuer à suivre le chemin qu'il s'était choisi. Maintenant qu'il avait établi les principes de base de ses prothèses, il put trouver d'innombrables applications quasiment à tous les organes. Et tout se déroula précisément comme l'avait prévu Magdescu : l'argent, les honneurs, la renommée

Mais les risques personnels dont avait parlé Magdescu ne se réalisèrent pas. Les fréquentes interventions qu'Andrew subit au cours de la décennie qui suivit n'eurent aucun effet néfaste et elles amenèrent son corps androïde, par ses systèmes opérationnels, à se rapprocher de plus en plus de la norme humaine.

Les juristes de Feingold et Charney l'avaient aidé à rédiger et à négocier l'accord de licence autorisant, contre paiement de droits d'invention, United States Robots and Mechanical Men à fabriquer et à vendre toutes les prothèses inventées dans les Laboratoires Andrew Martin et protégées par des brevets. Ces brevets étaient en béton et le contrat extrêmement favorable. Quelle qu'eût pu être l'irritation ou le ressentiment d'U.S. Robots envers la simple existence d'Andrew, tout fut oublié, ou du moins écarté. Bon gré, mal gré, ils durent le traiter avec respect. La société et lui étaient à présent associés.

U.S. Robots créa un service spécial pour produire les appareils d'Andrew, avec des usines sur plusieurs continents et en orbite basse. On fit intervenir des experts commerciaux de la société mère pour établir des plans de distribution des nouveaux produits sur toute la Terre et dans les colonies spatiales. Des chirurgiens, tant humains que robots, suivirent

des cours dans les fabriques de prothèses d'U.S. Robots afin d'apprendre les procédures complexes de mise en place des appareils.

Les prothèses d'Andrew créèrent une demande énorme. Elles lui rapportèrent dès le début des droits très importants, qui en quelques années devinrent colossaux.

Andrew possédait à présent les propriétés Martin et Charney, et une bonne part des terrains environnants, ce qui constituait une extraordinaire bande de terre de huit ou dix kilomètres, au sommet des falaises qui dominaient l'Océan Pacifique. Il vivait dans la grande demeure de Monsieur, mais conservait sa vieille maisonnette comme un rappel sentimental de ses premiers temps d'indépendance après qu'il avait conquis son statut de robot libre.

Un peu plus loin, il avait fait bâtir l'imposant centre de recherches des Laboratoires Andrew Martin. Cela n'avait pas été sans créer quelques problèmes avec le cadastre, parce que la région était normalement une zone résidentielle et que le centre de recherches qu'Andrew voulait installer avait la taille d'un petit campus universitaire. Peut-être y avait-il aussi, de la part de l'opposition, un vieux fonds de sentiment anti-robots.

Mais quand sa demande fut soumise à approbation, l'avocat d'Andrew dit simplement : « Andrew Martin a donné au monde le rein artificiel, le poumon artificiel, le coeur artificiel, le pancréas artificiel. En retour, tout ce qu'il demande, c'est de poursuivre ses recherches en paix dans la propriété où il vit et travaille depuis plus de cent ans. Qui parmi nous s'opposerait à une si petite requête de la part d'un si grand bienfaiteur de l'humanité ? » Et après quelques débats le désaccord cadastral fut réglé et les bâtiments du Centre de Recherches des Laboratoires Andrew Martin commencèrent à s'élever au milieu des cyprès et des pins sombres de ce qui avait été, longtemps auparavant, la propriété boisée de Gerald Martin.

Tous les ans ou tous les deux ans, Andrew retournait dans la lumineuse salle d'opération d'U.S. Robots pour se faire installer de nouveaux systèmes de son cru. Certaines modifications étaient parfaitement insignifiantes, tels ses ongles des pieds et des mains qui étaient à présent quasiment indiscernables de ceux d'un humain. D'autres

étaient importantes, comme son nouveau système optique qui, bien que synthétique, était capable presque à tous égards des mêmes performances que le globe oculaire humain.

« Ne venez pas nous faire de reproches si vous sortez de là définitivement aveugle », lui dit Magdescu d'un ton aigre, quand Andrew vint le trouver pour la transplantation.

« Vous ne voyez pas ça d'un point de vue rationnel, mon ami, répliqua Andrew. Le pire qui puisse m'arriver, c'est d'être obligé d'en revenir aux cellules photo- optiques. Je n'ai aucun risque de souffrir de cécité totale.

— Euh... » dit Magdescu, puis il haussa les épaules.

Andrew avait raison, naturellement. Plus personne n'était obligé d'être aveugle pour toujours. Mais il y avait oeil artificiel et oeil artificiel, et les cellules photo- optiques originales du corps androïde d'Andrew furent remplacées par les nouveaux yeux organo-synthétiques mis au point par les Laboratoires Andrew Martin. Le fait que des centaines de milliers d'êtres humains vieillissants se fussent contentés depuis plus d'une génération de cellules photo-optiques n'avait pour Andrew rien à voir avec la question. A ses yeux, elles avaient l'air artificielles ; elles n'avaient pas l'air humaines. Il avait toujours eu envie d'avoir de vrais yeux. Et aujourd'hui, il les avait.

Au bout d'un certain temps, Magdescu cessa de protester. Il avait enfin compris qu'Andrew n'en ferait jamais qu'à sa tête et qu'il ne servait à rien de soulever des objections à ses nouveaux projets d'installation de prothèses. D'ailleurs, Magdescu vieillissait, et la plus grande part de l'enthousiasme et de l'ardeur qui le caractérisaient la première fois qu'Andrew l'avait rencontré avait disparu. Il avait déjà subi lui-même plusieurs opérations prothétiques importantes — les deux reins, d'abord, puis le foie. Magdescu n'allait pas tarder à atteindre l'âge de la retraite.

Puis, inévitablement, il mourrait, dix ou vingt ans plus tard, se disait Andrew. Encore un ami disparu, emporté par l'impitoyable fleuve du temps.

Andrew lui-même ne montrait évidemment aucun signe de vieillissement. Pendant un temps, il en fut ennuyé au point de songer à se

faire ajouter des rides — un début de patte d'oie au coin de l'oeil, par exemple — et à se faire implanter des cheveux gris. Mais après y avoir un peu réfléchi, il décida que ce serait une affectation ridicule. Pour lui, ses modifications n'allaient pas dans ce sens : elles représentaient une tentative répétée de s'éloigner de ses origines robotiques pour se rapprocher de la forme physique humaine. Il ne se cachait pas que c'était devenu son but. Mais devenir plus humain que les humains eux-mêmes n'avait aucun sens. Il était inutile et absurde d'infliger à son corps androïde, certes de plus en plus humain mais toujours sans âge, des marques extérieures de vieillesse.

Aucune vanité n'entraît dans la décision d'Andrew, mais seulement de la logique. Il savait que les humains essayaient depuis toujours de faire le maximum pour dissimuler les effets du vieillissement sur leur apparence. Andrew se rendait compte qu'il serait parfaitement ridicule, alors que le vieillissement lui était épargné du fait de sa nature androïde, qu'il aille en faire imprimer les effets sur sa personne.

Il garda donc son apparence éternellement jeune. Et, bien entendu, sa force physique ne faiblissait pas : un programme d'entretien soigneusement mis au point y veillait. Mais les années passaient, et elles passaient maintenant rapidement. Andrew approchait du cent cinquantième anniversaire de sa fabrication.

Andrew était aujourd'hui non seulement extrêmement riche mais aussi couvert des honneurs que lui avait prédits Alvin Magdescu. Les sociétés savantes se bouscuaient pour lui offrir titres de membre et distinctions, en particulier une société qui s'occupait de la nouvelle science qu'il avait inventée, celle qu'il avait appelée robobiologie mais qu'on nommait à présent prothétologie. Il fut institué président honoraire à vie. Les universités rivalisaient pour lui remettre des diplômes. Une pièce entière de sa maison — celle tout en haut, qui lui servait d'atelier cinq générations plus tôt — était maintenant consacrée à ses myriades de diplômes, de médailles, de cartouches où apparaissaient ses titres honorifiques, et d'autres objets qui désignaient devant le monde Andrew comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Le désir de reconnaître la contribution d'Andrew devint à ce point

universel qu'il lui fallut engager un secrétaire à plein temps uniquement pour répondre à toutes les invitations à des banquets d'honneur ou à accepter des distinctions et des diplômes. Il n'assistait plus beaucoup à ce genre de cérémonies, mais il refusait toujours courtoisement, expliquant qu'il était peu sage, pour la poursuite de son programme de recherches, d'entreprendre trop de déplacements. Mais la réalité, c'était que ces réceptions avaient fini par l'irriter et l'ennuyer.

Le premier diplôme honoraire qu'il avait reçu d'une université lui avait donné un sentiment intense de justification. Aucun robot n'avait jamais eu droit à un tel honneur.

Mais le cinquantième diplôme honoraire ? Le centième ? Cela n'avait plus aucune signification pour lui. Ces titres en disaient plus long sur ceux qui les remettaient que sur le récipiendaire. Andrew avait depuis longtemps prouvé ce qu'il voulait prouver sur son intelligence et sa créativité, et à présent, il ne désirait plus que poursuivre son travail en paix, sans être obligé de faire de grands voyages et d'écouter des discours en son honneur. Il avait une indigestion d'honneurs.

Andrew n'ignorait pas que l'ennui et l'irritation étaient des réactions typiquement humaines, et il avait l'impression de ne les avoir que depuis vingt ou trente ans. Avant - autant qu'il s'en souvînt - il était remarquablement exempt de ce genre d'infirmité, bien qu'il y eût toujours eu dans son caractère une composante peu robotique d'impatience, qu'il avait longtemps refusé de reconnaître. Il soupçonnait cette irritabilité nouvelle d'être un effet secondaire des modifications qu'il avait subies. Mais cet effet n'avait rien de gênant, du moins pour le moment.

Quand son cent cinquantième anniversaire approcha et que la société U.S. Robots annonça qu'elle voulait organiser un grand dîner en son honneur pour l'occasion, Andrew ordonna, d'un ton où perçait la contrariété, à son secrétaire de refuser l'invitation.

« Dites-leur que je suis profondément touché, et caetera, et caetera, le baratin habituel. Mais que je travaille actuellement à un projet extrêmement complexe, et caetera, et caetera, et que de toute façon je préfère qu'on ne fasse pas tout un plat de cet anniversaire, mais que je les

remercie beaucoup, que je comprends toute l'importance de leur geste, et ainsi de suite - et caetera, et caetera, et caetera. »

En général, une telle lettre suffisait pour qu'on le laisse tranquille. Mais pas cette fois.

Alvin Magdescu l'appela : « Voyons, Andrew, vous ne pouvez pas faire ça.

— Je ne peux pas faire quoi ?

— Renvoyer comme ça à la figure d'U.S. Robots son dîner en votre honneur.

— Mais je n'en veux pas, Alvin.

— Je comprends. Mais tout de même, il faut que vous y alliez. Une fois de temps en temps, vous devez sortir de votre labo et laisser une bande d'humains vous casser les pieds et vous répéter à vous en donner le tournis que vous êtes remarquable.

— J'ai eu tout mon soûl de ce genre de choses au cours des dix dernières années, merci.

— Eh bien, soûlez-vous-en encore un peu. Vous ne voudriez pas me froisser, n'est-ce pas, Andrew ?

— Vous ? Que venez-vous faire dans cette histoire ? En quoi est-ce que ça vous regarde ? » Magdescu avait quatre-vingt-quatorze ans, et avait pris sa retraite depuis six ans.

« Parce que, dit Magdescu d'un ton amer, c'est moi qui ai suggéré cette cérémonie. Pour vous manifester mon affection, espèce de tas de ferraille ambulante, et aussi pour vous remercier de l'assortiment d'extraordinaires prothèses Andrew Martin qui m'a transformé, moi aussi, en tas de ferraille du même genre et qui m'a permis de vivre aussi longtemps. C'est moi qui devais être le maître des cérémonies, le principal orateur. Mais non, Andrew, vous ne voulez pas qu'on vous ennuie, et moi j'ai l'air parfaitement ridicule. Vous êtes la plus belle création d'U.S. Robots and Mechanical Men, et vous ne pouvez même pas vous libérer une soirée pour en accepter nos remerciements, et pour faire un petit plaisir à un vieil ami... un petit plaisir, Andrew... »

Magdescu se tut. Son visage patiné à la barbe grise regardait

sombrement Andrew sur l'écran.

« Eh bien, dans ce cas... » dit Andrew, confus.

Et finalement il accepta de se rendre au dîner. Un voletteur de luxe affrété par U.S. Robots vint le prendre chez lui et l'emporta jusqu'au siège de la société. Le dîner, qui se tenait dans la grande salle de conférence aux murs lambrissés du vaste complexe robotique, réunissait trois cents invités, tous vêtus de l'inconfortable et désuet habit qu'on considérait toujours comme le costume de cérémonie convenant aux grandes occasions.

Et il s'agissait bien aujourd'hui d'une grande occasion. Une demi-douzaine de membres de l'Assemblée Régionale étaient présents, ainsi qu'un magistrat de la Cour Mondiale, cinq ou six prix Nobel, et bien sûr quelques Robertson, quelques Smythe et quelques SmytheRobertson, en même temps qu'un vaste choix d'autres dignitaires et célébrités venus du monde entier.

« Alors, vous êtes venu, finalement, dit Magdescu. J'ai eu un doute jusqu'à la fin. »

Andrew fut frappé de voir à quel point Magdescu semblait petit, voué, fragile et fatigué. Mais dans ses yeux brillait encore une étincelle de son ancienne malice.

« Vous savez bien que je ne pouvais pas ne pas venir, lui répondit Andrew. Pas vraiment.

— J'en suis content, Andrew. Vous avez bonne mine.

— Vous aussi, Alvin. »

Magdescu sourit tristement.

« Vous devenez de plus en plus humain, hein ? Vous mentez comme si vous étiez l'un de nous, maintenant. Et comme cette flatterie a facilement franchi vos lèvres, Andrew ! Vous n'avez même pas hésité.

— Il n'y a pas de lois interdisant à un robot de dire un mensonge à un être humain, dit Andrew. A moins que ce mensonge ne puisse faire du mal, évidemment. Et je vous trouve vraiment bonne mine, Alvin.

— Pour quelqu'un de mon âge, vous voulez dire.

— Oui, pour quelqu'un de votre âge, devrais-je dire. Si vous insistez pour que je sois aussi précis. »

A la fin du dîner, Andrew eut droit aux habituels discours pompeux et emphatiques, expressions d'admiration et d'émerveillement devant ses nombreuses réalisations. Les orateurs se succédaient, et tous étaient lourds et ternes aux oreilles d'Andrew, même ceux qui, tout de même, réussissaient à mettre dans leurs paroles un peu d'esprit et d'élégance. Le style pouvait varier, le contenu restait le même. Andrew le connaissait par cœur, pour l'avoir trop entendu.

Et il y avait dans chaque discours un sens sous-jacent qui ne laissait pas de l'agacer : le sous-entendu condescendant que, pour un robot, il avait fait des prodiges, qu'il était presque miraculeux qu'un simple appareil mécanique tel que lui ait été capable d'avoir une pensée aussi créative et de transmuter ses pensées en réalisations aussi extraordinaires. C'était peut-être la vérité, mais c'était une vérité douloureuse à affronter pour Andrew, et il ne semblait pas y avoir moyen d'y échapper.

Magdescu prit la parole le dernier.

La soirée avait été très longue, et en se levant, il semblait pâle et fatigué. Mais Andrew, assis à côté de lui, le vit faire un effort intense pour se ressaisir, relever la tête, redresser les épaules et emplir ses poumons — ses poumons prothétiques des Laboratoires Andrew Martin — d'une longue inspiration.

« Mes amis, je ne vous ferai pas perdre votre temps en répétant ce que tout le monde a déjà dit ce soir. Nous savons tous ce qu'Andrew Martin a fait pour l'humanité. Beaucoup d'entre nous ont une expérience directe de ses travaux — car je sais que devant moi ce soir, il y a des dizaines de personnes qui ont dans leur corps des prothèses d'Andrew. Et je suis du nombre. Aussi, je voudrais simplement dire que je considère comme un grand privilège d'avoir travaillé avec Andrew Martin au commencement de la prothétologie — car j'ai joué un petit rôle dans le développement de ses appareils, aujourd'hui si essentiels à notre vie. Et je voudrais dire en particulier que, sans Andrew Martin, je ne serais pas ici ce soir. Sans lui et son extraordinaire travail, je serais mort depuis quinze ou vingt ans... comme beaucoup d'entre vous.

« Donc, mes amis, permettez-moi de porter un toast. Levez vos verres avec moi, et buvez une gorgée de cet excellent vin, en l'honneur

de cet individu remarquable qui a provoqué tant de changements dans la science médicale, et qui aujourd'hui atteint l'âge important et impressionnant de cent cinquante ans... mes amis, à Andrew Martin, le Robot Cent cinquanteaire ! »

Andrew n'avait jamais réussi à avoir le goût du vin ni même à comprendre ses mérites, mais grâce à la chambre de combustion, du moins avait-il la capacité physiologique d'en consommer t. Il le faisait parfois quand le contexte social semblait l'exiger. Aussi, quand Alvin Magdescu se tourna vers lui, les yeux brillants d'émotion, le visage rouge, le verre levé, Andrew leva son propre verre, et but une longue rasade du vin qu'il contenait.

Mais en réalité il ne sentait pas très joyeux. Les muscles de son visage avaient depuis longtemps été refaçonnés afin qu'il pût manifester toutes sortes d'émotions, mais tout au long de la soirée il avait gardé une expression passivement solennelle, et même en cet instant, le point d'orgue de la soirée, il ne put faire qu'un demi- sourire superficiel. Et même cela lui coûta. L'intention de Magdescu était bonne, mais ses paroles avaient fait mal à Andrew. Il n'avait pas envie d'être un Robot Cent cinquanteaire.

Ce fut la prothétologie qui emmena finalement Andrew hors de la Terre. Il n'avait jamais ressenti le besoin de voyager dans l'espace — ni, à vrai dire, de faire de grands voyages sur la Terre elle-même — mais la Terre n'était plus le centre premier de la civilisation humaine, et ce qui se faisait de nouveau et d'intéressant se passait en majorité dans les colonies spatiales, particulièrement sur la Lune, qui était devenue plus terrestre que la Terre sur tous les plans à part la gravité. Les villes souterraines qui au vingt et unième siècle n'étaient que de grossiers abris caveaux étaient aujourd'hui des cités opulentes, brillamment éclairées, avec une population dense en rapide augmentation.

Les citoyens de la Lune, comme partout les humains, avaient besoin de prothèses. Plus personne ne se contentait des soixante-dix ans traditionnels de vie, et quand des organes lâchaient, il était devenu courant et normal de les remplacer.

Mais si la faible gravité lunaire avait ses avantages pour les humains qui vivaient sous une contrainte gravitationnelle réduite, elle n'en créait pas moins mille problèmes pour les chirurgiens prothésistes. Des appareils conçus pour délivrer un flux régulier de sang, d'hormones, de liquide digestif ou de n'importe quelle autre substance vitale sous la gravité terrestre ne fonctionnaient plus de façon aussi sûre dans une attraction gravitationnelle six fois moindre. Il y avait également des problèmes de tension élastique, de durabilité, et des complications dues à des contre-réactions inattendues et indésirables.

Depuis des années, les prothétologues lunaires suppliaient Andrew de venir sur la Lune se rendre compte de visu des problèmes d'adaptation auxquels ils devaient faire face. Le service commercial d'U.S. Robots sur

la Lune le relançait sans cesse pour qu'il fasse le déplacement.

Par deux fois, on insinua qu'aux termes de l'accord de licence, Andrew devait y aller ; mais à cette suggestion — énoncée comme telle, et non comme un ordre — Andrew opposa un refus tellement glacial que la société n'essaya pas d'évoquer une troisième fois la question.

Mais les demandes d'aide des médecins lunaires affluaient toujours. Et toujours Andrew refusait — jusqu'au jour où, brusquement, il se prit à se demander : Pourquoi ne pas y aller ? Pourquoi est-ce si important de ne pas quitter la Terre ?

On avait manifestement besoin de lui là-haut. Personne ne lui ordonnait de s'y rendre — plus personne n'aurait osé, à cette époque — mais il ne pouvait néanmoins perdre de vue le fait qu'il avait été créé pour servir l'humanité, et il n'était nulle part écrit que son domaine de service s'arrêtait à la Terre. Qu'il en soit ainsi, se dit Andrew. Et dans l'heure, on transmit à la Lune son acceptation de la dernière invitation qu'il avait reçue.

Par une journée d'automne fraîche et bruineuse, Andrew gagna San Francisco en voleur, et là prit le métro jusqu'au grand spatioport ouest du distinct du Nevada. Il n'avait jamais pris le métro jusque-là. Au cours des cinquante dernières années, des foreuses nucléaires avaient percé un réseau d'énormes tunnels à travers les basses couches rocheuses du continent américain, et aujourd'hui des trains à grande vitesse qui se déplaçaient sans bruit sur des voies anti-inertie permettaient de voyager loin, vite et simplement, tandis que la surface retournait à l'état naturel. Andrew eut presque l'impression d'arriver au spatioport du Nevada avant que le train fût sorti du terminal de San Francisco.

Et enfin, direction l'espace... en route pour la Lune...

A chaque étape de l'embarquement, on le traita comme une pièce de porcelaine rare fine et extrêmement fragile. Agglutinés autour de lui, des grands pontes d'U.S. Robots l'assistèrent pour les détails de son inscription et de déclaration d'aptitude au vol.

Ils s'étonnèrent du peu de bagages qu'il emportait — un seul petit sac qui contenait quelques vêtements de rechange et quelques holocubes pour lire pendant le voyage — étant donné qu'il devait rester sur la Lune

entre trois mois et un an. Mais Andrew se contenta de hausser les épaules en disant qu'il n'avait jamais eu besoin de s'encombrer de beaucoup de choses en voyage. C'était exact; mais il faut dire qu'Andrew n'avait jamais fait non plus de déplacements de plus de quelques jours.

Il dut subir un processus sophistiqué de décontamination avant de monter à bord du vaisseau : quasiment une fumigation plus une stérilisation, en fait. « Les lunaires ont des règles très strictes, vous comprenez », lui dit un fonctionnaire du spatioport d'un ton d'excuse, alors qu'Andrew parcourait la longue liste d'opérations que devaient effectuer tous les passagers sur le départ. « Ils vivent complètement isolés de nos microbes terrestres, voyez-vous... alors ils ont l'impression qu'ils courraient un grand risque d'épidémie si on apportait quelque chose de la Terre que leur système immunitaire serait incapable d'affronter... »

Andrew ne vit pas la nécessité d'expliquer que son corps androïde n'était sujet à aucune infection due à des micro-organismes d'aucune sorte. Le fonctionnaire était sûrement au courant qu'Andrew était un robot — c'était écrit en toutes lettres sur ses papiers d'embarquement, avec son numéro de série et tout le bataclan. Il ne fallait pas être très intelligent pour comprendre que les robots, même les robots androïdes, avaient peu de risques d'être porteurs de maladies.

Mais l'homme à qui il avait affaire était un bureaucrate d'abord et avant tout, et son travail consistait à veiller à ce que tous ceux qui montaient à bord du vaisseau subissent complètement et convenablement les procédures de décontamination, que ces personnes soient ou non susceptibles d'être contaminées.

Andrew avait été assez souvent en contact avec cette variété d'humanité pour savoir qu'il perdrait son temps et sa salive à élever des objections. Aussi, avec patience et indulgence, il se soumit à toute la série absurde de traitements. Cela ne pouvait pas lui faire de mal et, en acceptant, il évitait d'interminables et monotones discussions bureaucratiques que son refus aurait probablement provoquées. Par ailleurs, il prenait une espèce de plaisir pervers à être traité comme tout le monde.

Enfin, il se retrouva à bord du vaisseau.

Un steward vint vérifier si Andrew était bien sanglé dans son harnais gravifique et lui remit une brochure — c'était la quatrième fois en deux jours qu'on la lui donnait — sur ce qu'il allait probablement ressentir au cours de son bref trajet.

La brochure était conçue pour rassurer. Il ressentirait une petite gêne durant les premiers instants d'accélération, lut-il, mais rien qu'il ne pourrait supporter. Une fois le vaisseau en vol, les mécanismes de contrôle de gravité seraient déclenchés pour compenser la gravité nulle sous laquelle naviguerait le vaisseau, si bien que les passagers ne seraient jamais exposés aux sensations de la chute libre (à moins qu'ils n'en aient envie, auquel cas ils étaient invités à se rendre au salon zéro-grav, dans le compartiment arrière). Au cours du voyage, la gravité artificielle du vaisseau serait réduite de façon régulière mais imperceptible, afin que, lorsque le vaisseau arriverait à destination, les passagers soient habitués à la faible gravité dans laquelle ils vivraient durant leur séjour dans les colonies lunaires. Et ainsi de suite, avec la marche à suivre pour les repas, les programmes de gymnastique et autres, le tout formant un flot tiède de renseignements apaisants.

Andrew supporta tout sans le moindre effort. Son corps avait été conçu pour résister à une gravité supérieure à celle de la Terre, non parce qu'il l'avait demandé, mais simplement parce qu'il avait été relativement facile pour les concepteurs, qui partaient de zéro, d'y intégrer toutes sortes de petites supériorités par rapport à la forme humaine naturelle. L'heure des repas et la façon de les prendre à bord du vaisseau, et ce qu'il pouvait y avoir au menu n'avait aucune importance pour lui. De même le programme de gymnastique. Andrew avait souvent pris un plaisir indéniable à se promener d'un pas vif sur la plage ou à marcher dans la forêt qui entourait sa propriété, mais son corps n'avait besoin d'aucun programme régulier d'exercice pour garder sa forme.

Aussi, le trajet devint pour lui une question de patience. Il s'attendait à avoir peu ou pas de problèmes d'adaptation aux voyages dans l'espace et n'en eut effectivement aucun. Le vaisseau s'éleva en douceur de son berceau ; il laissa rapidement l'atmosphère terrestre derrière lui, jaillit

sans heurt dans le néant noir de l'espace et suivit sa trajectoire routinière vers la Lune. Les voyages spatiaux avaient depuis longtemps dépassé le stade où ils étaient encore exaltants; même pour qui en faisait un pour la première fois, c'était aujourd'hui une affaire banale, ce que préféraient la plupart des gens.

Le seul aspect du voyage qu'Andrew trouva émouvant fut la vue qu'on avait de la fenêtre d'observation. Il sentit des frissons parcourir la céramique de sa colonne vertébrale; le sang se mit à courir plus vite dans ses artères en dacron; un picotement d'excitation se déclencha dans les cellules épidermiques synthétiques du bout de ses doigts.

Vue de l'espace, la Terre lui sembla extraordinairement belle: un disque bleu parfait tacheté de masses blanches nuageuses. Les contours des continents étaient étonnamment indistincts. Andrew s'attendait à les voir nettement tracés, comme sur un globe géographique; mais en réalité ils n'étaient que vaguement apparents, et c'étaient les tourbillons prodigieux des nuages atmosphériques sur l'immensité des mers qui donnaient à la Terre, vue de ce point avantageux, sa beauté. Il était également étrange et prodigieux de pouvoir ainsi contempler la face tout entière du monde — car le vaisseau était très vite sorti dans l'espace et la planète dont il s'éloignait était maintenant assez petite pour être vue dans son entier, balle bleue tournant sur elle-même qui s'amenuisait constamment sur l'arrière-plan de l'espace noir et piqueté d'étoiles.

Andrew sentit une puissante envie de graver une plaque qui représenterait ce qu'il voyait tandis qu'il contemplait la petite Terre qui se détachait sur ce fond gigantesque. Il pourrait se servir d'incrustations de bois sombres et de bois clairs, songea-t-il, pour rendre le contraste entre la mer et les dessins des nuages. Et Andrew sourit à cette idée; car c'était la première fois depuis des années qu'il pensait, ne fût-ce qu'un instant, à travailler le bois.

Et puis il y avait la Lune, d'un blanc lumineux, dont la face balafrée ne cessait de grandir. Sa beauté — d'un genre différent — émouvait aussi Andrew par sa nudité, sa simplicité, son immuabilité lourde et statique.

Tous les compagnons de voyage d'Andrew ne partageaient pas son

avis. « Que c'est laid ! » s'exclama une femme qui en était à son premier trajet lunaire « Quand je la regardais la nuit depuis la Terre et qu'elle était pleine, je me disais : " Qu'elle est belle, elle est merveilleusement romantique. " Et je me retrouve ici, je la vois de près et toutes ces marques, ces crevasses et ces taches, ça me fait frissonner d'horreur. Et puis elle a l'air tellement morte ! »

Vous frissonnez peut-être d'horreur en la voyant, songea Andrew en l'écoutant. Mais pas moi.

Pour lui, les marques de la Lune formaient une espèce d'inscription extraordinaire : les longues archives du temps, un interminable poème qu'il avait fallu des milliards d'années pour composer et dont l'immensité appelait l'admiration. Et la face blanche de la Lune ne lui semblait pas morte, mais pure, d'une magnifique austérité, d'une merveilleuse et froide majesté qui touchait presque au sacré.

Mais que sais-je de la beauté ? se demanda Andrew avec aigreur. Ou de ce qui peut être ou non sacré ? Je ne suis qu'un robot, après tout. Les perceptions esthétiques ou spirituelles que je peux m'imaginer avoir ne sont que des accidents de circuits positroniciues, involontaires, douteux, qu'il faut peut-être considérer comme des défauts de fabrication plutôt que comme une espèce de caractère inhérent particulier et méritoire.

Il se détourna du hublot et passa la plus grande partie du reste du trajet tranquillement harnaché en attendant d'arriver sur la Lune.

Trois employés du bureau lunaire d'U.S. Robots and Mechanical Men étaient au spatioport de Luna City pour accueillir Andrew quand il débarqua : deux hommes et une femme. Ils lui réservaient — une fois qu'il en eut terminé avec toutes les exaspérantes petites manoeuvres bureaucratiques d'arrivée et qu'on l'eut autorisé à descendre du vaisseau pour s'approcher du comité d'accueil — une des plus grandes surprises de sa longue existence.

Quand il les aperçut, ils lui faisaient des signes de la main. Andrew comprit qu'ils étaient là pour lui parce que la femme portait un écriteau dont les lettres aux couleurs vives disaient BIENVENUE A LUNA CITY, ANDREW MARTIN ! Mais ce à quoi il ne s'était pas attendu,

c'était que le plus jeune des deux hommes s'approche de lui, lui tende la main et lui dise avec un sourire chaleureux : « Nous sommes absolument ravis que vous ayez décidé de faire ce voyage, docteur Martin. »

Docteur Martin? Docteur Martin?

Les seuls doctorats qu'Andrew avait obtenus étaient honorifiques, et il n'aurait jamais osé se présenter comme le « docteur Martin ». Mais si l'employé d'U.S. Robots l'avait simplement appelé « monsieur Martin », c'eût déjà été plus qu'étonnant.

Personne sur Terre ne l'avait jamais appelé « docteur Martin » ni « monsieur Martin » ni rien d'autre qu'« Andrew », pas une seule fois, au cours de ses cent cinquante et quelques années d'existence.

C'était impensable. Dans les occasions formelles — quand il s'était présenté au tribunal, ou quand on lui remettait une distinction ou un diplôme honoraire —, on s'adressait habituellement à lui en disant « Andrew Martin », mais c'était le maximum en matière d'étiquette. Souvent, même lorsqu'il était l'invité d'honneur d'une réunion scientifique, de parfaits inconnus l'appelaient carrément « Andrew » et personne, pas même lui, ne trouvait cela anormal. Bien que la plupart des gens eussent tendance à appeler les robots par des surnoms basés sur leurs numéros de séries plutôt que par les numéros eux-mêmes, il était rare qu'un robot eût un nom de famille. Monsieur s'était amusé à l'appeler « Andrew Martin » — comme un membre de la famille — plutôt qu'« Andrew » tout court, et cette habitude avait survécu.

Mais de là à être appelé « docteur Martin »... même « monsieur Martin »...

« Quelque chose ne va pas, Monsieur? » demanda l'employé d'U.S. Robots à Andrew qui clignait des yeux de stupéfaction.

« Non, bien sûr que non. Sauf que... c'est seulement que... euh...

— Monsieur ? »

Etre appelé « Monsieur » comme cela ne facilitait pas les choses. Chaque fois, Andrew avait l'impression de recevoir une décharge électrique.

« Monsieur, qu'y a-t-il ? »

Inquiets, la mine soucieuse, ils se pressaient autour de lui.

Andrew demanda : « Vous êtes au courant que je suis un robot ?

— Eh bien... » Ils échangèrent des regards troublés. Ils avaient l'air complètement démontés. « Oui, Monsieur. Oui, nous sommes au courant.

— Et ça ne vous empêche pas de m'appeler " docteur Martin ou " Monsieur " ?

— Eh bien... non. Naturellement. Votre travail, Monsieur... vos réalisations extraordinaires... c'est une simple marque de respect... après tout, vous êtes Andrew Martin!

— Andrew Martin le robot, oui. Sur Terre, il n'est pas coutumier d'appeler les robots " docteur " Untel ni " monsieur " Untel ni " Monsieur " tout court. Je ne suis pas habitué à ça. Pour tout dire, ça ne m'est jamais arrivé. Ça ne se fait pas.

— Est-ce que ça vous froisse... Monsieur ? » demanda la femme, et tandis que ce dernier mot s'échappait de ses lèvres, elle eut l'air de regretter de ne pas pouvoir le ravalier.

« En fait, ça m'étonne. Ça m'étonne beaucoup. Sur Terre...

— Ah, mais nous ne sommes pas sur Terre, dit le plus âgé des deux hommes Ici, la société est différente. Il faut que vous le compreniez, docteur Martin. Nous sommes beaucoup plus détendus, beaucoup moins guindés que les gens de la Terre...

— Moins guindés ? Et c'est pour ça que vous appelez un robot " docteur " ? De la part de gens si peu guindés, je me serais attendu à ce qu'ils appellent un inconnu par son prénom, et au lieu de ça, vous me gratifiez d'un titre honorifique ronflant, titre que je n'ai jamais mérité et que je n'ai pas le droit de vous laisser utiliser, et... »

Ils commençaient à prendre l'air désolé. La femme dit : « Je crois comprendre. En fait, Monsieur — j'espère que vous ne m'en voulez pas si je vous appelle comme ça, Monsieur — la plupart du temps, nous nous appelons par nos prénoms — moi, c'est Sandra, et voici David, et Carlos — et en général nous appelons nous aussi nos robots par leurs surnoms, comme sur Terre. Mais vous êtes différent. Vous êtes le célèbre Andrew Martin, Monsieur. Vous êtes l'inventeur de la prothétologie, vous êtes le grand génie créateur qui a tant fait pour l'humanité. Même si entre nous,

nous ne faisons pas de cérémonie, il s'agit aujourd'hui d'une simple question de respect élémentaire, Monsieur, quand nous...

— Vous comprenez, il est très difficile pour nous de nous présenter devant vous en vous appelant " Andrew " comme ça, dit Carlos. Même si vous êtes en fait un... un... »

Il bredouilla et se tut.

« Un robot ? finit Andrew à sa place.

— Un robot, oui », dit Carlos d'une voix indistincte, sans regarder Andrew.

« D'ailleurs, dit David, vous ne ressemblez pas beaucoup à robot. Vous ne ressemblez pas du tout à un robot, en fait. Nous savons que vous en êtes un, bien sûr, mais... je veux dire... enfin... » et il rougit et détourna les yeux à son tour.

Les choses s'embrouillaient à nouveau. Ils semblaient condamnés à faire une bourde quoi qu'ils disent. Andrew était navré pour eux, mais aussi un peu agacé.

« Je vous en prie, dit-il, je ne ressemble peut-être pas beaucoup à un robot, mais j'en suis un depuis plus de cent cinquante ans et me considérer comme tel n'a rien de nouveau pour moi. Et là d'où je viens, on ne s'adresse aux robots que par leur surnom. Si j'ai bien compris, il semble que ce soit la coutume ici aussi — sauf en ce qui me concerne. Si vous avez trop de respect pour mes réalisations pour le faire sans gêne, alors je fais appel à cette absence de cérémonie dont vous me parliez. Nous sommes sur un monde frontière, alors soyons tous égaux. Si vous êtes Sandra, Carlos et David, je serai Andrew. Ça vous va ? »

Ils rayonnaient, à présent.

« Eh bien, présenté comme ça, Andrew... » dit Carlos, en tendant la main pour la deuxième fois.

Après cela, tout se passa sans heurt. Certains des employés d'U.S. Robots l'appelaient « Andrew », d'autres « docteur Martin », et d'autres encore naviguaient entre les deux un peu à l'estime.

Andrew s'y fit. Il s'aperçut que la culture lunaire était en effet rude et franche, avec beaucoup moins de tabous et de comportements sociaux enracinés que celle de la Terre. La frontière entre les humains et les

robots était encore distincte, mais Andrew, à cause de son corps androïde et de ses grandes réussites scientifiques, occupait une place ambiguë sur cette frontière, et dans la société décontractée de la Lune, il était manifestement possible aux gens avec qui il travaillait d'oublier pendant de longs moments que c'était un robot.

Quant aux robots lunaires, ils ne paraissaient pas s'apercevoir de ses origines robotiques. Ils le traitaient invariablement avec l'obséquiosité qui revenait aux humains. Pour eux, il était toujours « docteur Martin », avec force courbettes, salamalecs et démonstrations de servilité.

Les sentiments d'Andrew étaient mêlés à ce propos. En dépit de ce qu'il avait déclaré sur son habitude de se considérer comme un robot et d'être traité comme tel, il n'était pas tout à fait sûr que ce fût vrai.

D'un côté, être appelé « Monsieur » ou « Docteur » au lieu d'« Andrew » était un hommage rendu à l'excellence de ses appareils androïdes et à la qualité supérieure de son cerveau positronique. Depuis de longues années, son projet était de se transformer de telle façon qu'il passerait d'une identité purement robotique à la zone grise d'une identité proche de l'humain, et il y était manifestement parvenu.

Et pourtant... pourtant...

Quelle étrange impression cela faisait d'être apostrophé en termes si respectueux par des humains ! Mais en réalité, qu'il en était gêné ! Il s'y habitait, mais n'arrivait pas à se sentir tout à fait à l'aise.

Apparemment, ces sens ne parvenaient pas à conserver longtemps à l'esprit qu'il était un robot; mais c'était ce qu'il était — même si parfois il eût aimé feindre le contraire — et il lui semblait vaguement malhonnête d'être traité par eux comme un des leurs.

En fait, et Andrew le savait bien, c'était lui qui l'avait explicitement demandé. « Soyons tous égaux », avait-il dit à Sandra, Carlos et David au spatioport. Et ils avaient été d'accord.

Mais par la suite, il ne se passa guère de jour sans qu'il soit stupéfait de sa propre audace. Egaux ? Egaux ? Comment avait-il seulement osé suggérer une chose pareille ? Et l'énoncer comme une directive, pas moins — pratiquement comme un ordre ! Le dire d'une façon désinvolte, dégagée, comme un humain s'adressant à un autre humain.

Hypocrisie, se disait Andrew.

Orgueil.

Folie des grandeurs.

Oui. Oui. Oui. Il pouvait bien s'acheter un corps d'apparence humaine, il pouvait le remplir de prothèses qui accomplissaient nombre des fonctions d'un corps humain, qu'il en ait besoin ou non, il pouvait regarder les humains dans les yeux et leur parler effrontément comme s'il était leur égal... mais tout cela ne faisait pas de lui leur égal. Telle était la réalité et il ne pouvait pas la nier.

Aux yeux de la loi, il était un robot et le resterait, quel que soit le nombre d'améliorations qu'il subirait, aussi ingénieuses soient-elles. Il n'avait pas la citoyenneté d'où que ce fût. Il n'avait pas le droit de vote. Il ne pouvait occuper aucun poste administratif, même le plus insignifiant. Pratiquement, les seuls droits qu'il avait, malgré tout ce que les Charney avaient fait pour lui au cours des ans, étaient celui d'être son propre possesseur, celui de se déplacer librement sans être humilié par un humain qui aurait envie de le tourmenter, et celui d'exercer un métier en tant que société. Et aussi celui — telles qu'étaient les choses — de payer des impôts.

« Soyons égaux », avait-il dit, comme si le dire pouvait rendre la chose effective. Quelle sottise ! Quelle effronterie !

Mais cette humeur passa vite et ne réapparut que rarement. A part en de sombres moments où il se morigénait ainsi, Andrew apprécia son séjour sur la Lune, et ce fut une période particulièrement féconde sur le plan créatif.

La Lune était un endroit exaltant, intellectuellement stimulant. La civilisation de la Terre était mûre et rassise, tandis que la Lune était une nouvelle frontière, avec toute l'énergie sauvage que réveillait inévitablement ce genre de défi.

On sentait toujours comme une surexcitation dans les cités souterraines : elles étaient en expansion constante, et il était impossible de ne pas sentir les pulsations incessantes des foreuses à percussion qui creusaient tous les jours de nouvelles cavernes, permettant au bout de six mois de construire de nouvelles banlieues. L'allure était rapide et les gens

plus compétitifs et énergiques que ceux qu'Andrew connaissait sur Terre. Ici, de nouvelles et étonnantes techniques apparaissaient continuellement dans tous les domaines. Des idées nouvelles et radicales étaient proposées au début d'une semaine et devenaient lois à la fin de la suivante.

Un prothétologue expliqua à Andrew : « C'est génétique, Andrew. Tous ceux qui avaient de l'énergie sur Terre l'ont mise en action il y a maintenant longtemps, et nous voilà à la périphérie de la civilisation, nous inventons tout à mesure que nous avançons, tandis que ceux qui sont restés en arrière ont élevé une race faite pour rester en arrière et faire les choses de la façon la plus confortable et la moins imaginative possible. Désormais, à mon avis, l'avenir appartient à ceux d'entre nous qui vivent dans l'espace. La Terre finira par devenir un monde stagnant, un trou perdu.

— Vous le croyez vraiment ? demanda Andrew.

— Oui. Vraiment. »

Il se demanda ce qui allait advenir de lui, qui vivrait les décennies et les siècles à venir, si vraiment une telle décadence et un tel déclin devaient s'abattre sur le monde. Sa première réponse fut que, pour lui, cela ne ferait aucune différence que la Terre devienne un trou endormi où le mot progrès serait devenu obscène. Le progrès ne lui était plus nécessaire maintenant qu'il avait été modifié de la façon qu'il désirait le plus. Son corps était quasiment humain ; il avait sa propriété ; il avait son travail, dans lequel il avait atteint des sommets ; il vivrait comme il l'avait toujours fait, sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

Mais il évoquait aussi parfois avec un vague désir la possibilité de rester sur la Lune, ou même d'aller plus loin dans l'espace. Sur Terre, il était Andrew le robot, obligé de passer devant les tribunaux et de batailler chaque fois qu'il voulait obtenir un des droits ou des privilèges auxquels il pensait que son intelligence et ses contributions à la société lui donnaient droit. Alors qu'ici, où tout repartait de zéro, il était tout à fait concevable qu'il pût abandonner son identité de robot et se mêler à la population humaine sous le nom de docteur Andrew Martin.

Cette possibilité ne semblait gêner personne ici. Depuis qu'il avait

posé le pied sur la Lune, tout le monde l'invitait presque à franchir la barrière invisible qui séparait le robot de l'humain, s'il en avait envie.

C'était tentant.

C'était même très tentant.

Les mois devinrent des années — trois, en tout — et Andrew restait sur la Lune, travaillait avec les prothéologues lunaires, les aidait à réaliser les adaptations nécessaires pour que les organes artificiels des Laboratoires Andrew Martin puissent fonctionner avec une efficacité parfaite chez les humains vivant dans des conditions de gravité réduite.

C'était une gageure, car, si la faible gravité de l'environnement lunaire ne le dérangeait pas, les humains chez qui on avait installé des prothèses standard de type terrien ne s'en tiraient pas si facilement. Mais Andrew réussit à apporter pour chaque problème une modification efficace, et les difficultés disparurent une à une.

Parfois, sa propriété de la côte californienne manquait à Andrew — pas tant la grande demeure que les brouillards frais de l'été, les immenses cèdres, la plage rude, les rouleaux déferlants. Mais de plus en plus, il avait l'impression de s'être installé de façon définitive sur la Lune. Il y demeura une quatrième année, puis une cinquième.

Puis un jour, il alla visiter un dôme-bulle à la surface de la Lune, et vit la Terre dans toute sa merveilleuse beauté flottant dans le ciel — minuscule à cette distance, mais brillante, rayonnante, bijou bleu étincelant dans la nuit.

C'est chez moi, se dit-il brusquement. Le monde mère... la source de l'humanité...

Andrew se sentit attiré, appelé à rentrer. Au début, il ne comprit pas cette attraction. Elle lui paraissait totalement irrationnelle.

Puis tout s'illumina. Au fond, il avait fini son travail sur la Lune. Mais il lui en restait sur Terre.

La semaine suivante, Andrew retint une place sur un vaisseau régulier qui partait pour la Terre à la fin du mois. Puis il rappela la compagnie et s'arrangea pour réserver pour une date plus rapprochée.

Il revint sur une Terre douillette, ordinaire et tranquille par rapport à la vie trépidante de la colonie lunaire. Aucun changement d'importance

ne semblait s'être produit durant ses cinq années d'absence. Tandis que le vaisseau lunaire descendait, la Terre ressemblait aux yeux d'Andrew à un vaste parc paisible, moucheté çà et là des petits villages et des petites villes de la civilisation décentralisée du troisième millénaire.

Une des premières choses qu'Andrew fit fut de se rendre aux bureaux de Feingold et Charney pour annoncer son retour.

L'associé principal d'alors, Simon DeLong, se précipita hors de son bureau pour l'accueillir. Du temps de Paul Charney, DeLong n'était qu'un tout jeune clerc, sans expérience et effacé, mais c'était il y avait longtemps et c'était devenu un homme énergique et plein d'autorité dont l'ascension indisputée jusqu'au sommet du cabinet avait été inévitable. C'était un homme large d'épaules, aux traits lourds, et dont les cheveux noirs et épais étaient rasés par le milieu, dans le style « tonsure » qui était la dernière mode.

DeLong arborait une expression de surprise.

« Nous avons appris que vous reveniez, Andrew », dit-il - avec une imperceptible hésitation à la fin, comme s'il avait lui aussi failli un bref instant l'appeler « monsieur Martin » - « mais nous ne vous attendions pas avant la semaine prochaine.

— Je n'ai plus pu attendre », dit Andrew d'un ton brusque. Il était impatient d'aborder le sujet principal. « Simon, sur la Lune, j'étais responsable d'une équipe de vingt ou trente chercheurs humains. Je donnais des ordres et personne ne mettait en question mon autorité. Beaucoup m'appelaient " docteur Martin " et à tous égards on me traitait comme un individu digne du plus grand respect. Les robots lunaires s'adressaient à moi comme à un être humain. En pratique, j'étais un humain durant tout le temps de mon séjour sur la Lune. »

Une expression de prudence entra dans le regard de DeLong. Il n'avait visiblement aucune idée de ce à quoi Andrew voulait en venir, et il manifestait la circonspection de l'avocat qui ne comprend pas encore très bien quelle embarrassante direction prend un client important.

« Ça a dû être très curieux, Andrew, dit-il d'un ton plat, sans s'engager.

— Curieux, oui. Mais pas désagréable. Pas désagréable du tout,

Simon.

— Oui. Je m'en doute. C'est très intéressant, Andrew.

— Eh bien, dit Andrew sèchement, je suis de retour sur Terre et me voilà de nouveau un robot. Pas même un citoyen de seconde classe : pas citoyen du tout, Simon. Rien. Ça ne me plaît pas. Si on me traite en humain sur la Lune, pourquoi pas ici ? »

Sans se départir de sa prudence, DeLong dit : « Mais on vous traite en humain ici, mon cher Andrew ! Vous avez une belle propriété à votre nom. Vous êtes à la tête d'un grand laboratoire de recherche. Vous avez des revenus inimaginables, et personne ne met en doute votre droit à les percevoir. Quand vous venez chez Feingold et Charney, l'associé principal lui-même est à vos ordres, comme vous le voyez. Vous êtes depuis longtemps reconnu de facto comme un être humain, sur la Terre et sur la Lune, par les humains et par les robots. Que voulez-vous de plus ?

— Etre reconnu humain de facto ne suffit pas. Je veux non seulement être traité comme tel, mais aussi en avoir le statut et les droits. Je veux être reconnu humain de jure.

— Ah », dit DeLong. Il avait l'air extrêmement mal à l'aise. « Ah. Je vois.

— Vraiment, Simon ?

— Naturellement. Croyez-vous que je ne connaisse pas toutes les arcanes de l'histoire d'Andrew Martin ? Il y a des années, Paul Charney a passé des heures à consulter vos dossiers avec moi, à me montrer chaque étape de votre évolution, en commençant par le robot métallique de la série... NDR, c'est bien ça ?... que vous étiez, jusqu'à votre transfert dans votre identité androïde. Et bien entendu, j'ai été tenu informé de chaque amélioration de votre présent corps, ainsi que des détails de votre évolution légale autant que physique — l'acquisition de votre liberté, et des droits qui ont suivi. Il faudrait que je sois idiot, Andrew, pour ne pas comprendre que votre but depuis le début est de devenir un être humain.

— Peut-être pas depuis le début, Simon. Je crois que pendant longtemps, je me suis satisfait d'être simplement un robot supérieur — période pendant laquelle je refusais, même intimement, de reconnaître

toutes les capacités de mon cerveau. Mais ce n'est plus le cas. Je suis l'égal de n'importe quel humain sur n'importe quel plan, et supérieur à la plupart. Je veux avoir le statut légal intégral auquel j'ai droit.

— Droit ?

— Oui, droit. »

DeLong pinça les lèvres, joua nerveusement avec le lobe d'une de ses oreilles, passa sa main sur le milieu de son crâne, là où une bande de cheveux noirs et épais avait été rasée.

« Droit, répéta-t-il, au bout d'un moment. Il s'agit là d'une tout autre affaire, Andrew. Il faut affronter le fait indéniable qu'aussi humain vous puissiez être par l'intelligence, les capacités et même l'aspect, il n'en reste pas moins que vous n'êtes pas un être humain.

— En quel sens? demanda Andrew. J'ai l'apparence d'un être humain et des organes équivalents à certains de ceux que possède un humain auquel on a greffé des prothèses. J'ai les capacités mentales d'un humain — d'un humain supérieurement intelligent. J'ai autant contribué à la culture humaine dans les domaines artistique, littéraire et scientifique que n'importe quel humain aujourd'hui vivant. Que peut-on demander de plus ? »

DeLong rougit.

« Pardonnez-moi, Andrew : mais je dois vous rappeler que vous ne faites pas partie du patrimoine génétique humain. Vous lui êtes complètement extérieur. Vous ressemblez à un être humain, mais en réalité vous êtes quelque chose d'autre, quelque chose... d'artificiel.

— D'accord, Simon. Et les gens qui se promènent le corps bourré de prothèses ? Prothèses qu'entre parenthèses, j'ai inventées pour eux? Ces gens-là ne sont-ils pas artificiels, au moins en partie ?

— En partie, oui.

— Eh bien, moi, je suis en partie humain. »

Les yeux de DeLong étincelèrent.

« Quelle partie, Andrew ?

— », dit Andrew. Il indiqua sa tête. « Et celle-ci. » Il se tapota la poitrine. « Mon esprit. Mon cœur. Je suis peut-être artificiel, étranger, non humain selon votre stricte définition génétique. Mais je suis humain

par tous les côtés importants. Et je peux être légalement reconnu tel. Autrefois, alors qu'il y avait une centaine de pays distincts sur Terre et que chacun avait ses lois propres et complexes définissant la citoyenneté, il était malgré tout loisible à un Français de devenir anglais ou à un Japonais de devenir brésilien, simplement en passant par tout un ensemble de procédures légales. Le Japonais n'avait rien de génétiquement brésilien, mais ça ne l'empêchait pas de devenir brésilien, une fois que la loi l'avait reconnu tel. La même chose peut m'être appliquée. Je peux être naturalisé humain, comme les gens étaient autrefois naturalisés citoyens de pays qui n'étaient pas le leur.

— Vous avez beaucoup réfléchi à tout ça, n'est-ce pas, Andrew ?

— Oui, en effet.

— C'est très ingénieux. Très, très ingénieux. Se faire naturaliser humain !... Et qu'en est-il des Trois Lois, dans ce cas ?

— Eh bien ?

— Elles sont inséparables de votre cerveau positronique. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'elles vous placent dans une position de soumission permanente aux humains à laquelle il est au-delà du pouvoir d'aucune cour de remédier. On ne peut pas les effacer, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Donc elles seront toujours là, n'est-ce pas ? Et elles vous obligeront toujours à obéir aux humains, à sacrifier votre vie pour eux s'il le faut, à vous empêcher de leur faire mal en aucune façon. Vous arriverez peut-être, je ne sais comment, à vous faire déclarer humain, mais vous serez quand même gouverné par des règles de fonctionnement inhérentes auxquelles aucun humain n'a jamais été soumis. »

Andrew hocha la tête.

« Et les Japonais qui devenaient brésiliens avaient toujours une peau de couleur japonaise, des yeux du type japonais et toutes sortes de caractéristiques raciales particulières aux peuples orientaux et que n'ont pas les habitants descendant d'Européens du Brésil. Mais malgré cela, c'étaient des Brésiliens aux yeux de la loi brésilienne. Et aux yeux de la loi humaine, je serai humain, même si je porte en moi la structure des Trois Lois. .

— Mais on peut juger que la présence même de cette structure dans votre cerveau vous disqualifie pour...

— Non, dit Andrew. Pourquoi serait-ce le cas ? La Première Loi dit simplement que je ne dois pas faire de mal à un humain ni, restant passif, le laisser exposé au danger. N'êtes-vous pas lié par la même restriction ? Vous ou toute personne civilisée ? La seule différence, c'est que je n'ai pas d'autre choix que d'obéir à la loi, tandis que certains humains peuvent décider d'adopter un comportement non civilisé, s'ils sont prêts à courir le risque d'être poursuivis. Quant à la Deuxième Loi, elle m'oblige à obéir aux humains, en effet. Mais eux ne sont pas obligés de me donner des ordres, et si j'obtiens le plein statut d'humain, on pourrait considérer comme un manque de politesse de me mettre dans une position où, à cause de mon caractère inné, je serais forcé de faire quelque chose contre ma volonté. Ce serait profiter de mon handicap, pourrait-on dire. Le fait que j'aie effectivement un handicap ne compte pas. Quantité d'humains sont handicapés et personne n'irait prétendre qu'ils ne sont pas humains. Et quant à la Troisième Loi, qui m'empêche d'agir de façon autodestructrice, j'aurais peine à dire que c'est un lourd fardeau pour quelqu'un de normal. Vous voyez donc, Simon...

— Oui. Oui, Andrew, je vois. » DeLong riait maintenant dans sa barbe. « Très bien. Vous m'avez battu, je me rends. Vous êtes aussi humain qu'on peut l'être : vous méritez qu'on vous le confirme d'une façon légale.

— Dans ce cas, si Feingold et Charney veut bien mettre en route la procédure de...

— Pas si vite, je vous prie, Andrew. Vous me soumettez une demande d'importance. Les préjugés humains n'ont pas entièrement disparu, vous savez. Si nous tentons de vous faire déclarer humain, nous allons soulever une opposition formidable.

— Je m'y attends. Mais nous avons vaincu des oppositions formidables à l'époque où George Charney, puis son fils Paul ont gagné ma liberté.

— En effet. L'ennui, c'est que cette fois, il va falloir nous présenter devant l'Assemblée Mondiale, et non plus Régionale, pour faire voter

une loi vous définissant comme humain. Franchement, je ne suis pas très optimiste.

— Je vous paie pour être optimiste.

— Oui. Oui, bien sûr, Andrew.

— Bien. Donc, nous sommes d'accord qu'on peut y arriver. La seule question, c'est comment. Par où croyez-vous que nous devons commencer ? »

Après une imperceptible hésitation, DeLong dit : « Ce serait un bon point de départ si vous aviez une conversation avec un membre influent de l'Assemblée.

— Lequel, en particulier ?

— Le Président du Comité des Sciences et de la Technologie, peut-être.

— Excellente idée. Pouvez-vous m'arranger un rendez-vous tout de suite, Simon ?

— Si vous voulez. Mais vous n'avez guère besoin que je vous serve d'intermédiaire, Andrew. Quelqu'un d'aussi connu et d'aussi révérend que vous peut aisément...

— Non. Arrangez ce rendez-vous, vous. (Andrew ne s'aperçut même pas qu'il donnait un ordre direct à un humain. Il avait pris cette habitude sur la Lune.) Je veux qu'il sache que j'ai le soutien absolu du cabinet Feingold et Charney.

— Eh bien...

— Absolu, Simon. Depuis cent soixante-treize ans, je contribue grandement de diverses façons à votre cabinet. Je pourrais presque dire qu'il n'existerait pas sous sa forme présente sans tout le travail que je lui ai procuré. Je lui ai procuré ce travail parce que dans le temps certains membres du cabinet ont parfaitement servi mes intérêts, et que je me sentais obligé de leur rendre la pareille. Mais aujourd'hui, je n'ai plus aucune obligation envers Feingold et Charney. Ce serait plutôt le contraire, et je viens récupérer ma créance.

— Je ferai tout ce que je pourrai », dit DeLong.

Le président du Comité des Sciences et de la Technologie de l'Assemblée Mondiale était originaire de la région est-asiatique et c'était une femme • une petite femme, délicatement bâtie, presque elfique qui n'était très probablement pas aussi fragile qu'elle le paraissait. Elle s'appelait Chee Li-Hsing et ses vêtements transparents (qui ne dissimulaient ce qu'elle voulait dissimuler que par de simples effets de miroitement) lui donnaient l'air de n'être rien d'autre qu'un élégant petit bibelot enveloppé de plastique. Au milieu de la splendeur de son immense bureau au plafond surélevé, situé au quatre-vingt-troisième étage de la magnifique tour de verre émeraude qui abritait le siège new-yorkais de l'Assemblée Législative Mondiale, elle semblait minuscule, presque insignifiante. Mais elle irradiait la compétence, l'efficacité et l'énergie.

« Je comprends votre désir d'avoir les pleins droits humains, dit-elle. Comme vous le savez peut-être, certaines époques de l'histoire ont vu des pans entiers de la population humaine privés de leurs droits, et se battre avec acharnement — et avec succès, au bout du compte — pour les reconquérir. Mais ces gens ont grandement souffert sous telle ou telle tyrannie avant de gagner leur liberté. Vous, en revanche, avez joui d'une existence réussie et gratifiante faite de réussites et de gratifications continues. J'imagine que vous êtes quelqu'un que beaucoup envient. Alors, dites-moi, je vous prie, quels droits vous voulez que vous n'avez pas déjà ?

— Rien de plus compliqué que le droit à la vie, répondit Andrew.

On peut démanteler un robot à tout moment.

— On peut exécuter un humain à tout moment.

— Et à combien de temps,, je vous le demande, remonte la dernière exécution ?

— Eh bien... » Li-Hsing haussa les épaules. « Naturellement, la peine capitale n'a plus cours dans notre civilisation, et ce depuis longtemps. Mais on ne peut nier qu'elle ait été très largement employée au cours de l'histoire. Et il n'y a pas de raison essentielle pour qu'elle ne soit pas rétablie l'année prochaine, si les citoyens et l'Assemblée le jugent bon.

— Très bien. Recommencez quand vous voudrez à vous couper mutuellement la tête, ou à vous flanquer des décharges mortelles d'électricité, ou je ne sais quoi, si ça vous chante. Mais le fait demeure qu'on n'a pas mis légalement à mort d'homme depuis si longtemps que personne ne se rappelle à quand remonte la dernière fois, et que je n'ai entendu parler d'absolument aucun projet de reprendre ce genre d'exécutions. Tandis qu'aujourd'hui — tout de suite, là, maintenant — on pourrait mettre fin à mes jours sur un mot de quelqu'un ayant un peu d'autorité. Pas de procès. Pas de procédure d'appel. Vous- même, vous pourriez sonner vos gardes et leur dire : " Ce robot m'a contrariée. Emmenez-le et démontez-le. " Et ils m'emmenaient et me démonteraient, comme ça.

— Impossible !

— Je vous assure que ce serait parfaitement légal.

— Mais vous êtes directeur d'une grande firme... vous avez des biens, de la fortune, une excellente réputation...

— Peut-être qu'après ma disparition, ma firme pourrait poursuivre l'Assemblée pour la perte de mes services. Mais je serais quand même hors d'usage, n'est-ce pas ? Les seules lois qui protègent les robots sont celles sur la propriété. Si vous détruisez le robot de quelqu'un sans motif, cette personne peut vous réclamer des dommages, obtenir le remboursement du robot et peut-être aussi une sanction juridique. Bravo. C'est parfait, si vous êtes l'humain qui a subi le dommage. Mais si vous êtes le robot qui s'est trouvé détruit, là, le procès ne vous ramène pas à la

vie, n'est-ce pas ? N'est-ce pas, madame la Présidente ?

— Ce n'est qu'une réduction à l'absurde, purement et simplement. Personne ne veut vous... démonter. Vous détruire.

— Peut-être. Mais quelle protection légale ai-je contre cette éventualité ?

— Je répète : c'est une réduction à l'absurde. Vous avez près de deux cents ans, m'a-t-on dit. Dites-moi : combien de fois au cours de ce temps considérable avez- vous été en danger de... destruction ?

— Une fois, à vrai dire. On m'a porté secours. Mais l'ordre de me démanteler avait été donné.

— J'ai du mal à le croire, dit Chee Li-Hsing.

— C'était il y a longtemps. J'avais alors encore un corps métallique, et je venais d'obtenir ma liberté.

— Voilà. Mon point de vue est démontré. Plus personne n'oserait porter la main sur vous aujourd'hui !

— Mais la loi ne me protège pas plus aujourd'hui qu'alors. Je reste un robot à ses yeux. Et si quelqu'un décidait de me faire démonter, je n'aurais aucun recours... » Andrew s'interrompt au milieu de sa phrase. Ce raisonnement était trop tiré par les cheveux et ne le menait nulle part. « Très bien. Peut-être que personne n'essaiera de me faire du mal. Mais néanmoins...- néanmoins... » Andrew tenta de toutes ses forces de ne laisser paraître aucun signe de supplication, mais ses expressions humaines et le ton de sa voix, si habilement conçus, le trahirent. Et il finit par s'abandonner complètement. « Voilà ce à quoi tout se ramène : j'ai très envie d'être un homme. Durant six générations d'êtres humains, j'en ai eu de plus en plus envie, à mesure que m'apparaissaient toutes les possibilités et tout le spectre de mon esprit, et aujourd'hui, ce besoin devient irrépressible. Je ne supporte plus de me considérer comme un robot — ni que d'autres me considèrent ainsi. »

La petite Chee Li-Hsing regarda Andrew avec des yeux noirs pleins de compréhension.

« C'est donc ça, dit-elle. C'est aussi simple que ça. — Simple ?

— Le désir d'appartenir à la race humaine. Une envie puissante — aussi irrationnelle soit-elle. C'est très humain de votre part d'avoir de tels

sentiments, Andrew.

— Merci. » Il n'arrivait pas à savoir si elle avait voulu se montrer condescendante. Il espérait que non.

Li-Hsing dit : « Eh bien, je peux présenter votre cas à l'Assemblée. Et je suppose que l'Assemblée peut voter une loi vous déclarant humain. Si elle le voulait, elle aurait le pouvoir de voter une loi déclarant qu'une statue de pierre doit être définie comme humaine. Mais la statue resterait quand même une statue. Et vous...

— Non. Ce n'est pas la même chose. Une statue est un objet de pierre inanimé, alors que moi... moi...

— Bien entendu. Ce n'est pas la même chose. Je comprends bien. Mais les membres de l'Assemblée risquent de ne pas voir les choses comme moi. Ils ne voteront pas de loi faisant des statues des êtres vivants, et je doute fort également qu'ils acceptent de voter une loi faisant d'un robot un humain, quelle que soit mon éloquence. Ils sont aussi humains que le reste de la population et je n'ai guère besoin de vous dire qu'il existe certains éléments de suspicion et de préjugé contre les robots, qui subsistent depuis l'apparition des premiers robots.

— Et qui existent encore aujourd'hui ?

— Encore aujourd'hui. Comme vous le savez certainement. Aussi, l'Assemblée renâclera à agir dans le sens que vous voulez. Nous sommes tous prêts à concéder que vous avez mérité plusieurs fois le grand prix de l'humanité, et cependant nous aurions tous peur des conséquences d'un précédent indésirable.

— Indésirable ? s'écria Andrew, avec une note d'exaspération qu'il ne put retenir. Pourquoi, indésirable ? Si je suis un bienfaiteur de l'humanité si extraordinaire...

— Oui. Mais vous êtes un robot. J'entends d'ici le tollé que ça soulèverait : " Qu'on donne le statut d'homme à un robot, et ils le voudront tous, et alors qu'est-ce qui va arriver à... "

— Non, dit Andrew. Ça ne se passera pas comme ça. Je me suis adressé à la justice des années avant votre naissance, on m'a déclaré libre, et ça a soulevé le même tollé. Nous avons réussi à l'éteindre. Et je suis toujours le seul robot libre du monde. Aucun autre robot n'a

demandé à être libre, et encore moins n'a obtenu ce statut. Et aucun ne le fera jamais. Je suis unique, madame la Présidente. Je suis le seul robot de mon type, et vous pouvez être tout à fait tranquille qu'il n'y en aura pas d'autre. Si vous ne me croyez pas, demandez au président d'U.S. Robots and Mechanical Men, il vous dira qu'ils ne laisseront plus jamais construire de robots aussi intelligents, aussi pénibles, aussi embarrassants que je le suis devenu.

— " Jamais ", ça fait beaucoup de temps, Andrew. A moins que vous ne préféreriez que je vous appelle " monsieur Martin " ? Je le ferais, vous savez. Je vous donnerai avec joie une accolade en tant qu'humain. Mais vous verrez que les membres de l'Assemblée, pour la plupart, n'accepteront pas d'établir un précédent aussi révolutionnaire, même si vous apportez des garanties en béton que vous êtes unique et qu'en conséquence ça ne constituera pas un précédent. Monsieur Martin, vous avez toute ma sympathie. Mais je ne peux pas vous donner de véritable espoir.

— Non ? Rien du tout ? »

Chee Li-Hsing se rencogna et son front se plissa de rides profondes.

« Tout ce que je peux vous donner, monsieur Martin, c'est un avertissement amical. Rendez-vous compte que vous vous mettez en grand danger en faisant cette demande. En effet, si le débat devient trop passionné, il risque fort de faire naître un sentiment, à la fois dans l'Assemblée et certainement à l'extérieur, en faveur de ce fameux démantèlement dont vous parliez. Un robot avec votre extraordinaire niveau de connaissance et de talent pourrait aisément être considéré comme une menace extrême, monsieur Martin. Se débarrasser de vous pourrait faire disparaître cette menace et constituer le moyen le plus simple de résoudre le difficile dilemme politique que vous aurez imposé à mes collègues. Réfléchissez à ça, je vous en prie, avant de décider de vous lancer. »

Andrew dit : « Et personne ne se rappellera-t-il que la découverte de la technique prothétologique, qui permet aux membres de l'Assemblée de garder leurs sièges décennie après décennie alors qu'ils devraient normalement se rapprocher de la tombe, me revient presque entièrement

?

— Ça va peut-être vous paraître cruel de ma part, mais non. Ou s'ils se le rappellent, ils le retiendront contre vous plutôt qu'en votre faveur. Connaissez-vous le vieux proverbe : Oignez vilain, il vous poindra " ? »

Andrew haussa les épaules et secoua négativement la tête.

« Cette phrase n'a aucun sens pour moi.

— Je m'en doute. Vous n'êtes pas encore complètement fait à nos petites absurdités, n'est-ce pas ? Mais ce que ça veut dire, essentiellement, c'est que nous nous en prenons souvent à ceux qui sont bons pour nous... Non, n'essayez pas de discuter. Nous sommes comme ça, c'est tout.

— Très bien. Et en quoi cela s'applique-t-il à moi ?

— On dira peut-être que vous avez inventé la prothétologie principalement pour vos propres besoins. On soulèvera l'argument que cette science faisait simplement partie d'une campagne visant à robotiser les humains, ou à humanifier les robots, et que, quel que soit le cas, c'est quelque chose de mauvais et de vicieux.

— Non, dit Andrew. Je suis incapable de comprendre ce genre de raisonnement.

— Non, bien sûr. Parce que fondamentalement vous êtes une créature logique contrôlée par ses circuits positroniques. Et il n'existe aucun perfectionnement, j'imagine, qui puisse rendre votre façon de penser aussi erratique que la nôtre l'est parfois. Les véritables abîmes de l'irrationalité sont hors de votre portée — ne prenez pas ça pour une critique de ce que vous êtes, mais simplement pour une description de la réalité. Vous êtes très humain par la plupart des côtés essentiels, monsieur Martin, mais vous êtes incapable, je le crains, d'imaginer à quel point les humains peuvent s'éloigner de la logique quand ils croient que leurs intérêts sont en jeu.

— Mais si leurs intérêts sont en jeu, dit Andrew, je penserais plutôt qu'ils essaieraient d'être aussi logiques que possible, afin de pouvoir...

— Non. Je vous en prie. Je n'ai aucun moyen de vous faire comprendre ça comme il faut. Je ne peux que vous demander d'accepter ce que je dis comme réel. De me croire sur parole, si ce concept a un

sens quelconque pour vous... Vous n'avez jamais fait l'objet d'une campagne de haine politique, monsieur Martin ?

— Je ne crois pas.

— Vous le sauriez. Eh bien, ça sera le cas. Si vous persistez à vouloir être déclaré humain, vous serez l'objet d'une campagne de dénigrement à laquelle ni vous ni moi n'attacherions foi, mais dont des millions de gens croiront chaque mot. Monsieur Martin, écoutez mon conseil : acceptez votre vie telle qu'elle est aujourd'hui. Vous lancer dans ce que vous voulez entreprendre serait de la folie pure.

— C'est ce que vous pensez ?

— Oui. C'est ce que je pense. » Et Chee Li-Hsing se leva de derrière son bureau, s'approcha de la fenêtre et s'y tint, le dos tourné à Andrew. Un flot de lumière se déversait de l'ouverture, sur laquelle sa silhouette se découpait avec précision. De son siège, Andrew voyait le corps nu enveloppé dans le plastique miroitant presque comme celui d'un enfant... ou d'une poupée.

Il regarda quelques instants Li-Hsing sans rien dire.

Puis : « Si je décide de me battre pour mon humanité malgré tout ce que vous avez dit, serez-vous de mon côté ? »

Elle continua à regarder par la fenêtre. Andrew observa ses longs cheveux noirs et luisants, ses épaules frêles, ses bras délicats. Elle ressemblait beaucoup à une poupée, songea-t-il. Et pourtant, il savait maintenant qu'en dehors de son aspect, la présidente du Comité pour les Sciences et la Technologie de l'Assemblée Législative Mondiale n'avait rien d'une poupée. Sous cette surface fragile, il y avait une vraie force.

Au bout d'un moment, elle dit : « Oui, je vous soutiendrai... »

— Merci.

— ... dans la mesure où ce me sera possible, poursuivit Li-Hsing doucement. Mais vous devez comprendre que si, à un moment ou à un autre, ma prise de position en votre faveur devait menacer sérieusement ma carrière politique, je pourrais vous laisser tomber, étant donné que cette question n'est pas à la racine de mes convictions. J'essaie de vous dire, monsieur Martin, que je suis de tout coeur avec vous, que votre condition m'attriste, mais que je n'ai pas l'intention de saborder mon

avenir politique pour vous. J'essaie d'être aussi honnête avec vous que possible.

— Je vous en suis reconnaissant, et je ne peux pas vous en demander plus.

— Et avez-vous vraiment l'intention de vous battre ? demanda-t-elle.

— Oui. Oui. Je me battraï jusqu'au bout, quelles qu'en soient les conséquences. Et je compte sur votre aide... mais seulement aussi longtemps que vous pourrez me l'apporter. »

Il n'y eut pas d'affrontement direct. Andrew avait donné à Simon DeLong la clé de la stratégie à suivre, et il était d'accord avec la tactique à employer; mais après réflexion, DeLong émit son opinion professionnelle : la campagne suivrait des chemins détournés et serait lente. DeLong conseillait la patience.

« J'en ai plus qu'il ne faut », marmonna sombrement Andrew.

Le cabinet Feingold et Charney s'engagea alors dans une campagne visant à restreindre l'aire de combat.

Un certain Roger Hennessey de San Francisco, à qui on avait greffé un coeur artificiel Martin sept ans plus tôt, fournissait un service de robots d'entretien chez Feingold et Charney aux termes d'un contrat qui datait de l'époque de Paul Charney. Abruptement, Feingold et Charney cessa de payer les factures de Hennessey. Le contrat était intéressant et remontait à des années, aussi pendant un temps Hennessey ne dit rien. Mais quand les factures impayées se furent amoncelées pendant cinq mois, Hennessey trouva une occasion de s'arrêter chez Feingold et Charney pour bavarder avec Simon DeLong.

« Je suis persuadé que vous n'êtes pas au courant, Simon, mais j'ai l'impression que quelque chose ne va pas dans votre comptabilité. Voilà : depuis décembre, mes factures ne sont pas payées, on arrive en juin et...

— Oui. Je sais.

— ... ça ne ressemble pas à Feingold et Charney de laisser une dette durer si... » Hennessey s'interrompt en clignant des yeux. « Qu'est-ce que vous avez dit ? Vous savez, Simon ?

— Oui. En fait, c'est sur mon ordre que cette dette reste impayée. »

Clignant toujours des yeux de stupéfaction, Hennessey dit : « Je dois

commencer à mal entendre. Ou alors, c'est vous qui perdez la boule, Simon. Vous avez vraiment dit que vous retenez le paiement de ces factures exprès ?

— En effet.

— Mais bon Dieu, pourquoi ?

— Parce que nous ne voulons plus vous payer.

— Comment ça, vous ne voulez plus me payer? Vous savez depuis combien d'années mes robots nettoient ces bureaux, Simon ? Depuis tout ce temps, est-ce que vous avez eu la moindre raison de vous plaindre de la qualité du travail ?

— Jamais. Et nous avons l'intention de continuer à utiliser vos services comme avant. Mais nous ne vous paierons plus, Roger. »

Hennessey, les yeux écarquillés, se gratta la tête.

« Vous devez avoir complètement perdu les pédales, pour me sortir un truc aussi givré avec autant de sérieux. Vous savez bien que tout ça, c'est des blagues, alors pourquoi vous me racontez ça ? Qu'est-ce qui vous arrive, mon vieux ? Qu'est-ce que c'est que ce radotage, bon sang de bonsoir ? »

DeLong sourit.

« Il y a une très bonne raison à tout ça.

— Et laquelle, si je peux me permettre ?

— Nous ne paierons plus, dit DeLong, parce que nous n'y sommes pas obligés. Nous avons estimé que le contrat qui vous lie à nous est invalide, et désormais vos robots travailleront pour nous gratuitement, pour autant qu'ils continuent à travailler ici. Voilà tout, Roger. Si ça ne vous plaît pas, faites-nous un procès.

— Quoi ? Comment ? s'écria Hennessey en bredouillant. Ça devient de plus en plus dingue ! Travailler gratuitement ? Des factures non payées ? Mais vous êtes des juristes, bon sang ! Comment est-ce que vous pouvez sortir des trucs aussi tordus ? Mon contrat, invalide ? Mais nom de Dieu, pourquoi ?

— Parce que vous êtes un robot, Roger. Il n'existe qu'un seul robot au monde qui ait le droit de signer un contrat, et il s'appelle Andrew Martin. Vous autres, qui n'êtes pas des robots libres, n'avez pas le droit

de faire valoir... »

Hennessey vira au rouge vif et se leva de son siège.

« Attendez une seconde, espèce de dingue ! Attendez ! qu'est-ce que vous racontez ? Un robot ? Moi ? Alors, ce coup-ci, je suis sûr que vous pédalez dans le yaourt ! » Hennessey déchira sa ceinture gilette chamarrée et dévoila sa poitrine rose et poilue. « Ça ressemble à une poitrine de robot, ça ? Hein ? Hein ? » Hennessey pinça entre ses doigts sa chair abondante. « C'est de la viande de robot, ça, Simon ? Nom de Dieu, je ne comprends rien à cette histoire, mais je vais vous dire, si vous croyez que vous pouvez vous foutre de moi pour votre petit plaisir pervers, je vais vous faire un procès, moi, ça ne va pas faire un pli ! Je vais vous en faire baver, moi, des ronds de chapeau carrés, et je ferai tout pour... »

DeLong riait.

Hennessey s'interrompit son flot de menaces et demanda d'un ton glacial : « Qu'est-ce qu'il y a de si marrant, Simon ?

— Désolé. Je ne devrais pas rire. Je vous dois mes plus plates excuses pour avoir laissé durer tout ça si longtemps.

— Je le crois aussi. Je ne m'attends pas que les avocats aient un grand sens de l'humour, mais ce genre de blagues idiotes...

— Mais ce n'est pas une blague. Nous allons vraiment refuser de vous payer, Roger. Nous voulons vraiment que vous nous fassiez un procès. Notre argument sera vraiment que vous êtes un robot, et qu'en conséquence nous avons parfaitement le droit de faire un pied de nez collectif à votre contrat avec nous. Et nous défendrons notre position avec toute notre compétence.

— Tiens donc.

— Mais nous avons le profond espoir, et l'intention aussi, continua DeLong, de perdre le procès. Et alors, non seulement nous vous paierons les factures en retard, qui seront placées en retenue de garantie pour vos intérêts à échoir, mais nous paierons aussi tous vos débours juridiques, et je peux vous dire, à titre strictement confidentiel, que vous toucherez une prime substantielle en plus en compensation des difficultés éventuelles que cette affaire pourrait vous causer. Une prime très substantielle. »

Hennessey rajusta sa ceinture et se rassit. Il cligna encore un peu des yeux et secoua la tête. Il scruta longtemps DeLong sans rien dire.

Puis d'une voix calme : « Je suis franchement désolé de tous vos problèmes, Simon. Donc, vous avez vraiment perdu la boule. Quelle tristesse !

— Pas du tout. Je suis plus normal que jamais.

— Ah. Vous croyez ?

— Absolument.

— Dans ce cas, voyez-vous un inconvénient à m'expliquer ce qui se passe ?

— Je crains qu'il ne soit malvenu de vous le dévoiler avant le procès. Mais je peux vous dire, Roger, que nous avons une excellente raison pour tout cela, que vous comprendrez quand le temps sera venu, et j'espère que vous coopérerez avec nous même si vous êtes dans le noir, si je puis dire, eu égard à notre vieille relation. Nous avons besoin que vous entriez dans notre jeu, Roger, et après, nous prendrons soin de vous comme il faut. »

Hennessey hocha la tête. Il avait l'air un peu soulagé.

« Donc, il s'agit d'une espèce de manoeuvre ?

— On peut appeler ça comme ça, je suppose.

— Mais vous ne voulez pas me dire de quoi il s'agit exactement ?

— Non. Pas tout de suite. Nous aurions trop l'impression de monter une conspiration avec vous.

— Mais vous êtes en train de monter une conspiration avec moi ! »

DeLong eut un large sourire.

« Vraiment ? Tout ce que nous faisons, c'est de refuser de payer vos factures. Jouez le jeu, Roger. Vous ne le regretterez pas. Vous avez ma parole.

— Eh bien... » dit Hennessey à contrecœur.

Les factures de Hennessey continuèrent à ne pas être payées. Au bout de trois mois, Hennessey notifia dûment à Feingold et Charney qu'il ne pouvait plus reporter leurs dettes. Il annula leur contrat de service et introduisit une demande de dommages et intérêts auprès du tribunal. Le cabinet juridique trouva un service d'entretien temporaire pour ses

bureaux, et avisa le parquet qu'il était prêt à défendre sa position.

Quand l'affaire Hennessey contre Feingold et Charney passa en jugement, ce fut un des seconds associés qui plaida. Il dit simplement que dans la mesure où l'on pouvait démontrer que Roger Hennessey était un robot et non un homme, le cabinet Feingold et Charney ne sentait pas dans l'obligation de continuer à honorer son contrat de service, et l'avait abrogé unilatéralement.

Malgré cela, continua l'avocat, le robot Hennessey avait persisté à fournir des équipes de robots d'entretien pendant quelques mois, mais le cabinet ne le lui avait pas demandé et n'estimait pas qu'un paiement fût nécessaire, ni que Hennessey, en tant que robot, eût le droit de le forcer à payer. Les robots, comme le fit remarquer le second associé, n'avaient droit à aucune des protections constitutionnelles dont jouissaient les humains. En cas de litige sur un contrat impliquant des robots, seul le propriétaire pouvait faire un procès, pas les robots eux-mêmes.

« Mais mon client n'est PAS un robot ! tonna l'avocat de Hennessey. Il est visible comme le nez au milieu de la figure de mon client qu'il est aussi humain que n'importe qui ici !

— Votre client, rétorque l'employé de Feingold et Charney, s'est fait greffer il y a quelques années un coeur artificiel robotique, n'est-ce pas vrai ?

— Euh... c'est possible. Il faudra que je voie cela avec lui. Mais quel rapport cela peut-il avoir...

— Un grand rapport, je vous le garantis. Et je demande respectueusement au tribunal de vérifier ce point. » Le juge se tourna vers Hennessey.

« Eh bien, monsieur Hennessey ?

— Sûr, j'ai un palpitant artificiel. Mais qu'est-ce que... »

L'avocat de Feingold et Charney dit : « Nous soutenons, Votre Honneur, que la présence d'un appareil mécanique de survie de ce genre dans l'organisme de M. Hennessey change entièrement son statut légal. Il est raisonnable de dire qu'il ne serait plus en vie aujourd'hui sans ce composant robotique dans son corps. Nous affirmons donc que M. Hennessey, étant en partie artificiel, est en fait un robot, qu'il l'est depuis

quelques années, et qu'en conséquence, tous les contrats qu'il peut avoir signés en tant qu'être humain sont devenus nuls et non avenue quand il a pris le statut de robot.

— Alors c'est ça ! murmura Hennessey. Alors là, je veux bien être pendu! Ils disent qu'à cause de mon coeur, je suis un robot ? C'est ça ? C'est bien ça ? » Et il renversa la tête en arrière et éclata de rire.

La salle se mit à retentir d'un formidable brouhaha. Le juge tapa à grands coups avec son marteau en hurlant, mais sans parvenir à se faire entendre pendant plusieurs minutes. Enfin, ce qu'il disait parvint à percer le tumulte. L'affaire était classée, avec un verdict en faveur du plaignant. M. Roger Hennessey — que la cour jugeait indubitablement humain — avait droit à être payé pour ses services, plus les intérêts, plus un dédommagement.

Feingold et Charney fit appel.

A ce niveau, l'affaire provoqua un débat plus complexe, avec l'intervention d'experts pour discuter de la définition de l'humanité. Le problème fut abordé sous tous les angles, scientifique, théologique, sémantique, philosophique.

Le verdict en faveur de Hennessey fut confirmé. Feingold et Charney fit de nouveau appel.

Les avocats du cabinet bataillaient avec adresse et ténacité, perdant à chaque fois, mais toujours d'une façon telle que le problème s'élargissait régulièrement, passant de la simple question Les factures de Hennessey doivent-elles être payées? à, finalement, Qu'est-ce qu'un être humain? A chaque niveau, ils faisaient en sorte que le jugement soit le plus large possible.

Il fallut des années, et des millions de dollars. Enfin, l'affaire fut portée devant la Cour Mondiale.

Laquelle confirma le jugement Hennessey original et maintint tous les jugements ajoutés en rapport avec le statut d'humain de personnes auxquelles des prothèses robotiques avaient été greffées. C'est le cerveau, déclara la Cour Mondiale, qui est le plus grand déterminant de l'humanité. L'usage d'appareils auxiliaires pour préserver l'existence du cerveau ne peut en aucun cas invalider l'humanité fondamentale et

inaliénable de ce cerveau. Il est inacceptable, dit la cour, d'arguer que la présence de prothèses robotiques dans l'organisme d'un être humain donne à cette personne le statut de robot.

Quand la décision finale fut publiée, Simon DeLong organisa ce qui revenait à une fête de la victoire, à l'occasion de sa défaite juridique définitive. Andrew assistait naturellement à ce grand moment, dans les bureaux du cabinet.

« Eh bien, Andrew, nous pouvons nous tenir pour absolument satisfaits. Nous avons réalisé les deux choses que nous voulions accomplir. Avant tout, nous avons réussi à établir légalement que quel que soit le nombre d'appareils artificiels qu'on mette dans un organisme humain, il ne cesse pas d'être humain. Deuxièmement, nous avons attiré l'attention du public sur la question de telle façon qu'il s'est farouchement attaché à une interprétation large et vague de qui est humain - puisqu'il n'y a pas un seul humain, sur ce monde ou sur un autre, qui n'espère pas jouir d'une vie grandement allongée grâce à la large gamme de prothèses à sa disposition.

— Et pensez-vous que l'Assemblée Mondiale va m'accorder maintenant mon humanité ? » demanda Andrew.

DeLong eut l'air un peu gêné.

« Peut-être. Peut-être pas.

— C'est ce que vous pouvez me proposer de mieux, après toutes ces années de bataille juridique

— J'aimerais, dit DeLong, pouvoir être aussi optimiste que vous le voudriez. Mais nous n'avons pas encore remporté la vraie bataille. Il reste l'organe unique dont la Cour Mondiale s'est servie comme critère de l'humanité.

— L'esprit.

— Le cerveau, Andrew. C'est lui que la Cour a distingué, pas l'esprit. L'esprit est un concept abstrait ; le cerveau est un organe physique. Et les humains ont un cerveau cellulaire organique tandis que les robots ont un cerveau positronique en platine-iridium, quand ils en ont un — et il ne fait pas de doute que vous en ayez un... Non, Andrew, ne prenez pas cet air-là. Je sais à quoi vous pensez. Mais on m'a assuré

que nous n'avons pas les connaissances pour transposer les fonctions d'un cerveau cellulaire dans une structure artificielle suffisamment proche du système organique pour la faire entrer dans le cadre du jugement de la Cour. Même vous n'y arriveriez pas.

— Que faut-il faire, alors ?

— Essayer, bien sûr. Nous aurons Li-Hsing, de l'Assemblée Mondiale, de notre côté, ainsi qu'un nombre croissant d'autres membres de l'Assemblée. Le Coordinateur Mondial suivra indubitablement ce que décidera la majorité de l'Assemblée.

— Avons-nous la majorité ?

— Non, dit DeLong. Loin de là. Mais nous arriverons peut-être à en trouver une si le public permet que son désir d'une interprétation large de l'humanité s'étende jusqu'à vous. Les chances sont minces, je l'avoue. Mais après tout, vous êtes l'homme qui lui a donné les prothèses dont sa vie dépend maintenant. »

Andrew sourit.

« L'homme, avez-vous dit ?

— C'est bien ce que j'ai dit. Est-ce que ce n'est pas pour ça que vous vous battez, Andrew ?

— Bien sûr que si.

— Alors, autant commencer tout de suite à penser de cette façon. Et faire avancer cette façon de penser, et l'apporter au reste du monde jusqu'à ce que tous l'acceptent. Ce ne sera pas facile, Andrew. Ça n'a jamais été fait avant, et il n'y aucune raison de penser que ça marchera. Toutes les chances sont contre nous, je vous avertis. Mais sauf si vous voulez abandonner, nous devons courir le risque.

— Je ne veux pas abandonner », dit Andrew.

La congressiste Li-Hsing était aujourd'hui considérablement plus âgée que lorsque Andrew l'avait rencontrée pour la première fois. Elle ne se permettait plus la coquetterie de porter des vêtements transparents et chatoyants. Elle était vêtue d'habits tubulaires un peu plus chastes. Sa chevelure autrefois noire et luisante était striée de gris, et beaucoup plus courte.

De son côté, Andrew n'avait naturellement pas changé. Son visage était toujours aussi lisse; ses cheveux fins et soyeux étaient toujours bruns. Et il restait attaché, autant que le lui permettaient les limites du bon goût, au style ample de vêtements qui prévalait quand, un siècle plus tôt, il s'était mis à en porter.

L'année était bien avancée. Les vents glacés et mordants de l'hiver soufflaient dans les anciens canyons de New York, et de petits tourbillons de neige tournoyaient au-dessus de la gigantesque tour scintillante qui abritait l'Assemblée Mondiale. Les batailles de mots de l'Assemblée s'étaient tues pour la saison.

Mais pour Andrew, la bataille semblait ne jamais avoir de fin. Le débat s'était éternisé — les membres de l'Assemblée, exaspérés et perplexes, avaient essayé de considérer le problème sous tous les angles possibles — le public des votants, incapable de prendre une quelconque position philosophique nette, était retombé dans l'émotion, dans ses peurs primordiales, dans ses incertitudes et ses préjugés les plus profondément ancrés...

Li-Hsing avait retiré son projet de loi, l'avait substantiellement modifié afin de prendre en compte la farouche opposition qu'il avait rencontrée. Mais elle ne l'avait pas encore représenté à l'Assemblée.

« Qu'en pensez-vous ? demanda Andrew. Allez-vous introduire le

projet de loi révisé à la prochaine session ou non ?

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Vous savez bien ce que je veux que vous fassiez. » Li-Hsing hocha la tête d'un air un peu las.

« Je vous ai dit autrefois que votre cause n'était pas la mienne, et que je serais peut-être obligée de la laisser tomber si je pensais que ma carrière était en péril. Eh bien, ma carrière est en péril. Et je ne vous ai encore pas laissé tomber.

— Et vous pensez toujours que la cause que je défends n'est pas la vôtre ?

— Non. Elle l'est devenue. Je ne doute pas que vous soyez humain, Andrew... vous vous êtes peut-être fait ainsi de vos propres mains, mais vous êtes tout de même humain. Et je sais maintenant que nier l'humanité d'un seul membre de notre race peut conduire à nouveau à nier l'humanité de peuples entiers, comme c'est arrivé trop souvent dans notre affreux passé. Nous ne devons jamais laisser cela se reproduire. Mais malgré tout... malgré tout, Andrew... »

Elle eut un moment d'hésitation.

« Continuez, dit Andrew. Nous en arrivons au point où vous allez me dire que, malgré tout, vous devez me laisser tomber, n'est-ce pas, Chee ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais il faut voir les choses en face. Je crois que nous sommes allés aussi loin que nous le pouvions.

— Donc, vous ne présenterez pas le projet révisé.

— Je n'ai pas non plus dit ça. Maintenant que j'ai reculé, j'ai l'intention d'essayer encore une fois. Mais pour être honnête, Andrew, nous ne pouvons pas gagner. Regardez les chiffres. » Elle toucha un bouton et un écran s'alluma au mur de son bureau. « Le groupe à gauche du graphique, la partie en vert, ce sont les membres qui sont irrévocablement opposés à tout élargissement des définitions. Ils représentent à peu près 40 % de l'Assemblée : inébranlables, définitivement engagés à vous combattre. La partie en rouge : ce sont vos supporters. 28 %. Le reste, ce sont les indécis.

— En deux couleurs différentes ? Pourquoi cela ?

— En jaune, c'est le groupe des indécis qui inclinent dans votre sens. Ça représente 12,5 %. En bleu, les indécis plutôt contre vous. Ça fait 19,5 %.

— Je vois.

— Pour avoir une majorité, il faut que nous conservions de notre côté tous les indécis de la tranche jaune, et que nous récupérions plus de la moitié de ceux qui hésitent encore mais pensent pour l'instant voter contre vous. Tout en préservant, naturellement, le soutien massif de votre groupe de base de 28 %. Même si nous réussissons à récupérer certains de vos adversaires irréductibles, je ne crois pas que nous remporterons le vote, Andrew.

— Alors, dit Andrew, pourquoi vous tracasser à présenter le projet de loi?

— Parce que je vous dois bien ça. Comme vous voyez, ça ne marchera pas, et j'ai bien peur que ce ne soit mon dernier essai. Non que j'abandonne le combat, loin de là, mais je ne serai plus en position d'y participer. Tout ce que j'ai fait en votre nom va me retomber dessus à la prochaine élection, et ça me vaudra une défaite. Ça ne fait aucun doute. Je vais perdre mon siège.

— Je sais, dit Andrew, et ça me fait de la peine. Pour vous, pas pour moi. Vous vous en doutiez depuis longtemps, n'est-ce pas, Chee ? Et ça ne vous a pas empêchée de rester avec moi. Pourquoi ? Pourquoi, alors que vous m'aviez dit dès le début que vous me laisseriez tomber si je mettais votre carrière en danger ? Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

— On change d'avis, vous savez. D'une certaine façon, Andrew, vous abandonner impliquait de payer un prix plus élevé que je n'étais prête à le faire simplement pour remporter un nouveau mandat. Je suis membre de l'Assemblée depuis plus d'un quart de siècle. Je crois que ça suffit.

— Mais si, vous, vous avez pu changer d'avis, pourquoi pas les autres ?

— Nous avons fait changer d'avis tous ceux qui étaient disposés à entendre raison. Les autres — et j'ai le regret de dire qu'ils constituent la majorité — sont absolument inébranlables. C'est une question d'aversion

émotionnelle profondément enracinée dans leur tête.

— Dans leur tête, ou dans celle de ceux qui ont voté pour eux ?

— Un peu des deux. Même les membres de l'Assemblée qui, personnellement, sont plus ou moins rationnels ont tendance de temps à autre à croire que leurs électeurs ne le sont pas. Mais je crains que beaucoup d'entre eux ressentent eux-mêmes une profonde aversion envers tout ce qui touche à la robotique.

— Et est-ce que se fonder sur une aversion est une façon valable pour un membre de l'Assemblée de décider comment il va voter ?

— Oh, Andrew...

— Oui. Il faut que je sois bien naïf pour poser une question comme ça.

— Naïf n'est pas le terme. Mais vous savez qu'ils ne reconnaîtraient jamais qu'ils votent avec leurs émotions. Ils donneraient telle ou telle explication bien logique de leur décision — quelque chose sur l'économie, ou une analogie avec l'histoire romaine, ou un vieil argument religieux — n'importe quoi sauf la vérité. Mais quelle importance ? C'est leur façon de voter qui compte, pas la cause de leur vote.

— Tout se résume donc à la question de la structure du cerveau... n'est-ce pas ?

— C'est le problème, en effet. »

D'un ton prudent, Andrew dit : « Je ne vois pas en quoi ça devrait les gêner. La composition du cerveau n'est pas l'essentiel : l'essentiel, c'est comment il fonctionne. Ses schémas de pensée, son temps de réaction, sa capacité à raisonner et à généraliser à partir de l'expérience. Pourquoi ramener le problème au niveau d'une opposition cellules organiques/positrons ? N'y a-t-il pas moyen de faire accepter une définition fonctionnelle ?

— Fonctionnelle ?

— Mon cerveau fait tout ce qu'un cerveau humain officiellement légal peut faire... et même mieux, par bien des côtés, plus vite, plus directement, plus logiquement. C'est peut-être ce qui les ennuie. Eh bien, il est trop tard pour me mettre à dissimuler mon intelligence, si c'est le problème. Mais faut-il persister à dire qu'un cerveau humain doit être

composé d'une quelconque substance cellulaire officiellement agréée pour être légalement humain ? Ne peut-on simplement stipuler qu'un cerveau humain est une chose — organique ou non — capable de parvenir à une certaine complexité de pensée ?

— Ça ne marchera pas, dit Li-Hsing.

— Parce que si on définissait l'humanité par le seul fonctionnement du cerveau, trop d'humains tomberaient sous le niveau fixé de capacité intellectuelle ? demanda Andrew d'un ton aigre. C'est ça ?

— Andrew, Andrew, Andrew ! Ecoutez-moi : il y a des gens qui sont résolus à garder à tout prix une barrière dressée entre eux et les robots. Pour leur propre estime, si ce n'est pour autre chose, ils veulent croire qu'ils appartiennent à la seule race humaine authentique et légale et que les robots forment une espèce de créatures inférieure. Vous avez passé les cent dernières années à faire reculer ces gens, et vous êtes parvenu à conquérir un statut qui aurait été parfaitement inconcevable au commencement de la robotique. Mais aujourd'hui ils vous coincent sur une question où vous ne pouvez pas l'emporter. Vous vous êtes mis dans un corps qui à tous égards est à ce point proche de l'humain qu'il n'y a plus de vraie différence entre les deux. Vous mangez, vous respirez, vous transpirez. Vous allez dans de bons restaurants, vous commandez des plats magnifiques et vous buvez les meilleurs vins, je l'ai remarqué, bien que je ne voie pas quelle valeur vous pouvez accorder à tout ça, en dehors de l'apparence.

— Ça me suffit, dit Andrew.

— Très bien. Il est probable que beaucoup d'humains ne savent pas apprécier non plus les vins coûteux qu'ils boivent, mais ils les boivent quand même, et pour la même raison que vous. Vos organes sont artificiels, mais c'est valable aussi pour beaucoup des leurs aujourd'hui. Il est très possible qu'il existe des gens possédant des corps pratiquement identiques au vôtre, qu'ils ont échangés en gros contre celui avec lequel ils sont nés. Mais ce n'est pas un remplacement complet, Andrew. Personne n'a de cerveau artificiel. C'est impossible. Donc vous êtes différent de tout le monde par un aspect fondamental. Votre cerveau est fait de main d'homme, pas le cerveau humain. Votre cerveau a été

construit, le leur s'est développé naturellement. Eux sont nés, vous avez été assemblé. Pour un humain résolu à préserver la barrière entre lui et les robots, ces différences sont comme un mur d'acier de cinq kilomètres de haut et d'autant d'épaisseur.

— Vous ne me dites rien que je ne sache déjà. Mon cerveau diffère du leur par la composition, ça ne fait pas de doute. Mais pas par la façon de fonctionner, pas vraiment. Il est peut-être quantitativement différent, mais pas qualitativement. Ce n'est qu'un cerveau, un très bon cerveau. Mes adversaires se servent de l'opposition positronique-cellulaire comme prétexte pour ne pas reconnaître que je suis un être humain d'un type légèrement différent du leur... Non, Chee, si nous pouvions, je ne sais comment, trouver la racine de leur aversion pour moi à cause de mes origines robotiques... la source de toute leur hostilité... ce besoin mystérieux qu'ils ont de se proclamer supérieurs à quelqu'un qui, selon toutes les définitions logiques, leur est supérieur, à eux...

— Après toutes ces années, dit tristement Li-Hsing, vous essayez encore d'analyser l'être humain. Mon pauvre Andrew, ne m'en veuillez pas, mais c'est le robot en vous qui vous pousse dans cette direction.

— Vous savez bien qu'il ne reste plus grand-chose du robot en moi.

— Mais un peu quand même.

— Un peu, oui. Et si je pouvais m'en débarrasser... » Chee Li-Hsing lui lança un regard alarmé.

« Qu'est-ce que vous dites, Andrew ?

— Je ne sais pas, dit-il. Mais j'ai une idée. Le problème, Chee, c'est que j'ai des sentiments humains dans un esprit robotique. Cela ne fait pas de moi un humain, mais seulement un robot malheureux. Même après tout ce qui a été fait pour améliorer mon corps robotique, je ne suis toujours pas humain. Mais il y a encore une chose qu'on peut faire. Si je pouvais me... si seulement je pouvais me... »

Si seulement il pouvait se...
Et il y était arrivé, finalement.

Andrew avait demandé à Li-Hsing de repousser aussi longtemps que possible le dépôt de son projet de loi révisé à l'Assemblée Mondiale, parce qu'il avait l'intention d'entreprendre très prochainement un projet qui risquait d'avoir un impact important sur le problème. Et non, dit Andrew, il ne pouvait pas en discuter les détails avec elle. Il s'agissait de quelque chose d'extrêmement technique ; elle ne comprendrait probablement pas, et pour l'instant, il n'avait pas le temps de lui expliquer. Mais cela le rendrait plus humain, insista-t-il. C'était le point essentiel, le seul qu'elle avait vraiment besoin de savoir. Cela le rendrait plus humain.

Intriguée et inquiète, elle dit néanmoins qu'elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour lui donner suffisamment de temps pour son mystérieux projet.

Andrew la remercia, et s'arrangea immédiatement pour avoir une petite discussion avec le chirurgien robot de renom qu'il avait choisi pour faire le travail. La conversation fut ardue. Andrew repoussa longtemps le moment de sa décision avec une triste suite d'interrogations qui reflétaient son trouble intérieur, tandis que le chirurgien était de plus en plus déconcerté par la nature inhabituelle et probablement impossible de ce qu'Andrew lui demandait.

L'obstacle, c'était la Première Loi de la Robotique : loi immuable qui interdisait à un robot de faire du mal à un être humain de quelque manière que ce fût. Si bien que, ne pouvant plus différer les choses,

Andrew dut avouer le seul élément nécessaire qui permettait au chirurgien robot de pratiquer l'opération, la seule chose que n'avait pas soupçonnée le chirurgien : le statut non humain d'Andrew.

« Je ne crois pas vous avoir bien compris, Monsieur, dit le chirurgien. Vous prétendez être vous-même un robot ?

— C'est bien ce que je suis. »

L'expression toujours calme et impassible du chirurgien ne pouvait pas changer, et ne changea pas. Mais le regard fixe de ses yeux photo-électriques rougeoyants parvint néanmoins à révéler une grande détresse intérieure, et Andrew sut que le cerveau positronique du chirurgien était balayé par de pénibles potentiels contradictoires.

Un bout d'un instant, il dit : « Je n'oserais pas vous contredire, Monsieur. Mais je dois vous dire que je ne vois rien de robotique dans votre apparence.

— C'est exact. Mon apparence a été considérablement modifiée pour me donner un aspect humain. Mais cela ne veut pas dire que je suis humain. En effet, j'ai dépensé au cours des dernières années des sommes extraordinaires en procès pour clarifier mon statut, et il appert, en fin de compte, que je demeure un robot malgré tout.

— Je ne l'aurais jamais cru, Monsieur.

— Non, je m'en doute. »

Andrew n'avait pas choisi ce chirurgien pour sa personnalité éblouissante, ni pour sa vivacité d'esprit, ni sa promptitude à faire face aux situations sociales difficiles. Rien de tout cela ne comptait. Ce qui importait, c'était son savoir-faire en tant que chirurgien, et selon toutes ses sources d'information, il était très doué. Et puis, c'était un robot. Un chirurgien robot constituait le seul choix possible pour ce qu'Andrew avait en tête, car aucun chirurgien humain n'aurait été fiable dans ce cas, ni par ses capacités ni par ses intentions. Ce robot pouvait faire le travail.

Et ce robot ferait le travail. Andrew y veillerait. « Comme je vous l'ai dit, Monsieur...

— Arrêtez de m'appeler Monsieur ! »

Le robot se tut, visiblement perplexe. Puis il reprit.

« Comme je vous l'ai dit, monsieur Martin, pratiquer une opération

comme celle que vous demandez sur un être humain serait une violation flagrante de la Première Loi et je ne pourrais en aucune façon l'exécuter. Mais si vous êtes, comme vous le dites, un robot, alors il subsiste un problème. Pratiquer cette opération constituerait l'infliction d'un dommage à une propriété, voyez-vous, et je serais incapable d'en rien faire sans instructions directes de votre propriétaire.

— Mon propriétaire, c'est moi, dit Andrew. Je suis un robot libre et j'ai les papiers qui le prouvent.

— Un... robot... libre... ?

— Ecoutez », dit Andrew. Il était en proie à l'angoisse et c'était maintenant son cerveau positronique à lui qui était balayé par des potentiels effectivement pénibles. « Assez de bavardages. Je ne prétends pas être humain, et de toute façon vous le découvririez très vite si vous m'opérez, donc on peut laisser de côté les considérations sur la Première Loi. Mais la Deuxième Loi s'applique. Je suis un robot libre et vous ferez ce que je vous dirai. Vous ne vous opposerez pas à mes désirs. Est-ce clair ? » Et il déclara, avec toute la fermeté dont il avait appris à se servir même avec des humains au cours des dernières décennies : « Je vous ordonne de pratiquer cette opération sur moi. »

Sous l'effet du trouble et de la perplexité, l'éclat des yeux rouges du chirurgien augmenta et il resta un long moment sans pouvoir répondre.

Andrew savait ce que le chirurgien devait ressentir. Il avait devant lui un homme qui prétendait ne pas être un homme, ou bien un robot qui disait avoir autant d'autorité sur lui qu'un être humain, et dans les deux cas, l'incompréhension devait faire bourdonner ses circuits.

Si c'était un homme, la Première Loi prenait le pas sur la Deuxième et le chirurgien ne pouvait accepter la mission. Mais si c'était un robot, la Deuxième Loi régissait-elle la situation ou non ? Qu'y avait-il dans la Deuxième Loi qui accordait à un robot le droit de donner un ordre à un autre... même un robot libre ? Mais il s'agissait d'un robot qui niait être un homme mais y ressemblait trait pour trait. La situation était presque inconcevable, et d'une ambiguïté qui débordait probablement les circuits positroniques du chirurgien. Tous ses détecteurs visuels lui criaient que son visiteur était humain ; son esprit essayait de traiter la donnée qu'il

n'en était pas un. Le témoignage de ses détecteurs visuels tendait à activer la Première et la Deuxième Lois, à l'inverse de son raisonnement.

Confronté à de telles contradictions chaotiques, il n'était pas inconcevable que l'esprit du chirurgien se court-circuite totalement. A moins, et c'était ce qu'espérait Andrew, que le chirurgien ne choisisse pour se sortir de cette situation le moyen le plus sûr, en se fondant sur la Deuxième Loi : son visiteur, tout en reconnaissant n'être pas assez humain pour tomber sous le coup de la Première Loi, possédait suffisamment de caractéristiques humaines pour imposer au chirurgien d'obéir.

Ce fut cette position que le chirurgien adopta en fin de compte, après une interminable période d'hésitation.

« Très bien », dit le chirurgien, et il y avait un soulagement perceptible dans sa voix. « Je ferai ce que vous m'avez demandé.

— Parfait.

— Mes honoraires ne seront pas minces.

— Le contraire m'inquiéterait », dit Andrew.

La salle d'opération était loin d'être aussi grandiose que celle où les ingénieurs d'U.S. Robots and Mechanical Men avaient pratiqué leurs diverses interventions sur Andrew au cours des dernières années, mais l'installation possédait un superbe équipement qui la mettait à hauteur de sa tâche. Andrew eut un regard admiratif et approbateur pour la rampe de lasers, le tableau de cadrans et le panneau de contrôle, le labyrinthe arachnéen d'aiguilles, de tubes et de tuyaux auxiliaires, et pour la scène de l'opération proprement dite, avec son estrade, son lit, ses lumières et ses instruments, ses linges blancs et ses appareils en acier chromé éblouissant, le tout préparé pour un patient pas comme les autres.

Et le chirurgien lui-même était d'un calme magnifique. A l'évidence, il avait réussi dans l'intervalle à résoudre ses conflits internes devant l'irrégularité de la demande d'Andrew et l'ambiguïté de son aspect, et à présent il était entièrement concentré sur la tâche qui l'attendait. Andrew fut plus que jamais convaincu qu'il avait fait le seul choix possible en prenant un chirurgien robot pour pratiquer l'opération.

Cependant, il eut une petite hésitation — rien qu'une petite — quand arriva le moment de l'opération. Et si quelque chose tournait mal ? S'il ressortait de l'opération infirme ? Si l'opération échouait et qu'il mourait sur la table ?

Non. Rien de tout cela n'avait d'importance. L'opération ne pouvait pas échouer, en aucune façon. Et même si cela arrivait... non. Cela n'avait absolument aucune importance.

Le chirurgien l'observait attentivement.

« Etes-vous prêt ? demanda-t-il.

— Absolument, répondit Andrew. Allons-y.

— Très bien », dit flegmatiquement le chirurgien, et d'un vif geste

circulaire de sa main superbement dessinée, il prit son scalpel-laser.

Andrew avait décidé de rester conscient durant tout le processus. Il n'avait aucune envie de perdre connaissance ne fût-ce qu'un instant. La douleur n'était pas un problème pour lui, et il voulait être certain que ses instructions seraient précisément respectées. Ce fut naturellement le cas. La nature robotique du chirurgien ne lui permettait pas de dévier dans un accès de fantaisie de la marche à suivre convenue.

Ce à quoi Andrew n'était pas préparé, c'étaient la faiblesse et la fatigue étonnamment intenses qui suivirent l'opération.

Il n'avait jamais connu de sensations telles que celles qui l'envahirent aux premières heures de son rétablissement. Même quand on avait transféré son cerveau de son corps robotique à l'androïde, Andrew n'avait rien éprouvé de tel.

Au lieu de marcher normalement, il titubait en faisant des embardées. Il avait souvent l'impression que le sol s'élevait pour le frapper au visage. Par moments, ses doigts tremblaient si violemment qu'il avait du mal à tenir quoi que ce soit. Sa vue ordinairement parfaite se brouillait brusquement pendant de longues minutes. Quelquefois, quand il essayait de se rappeler un nom, rien ne venait qu'un néant torturant qui filtrait des recoins de sa mémoire.

Il passa un après-midi entier, la première semaine après son opération, à chercher dans son esprit le nom de l'homme qu'il avait connu sous celui de Monsieur. Soudain, le nom apparut : Gerald Martin. Mais voilà qu'Andrew avait oublié le nom de la brune soeur aînée de Petite Mademoiselle, et il lui fallut encore deux heures de recherches assidues avant que « Mélissa Martin » jaillisse brusquement dans son cerveau. Deux heures ! Cela ne lui aurait normalement pas pris deux millisecondes !

C'était plus ou moins ce à quoi Andrew aurait dû s'attendre, et ce à quoi, de façon abstraite, il s'était effectivement attendu. Et pourtant, la réalité des sensations elles-mêmes dépassait de loin tout ce qu'il avait prévu. La faiblesse physique était quelque chose de nouveau pour lui. De même sa mauvaise coordination, ses réflexes hésitants, sa vue défectueuse, et ses trous de mémoire. Quelle humiliation de se sentir si

imparfait... si humain...

Non, se dit-il.

Ça n'a rien d'humiliant. Tu prends tout à l'envers. Il est humain de se sentir imparfait. Voilà ce que tu voulais, par-dessus tout : être humain. Et c'est ce que tu es à présent. Ces imperfections, ces faiblesses, ces hésitations, ce sont précisément les éléments qui font que les humains sont humains. Et qui les poussent à transcender leurs propres défaillances.

Jusque-là, tu n'as jamais connu de défaillances, se dit Andrew. Maintenant, si, et c'est comme ça. Qu'il en soit ainsi. Tu as atteint le but que tu t'étais fixé et tu ne dois pas avoir de regrets.

Progressivement, un jour après l'autre, les choses commencèrent à s'améliorer.

Progressivement. Très progressivement.

Ce furent les fonctions mémorielles qui revinrent en premier. Andrew fut heureux de découvrir qu'il avait de nouveau un accès instantané et total à tout son passé.

Assis dans le grand fauteuil à oreillettes, près de la cheminée du salon de l'ancienne demeure de Gerald Martin, il laissait les images des années disparues jouer dans son esprit : l'usine où il avait été construit, son arrivée chez les Martin, Petite Mademoiselle et Mademoiselle enfants marchant avec lui sur la plage. Monsieur et Madame dînant à table ; ses sculptures sur bois et les meubles qu'il avait faits; les cadres d'U.S.

Robots venus de l'Est pour l'examiner ; la première visite de Petit Monsieur chez lui ; le moment où il avait décidé de porter enfin des vêtements ; le mariage de Petit Monsieur et la naissance de Paul Charney. Des épisodes moins agréables comme celui où deux voyous avaient voulu le démonter tandis qu'il se rendait à la bibliothèque municipale. Et beaucoup, beaucoup d'autres presque deux cents ans de souvenirs.

Tout était là. Son esprit n'avait pas été endommagé, et il en fut formidablement soulagé.

Le sol cessa de vouloir lui sauter au visage. Sa vue cessa de lui jouer

des tours. Le tremblement exaspérant de ses mains cessa enfin. Quand il marchait, il ne trébuchait plus au risque de tomber. Il était redevenu lui-même, pour l'essentiel.

Mais il sentait toujours une certaine faiblesse en lui, ou du moins le croyait-il : une fatigue chronique et persistante, l'impression d'avoir besoin de s'asseoir et de se reposer un peu chaque fois qu'il devait entamer une nouvelle activité.

Ce n'était peut-être que son imagination. Le chirurgien disait que son rétablissement se déroulait très bien.

Andrew savait qu'il existait un symptôme nommé hypocondrie, qui donnait l'impression qu'on souffrait de maux qui en fait n'existaient pas. Il avait appris que c'était quelque chose de très commun chez les humains. Les hypocondriaques se trouvaient toutes sortes de symptômes qu'aucun test médical ne pouvait confirmer; et plus ils songeaient à la possibilité qu'ils avaient d'être malades, plus ils se découvraient de symptômes.

Andrew se demanda si, au cours de sa longue et incessante quête pour accéder à l'humanité pleine et entière, il n'avait pas, d'une façon ou d'une autre, réussi à devenir hypocondriaque, et cette pensée le fit sourire. C'était très probable, estima-t-il. Ses propres appareils de tests n'indiquaient aucune baisse de ses capacités. Tous les paramètres étaient dans les limites permises de déviation. Et pourtant... pourtant... il était si fatigué...

Ce devait être imaginaire. Andrew s'ordonna de ne plus penser à ces sensations de lassitude. Et, fatigué ou non, il traversa de nouveau le continent pour se rendre à la grande tour de verre émeraude de l'Assemblée Mondiale et voir Chee Li-Hsing.

Il pénétra dans son superbe et immense bureau et, d'un geste machinal, elle lui fit signe de prendre un siège devant elle, comme elle l'aurait fait pour n'importe quel visiteur. Mais Andrew avait toujours préféré rester debout en sa présence, par une obscure impulsion de courtoisie qu'il n'avait jamais tenté de s'expliquer, et il n'avait pas envie de s'asseoir - surtout pas aujourd'hui. Ç'aurait été trop révélateur. Cependant, il s'aperçut au bout d'un moment qu'il avait un peu de mal à

conserver la position debout, et aussi discrètement que possible, il s'appuya contre le mur.

Li-Hsing dit : « Le vote final aura lieu cette semaine, Andrew. J'ai essayé de le retarder, mais je suis à court de manoeuvres parlementaires, et je ne peux plus rien y faire. Le vote se fera et nous perdrons... Et ce sera fini, Andrew.

— Je vous remercie de votre habileté à retarder les choses, dit Andrew. Ça m'a donné le temps dont j'avais besoin... et j'ai pris le risque que je devais prendre. »

Li-Hsing lui adressa un regard troublé.

« De quel risque parlez-vous, Andrew ? » Puis, avec une pointe d'irritation : « Vous jouez les mystérieux depuis des mois ! Vous faites des allusions voilées à tel ou tel grand projet, tout en refusant de dire à quiconque de quoi il s'agit...

— Je ne le pouvais pas, Chee. Si je vous avais dit quelque chose - à vous ou aux gens de chez Feingold et Charney - on m'aurait empêché d'aller jusqu'au bout. J'en suis certain. Vous auriez pu m'arrêter, vous savez, simplement en m'ordonnant de ne pas continuer. La Deuxième Loi : je n'ai aucun moyen de m'y opposer. Simon DeLong aurait fait la même chose que vous. Donc j'ai dû tenir mes plans secrets jusqu'à ce que je les aie exécutés.

— Qu'est-ce que vous avez donc fait, Andrew ? » demanda Chee Li-Hsing, d'un ton si calme qu'il en était presque menaçant.

« Le problème, dit Andrew, c'était le cerveau, nous étions d'accord - le cerveau positronique contre l'organique. Mais quel était le véritable problème qui se cachait derrière ? Mon intelligence ? Non. J'ai un esprit hors du commun, c'est vrai, mais c'est parce qu'on m'a conçu pour avoir un esprit hors du commun, et après moi, on a brisé le moule. D'autres robots ont des capacités mentales hors normes dans tel ou tel domaine, suivant la spécialité pour laquelle on les a conçus, mais fondamentalement, ce sont des créatures complètement stupides, comme un ordinateur peut être stupide, même s'il est capable d'additionner une colonne de chiffres des milliards de fois plus vite qu'un humain. Donc, ce n'est pas de mon intelligence que les sens sont jaloux, pas vraiment. Il

y a quantité d'humains qui me battent à plate couture sur ce plan.

— Andrew...

— Laissez-moi parler, Chee. Je vais en venir au fait, je vous le promets. »

Il changea de position contre le mur, en espérant que Li-Hsing ne s'apercevrait pas qu'il n'avait pas la force de rester debout plusieurs minutes d'affilée sans soutien. Mais Andrew soupçonnait qu'elle l'avait déjà remarqué. Elle le regardait avec un air hésitant, embarrassé.

« Quelle est la plus grande différence, dit-il, qui existe entre mon cerveau positronique et un cerveau humain ? C'est que mon cerveau est immortel. Tous les problèmes que nous avons eus proviennent de là, comprenez-vous ? Pourquoi se soucierait-on de l'aspect d'un cerveau, ou de sa composition, ou de son origine ? Ce qui importe, c'est que les cellules organiques du cerveau humain meurent. Qu'elles sont condamnées à mourir. Il n'y a rien à faire pour empêcher ça. Les autres organes du corps peuvent être réparés ou remplacés par un substitut artificiel, mais on ne peut pas remplacer le cerveau sans changer, et par conséquent tuer la personnalité. Et le cerveau organique finit obligatoirement par mourir. Tandis que mes circuits positroniques... »

L'expression de Li-Hsing s'était modifiée à mesure qu'il parlait. Son visage exprimait à présent l'horreur.

Andrew sut qu'elle avait déjà commencé à comprendre. Mais il fallait qu'elle entende ce qu'il avait à dire jusqu'au bout. Il poursuivit inexorablement : « Mes circuits positroniques durent maintenant depuis à peine moins de deux siècles sans détérioration perceptible, sans aucune modification indésirable, et ils dureront sûrement encore pendant des siècles. Peut-être indéfiniment : qui peut le dire ? La science de la robotique n'a que trois siècles, et c'est trop court pour dire ce que peut être la durée de vie totale d'un cerveau positronique. Dans la pratique, mon cerveau est immortel. N'est-ce pas là la barrière fondamentale qui me sépare de la race humaine ? Les humains peuvent tolérer l'immortalité chez les robots, parce que c'est une qualité pour une machine de durer longtemps, et que personne ne se sent psychologiquement menacé par cela. Mais ils ne pourraient jamais

tolérer l'idée d'un être humain immortel, étant donné que leur propre mortalité n'est supportable que dans la mesure où elle est universelle. Qu'une seule personne soit affranchie de la mort et toutes les autres se sentent atrocement flouées. Et c'est pour cette raison, Chee, qu'ils ont refusé de faire de moi un être humain. »

Li-Hsing dit sèchement : « Vous disiez que vous alliez en venir au fait. Alors, allez-y. Qu'est-ce que vous vous êtes fait, Andrew ? Je veux le savoir !

— J'ai fait disparaître le problème.

— Vous l'avez fait disparaître ? Comment ?

— Il y a des dizaines d'années, quand mon cerveau positronique a été placé dans le corps androïde présent, il a été relié à des nerfs organiques, mais on l'a soigneusement isolé des forces métaboliques qui autrement auraient fini par l'amener à se détériorer. A présent j'ai subi la dernière opération destinée à réarranger les liaisons le long de l'interface cerveau-corps. On a fait disparaître l'isolation. Mon cerveau est maintenant assujéti aux forces d'usure auxquelles sont vulnérables toutes les matières organiques. Les choses sont telles que maintenant — lentement, très lentement — le potentiel s'échappe de mes circuits. »

Le visage finement ridé de Li-Hsing resta un instant inexpressif. Puis elle pinça les lèvres et serra les poings.

« Vous voulez dire que vous avez fait en sorte de mourir, Andrew ? Non. Non, c'est impossible. Ce serait une violation de la Troisième Loi.

— Non, dit Andrew. Il y a plusieurs façons de mourir, Chee, et la Troisième Loi ne fait pas la distinction entre elles. Mais moi, si. J'ai choisi entre la mort de mon corps et la mort de mes aspirations et de mes désirs. Avoir laissé mon corps vivre au prix d'une plus grande mort... voilà quelle était la vraie violation de la Troisième Loi. Plus maintenant. Comme robot, je pourrais en effet vivre pour toujours. Mais je vous le dis : je préfère mourir en tant qu'homme que vivre éternellement en tant que robot.

— Andrew ! Non ! » s'écria Li-Hsing. Elle se leva de son siège, s'approcha de lui avec une rapidité stupéfiante et lui saisit le bras comme si elle allait le secouer. Mais elle se contenta de le serrer, en enfonçant

ses doigts dans sa chair synthétique. « Andrew, ce n'est pas ça qui vous rapportera ce que vous cherchez. Ce n'est rien d'autre qu'une terrible folie. Redevenez comme avant.

— Je ne peux pas. Trop de dégâts ont été faits. L'opération est irréversible.

— Et maintenant... ?

— Il me reste un an à vivre, Chee... à peu près. Je verrai le deux centième anniversaire de ma construction. J'avoue que j'ai eu la faiblesse de faire en sorte de vivre jusque-là. Et puis... une mort naturelle, Chee. Les autres robots sont démantelés, leurs fonctions cessent irrévocablement, ils sont mis hors d'usage. Moi, je mourrai, simplement. Le premier robot du monde à mourir... enfin, si on pense toujours à ce moment-là que je suis un robot.

— Je n'arrive pas à croire ce que vous me dites, Andrew. A quoi ça peut-il bien servir? Vous vous êtes détruit pour rien ! Rien ! Ça n'en valait pas la peine !

— Je crois que si.

— Alors, c'est que vous êtes un imbécile, Andrew !

— Non, dit-il d'une voix douce. Si cela me rapporte d'être enfui humain, alors cela en aura valu la peine. Et si j'échoue, eh bien au moins, mes efforts et ma douleur stériles prendront bientôt fin, et cela aussi en aura valu la peine.

— Votre douleur ?

Ma douleur, oui. Croyez-vous que je n'aie jamais ressenti de douleur, Chee ? »

Li-Hsing fit quelque chose qui stupéfia Andrew au-delà de toute description.

Sans bruit, elle se mit à pleurer.

Ce fut curieux comme le dernier et dramatique acte de la longue vie d'Andrew frappa les imaginations. Rien de ce qu'il avait fait avant n'avait pu forcer les gens à reconnaître son humanité. Mais Andrew s'était résolu à étreindre la mort afin d'être pleinement humain, et ce sacrifice était trop grand pour être rejeté.

L'histoire balaya le monde comme un ouragan. Les gens ne parlaient plus que de cela. Le projet de loi accordant à Andrew ce qu'il désirait passa devant l'Assemblée Mondiale sans rencontrer d'opposition. Personne n'aurait osé voter contre. Il n'y eut même presque pas de discussion. C'était inutile. Certes, cette mesure était sans précédent — évidemment — mais pour une fois, tout le monde était d'accord pour mettre de côté cet aspect des choses.

La cérémonie finale fut prévue, de façon tout à fait délibérée, pour le jour du deux centième anniversaire de la construction d'Andrew. Le Coordinateur Mondial devait signer publiquement l'amendement, ce qui en ferait une loi, et la cérémonie serait retransmise en mondovision et relayée jusqu'aux colonies lunaires ainsi qu'aux autres colonies plus loin dans l'espace.

Andrew était en chaise roulante. Il pouvait encore marcher, mais seulement à pas chancelants, et il aurait été embarrassé d'avoir l'air si faible devant tant de milliards de gens.

Et des milliards de gens le regardaient — de partout.

La cérémonie fut simple et brève. Le Coordinateur Mondial — ou plutôt son simulacre électronique, car Andrew était chez lui en Californie et le Coordinateur à New York — commença en disant : « Ce jour est un jour très particulier, Andrew Martin, non seulement pour vous mais pour

l'humanité tout entière. Il n'y a jamais eu de journée comme celle-ci auparavant. Mais il est vrai qu'il n'y a jamais eu personne comme vous non plus auparavant.

« Il y a cinquante ans, Andrew, une cérémonie était donnée en votre honneur au siège de la société United States Robots and Mechanical Men pour célébrer le cent cinquantième anniversaire de votre construction. A ce que je sais, un des orateurs de cette cérémonie vous a déclaré Robot Cent cinquantaire. Cette affirmation était exacte — dans une certaine mesure. Mais elle n'allait pas assez loin, nous nous en rendons compte à présent. Aussi le monde a-t-il pris des mesures pour réparer ses torts, et ces torts vont être réparés aujourd'hui. » Le Coordinateur Mondial jeta un coup d'oeil à Andrew et sourit. Sur un petit podium devant lui se trouvait un document. Le Coordinateur Mondial se pencha au-dessus et y apposa sa signature avec un splendide parafé.

Puis, se redressant au bout d'un instant et prenant son ton le plus formel et le plus solennel, le Coordinateur dit : « Voici. Ce décret est officiel et irrévocable. Votre cent cinquantième anniversaire est aujourd'hui cinquante ans derrière vous. De même le statut de robot avec lequel vous êtes venu au monde, et pour lequel vous avez été honoré ce jour-là. Nous vous retirons ce statut aujourd'hui. Vous n'êtes plus un robot. Le document que je viens de signer change tout cela. Aujourd'hui, monsieur Martin, nous vous déclarons... Homme Bicentenaire. »

Et Andrew, souriant, tendit la main comme pour serrer celle du Coordinateur Mondial, malgré le continent qui les séparait. Le geste avait été soigneusement répété et tout avait été calculé au millimètre. Et les milliards de téléspectateurs eurent l'impression que les deux mains se touchaient réellement, dans un chaleureux geste humain qui liait un instant un homme à un autre homme.

La cérémonie, qui ne remontait qu'à quelques mois, n'était plus qu'un souvenir vague, et la fin était proche. Andrew, couché dans son lit dans la grande demeure qui dominait le Pacifique, sentait ses pensées s'en aller lentement.

Il s'y accrocha farouchement.

Un homme ! Enfin, il était un homme, un être humain ! Pendant des dizaines et des dizaines d'années, il avait lutté pour gravir l'échelle qui l'éloignait de ses origines robotiques, sans percevoir pleinement au début l'étendue de ses aspirations, mais en les voyant progressivement de plus en plus nettement ; et il avait fini par atteindre le but qui était devenu si éperdument important pour lui. Il avait accompli quelque chose de presque inimaginable, quelque chose d'unique dans l'histoire de la race humaine.

Il voulait que ce soit sa dernière pensée. Il voulait se dissoudre — mourir — avec elle.

Andrew rouvrit les yeux et pour une dernière fois reconnut Li-Hsing qui se tenait dans une attitude solennelle à son chevet. Il y avait d'autres personnes aussi, rassemblées autour de lui, qui assistaient à ses derniers instants comme longtemps avant il avait assisté à ceux de Monsieur et de Petite Mademoiselle; mais ce n'étaient que des ombres, des ombres vagues et méconnaissables. Il commençait à oublier les noms, les visages, tout. Les souvenirs accumulés de deux cents ans de vie lui échappaient.

Qu'ils partent, se dit-il. Qu'ils partent tous.

Seule la mince silhouette de Li-Hsing se détachait clairement sur le gris qui allait s'obscurcissant. La dernière de tous ses amis. Il en avait eu

beaucoup, au cours de ces deux cents ans, mais tous avaient disparu, et elle était la seule qui restait. Lentement, d'un mouvement mal assuré, Andrew lui tendit la main, et, très vaguement et très faiblement, il la sentit la prendre. Elle lui dit quelque chose, mais il ne comprit pas ses paroles.

Elle disparaissait de sa vue, alors que ses dernières pensées s'enfuyaient dans les ténèbres.

Il avait froid, très froid, et Li-Hsing s'évanouissait, se fondait dans la brume noire qui commençait à l'engloutir.

Alors une dernière pensée fugitive lui vint et demeura un instant dans son esprit avant que tout s'arrête. Brièvement, il vit l'image tremblotante de la première personne qui l'avait reconnu pour ce qu'il était vraiment, presque deux cents ans auparavant. Un manteau de lumière et de chaleur l'enveloppait. Sa lumineuse chevelure dorée brillait comme un éclatant lever de soleil. Elle lui souriait... lui faisait signe...

« Andrew... dit-elle doucement. Viens, Andrew. Maintenant. Viens. Tu sais qui je suis.

— Petite Mademoiselle », souffla-t-il, trop bas pour être entendu.

Alors il ferma les yeux, l'obscurité l'engloutit complètement et, enfin pleinement humain, il s'y abandonna sans regret.